This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

John Waldie

19 05 40

Novels and

No. 44

~~ADDS. C. 16~~

III A. 914

FIDELIS
John Waldie
19 as 40
Novels and
No.
44

~~UNS. 132 ADDS. C.16~~

Vet. Fr. III A. 914

# L'ÉTRANGÈRE.

IMPRIMERIE DE J. TASTU,
Rue de Vaugirard, n. 36.

# L'ÉTRANGÈRE.

PAR

## LE VICOMTE D'ARLINCOURT.

Avec un Portrait de l'Auteur

GRAVÉ PAR M. MÉCOU

D'après la Miniature de M. Isabey.

DEUXIÈME ÉDITION.

TOME SECOND.

PARIS.

BECHET AINÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 57.

1825

TAYLOR INSTITUTE
UNIVERSITY
17 JUN 1960
OF OXFORD
LIBRARY

# L'ÉTRANGÈRE.

## LIVRE SIXIÈME.

La tempête est apaisée; le ciel a repris son azur. Les fleurs du bocage et de la prairie relèvent leurs têtes penchées; les oiseaux ont recouvré leur voix; la guerre des vents a cessé. Un air pur et balsamique s'étend sous la voûte immortelle. Les zéphirs chargés d'émanations odorantes courent de bosquets en bosquets, légers comme les sermens

de l'amour, et fugitifs comme ses soupirs. Enfin, rendue au calme, la nature entière, répandant au loin ses parfums, paraît exhaler vers les cieux un encens de reconnaissance.

Quelle est cette barque solitaire qui sillonne les eaux du lac?... Que sa course paraît rapide! quels pêcheurs ou quels passagers se rendent si tard au castel? Déjà les astres nocturnes peuplent les champs de l'Infini. La nacelle errante sur l'onde, et qu'éclaire un pâle flambeau, passe triste et silencieuse; comme le poisson merveilleux du golfe Persique (1), elle semble l'étoile du lac.

A demi-couché dans la barque, et la tête

(1) « Une des choses les plus curieuses qu'on trouve dans le » golfe Persique, c'est un poisson que les Anglais appellent » *poisson-étoile*. Il est pendant la nuit tout éclatant de lumière, » et entouré de rayons. » (Voyez *Lallarouck*, de Thomas Moore, tom. 2, p. 132.

appuyée sur sa main, un jeune homme à l'air endormi : c'est le comte de Ravenstel. Hélas ! le sommeil est loin de sa paupière. Il n'est qu'anéanti par la souffrance. L'accablement de la douleur a quelque chose du repos.

Olburge est debout près de lui ; comment se trouve-t-il en ces lieux ? Hélas ! c'est le funeste génie qui plane sur la vie d'Arthur.

Olburge, le matin même, inébranlable dans ses vues, s'était rendu au monastère de Saint-Irénée. Il n'ignorait point le vif intérêt que prenait le prieur à la destinée d'Izolette, dont la candeur, les vertus et la douce gaieté l'avaient charmé depuis long-temps. Il savait que, sévère en ses jugemens, le puissant chef de l'abbaye, jetant sur les terres soumises à sa juridiction, l'œil d'un souverain et d'un père, n'y laissait point le vice

impuni. Il lui avait entendu plusieurs fois exprimer du mépris et même une sorte d'aversion pour la proscrite de la vallée; Olburge lui parle en ces mots :

« — Vous vous intéressez, seigneur, au » sort de la jeune Izolette, eh bien le nœud » qui devait faire son bonheur, son hymen, » est presque rompu.

» — Son hymen rompu ! et par qui ?

» — Par l'intrigante du hameau. L'artificieuse Étrangère a séduit le comte de Ravenstel. Elle est belle, adroite et perfide. » Arthur, enivré par les poisons de cette » nouvelle Circé, lui a sacrifié Izolette. Ce » cœur, si noble jusqu'à ce jour, a déjà » perdu sa pureté au mystérieux bocage où » l'attirent les voluptés. L'Étrangère sous » peu de temps aura entièrement corrompu » sa belle ame. La tristesse est au castel de

» Montolin, la douleur accable Isolette, et
» je viens implorer votre secours.

» — Mon secours ? et que puis-je faire ?

» — La demeure de l'Etrangère est située
» sur vos domaines. Seigneur suzerain de la
» rive méridionale du lac, vous avez droit
» de vie et de mort sur vos vassaux, et toute
» créature avilie....

» — Olburge ! qu'osez-vous me proposer !
» Moi, sur des soupçons et des doutes, atten-
» ter aux jours d'une femme !

» — Seigneur, vous me comprenez mal ;
» vous pouvez, sans attenter à ses jours, en
» débarrasser la contrée ; vous pouvez ren-
» dre le repos et le bonheur à deux nobles
» familles, sans commettre d'action injuste.
» Envoyez quérir l'Etrangère. Une femme
» de cette espèce peut être gagnée par de
» l'or, offrez-lui ce brillant appât pour
» qu'abandonnant sa retraite, elle renonce à

» Ravenstel. Tous les trésors de Montolin » vous seront apportés, s'il en est besoin, » pour exécuter ce dessein. Prêtez, menacez, » commandez, il faudra qu'Alaïs vous cède, » et tout scandale cessera.

— J'y consens, répond le prieur après » quelques instans de réflexion. Je ferai » venir l'Étrangère, et vous lui parlerez » ici vous-même ; vous réussirez mieux que » moi. Je hais le vice et le scandale ; mais » quelle que puisse être Alaïs, respectez son » âge et son sexe ; point de violence ni d'in- » justice. Songez qu'elle est faible et sans » défense. Soyez ferme sans cruauté ; soyez » adroit sans perfidie. Olburge ! à ce soir » votre épreuve ! »

Le traître a quitté l'abbaye ; mais l'orage arrêtant ses pas, le force à chercher un abri sous une hutte, aux bords du lac : c'était l'asile d'un pêcheur.

La bourrasque passée, il prie son hôte hospitalier de le ramener dans sa barque au castel; et déjà il traversait l'onde lorsque, repoussé vers la côte par les vents encore irrités, il aperçoit tout-à-coup une torche allumée descendre du roc de Fontabil. Malgré l'obscurité répandue sur la nature, il distingue les vêtements blancs d'une femme... Un jeune homme suit l'inconnue, il a cru reconnaître Arthur.

Olbarge veut à l'instant le joindre; il fait changer de direction à sa nacelle; et après quelques difficultés, il parvient à débarquer près du lieu où la curiosité l'appelle. Ses yeux ne l'avaient point trompé. Mais dans quel état, juste ciel! a-t-il retrouvé son élève!

Arthur, baigné de sang, était couché sur le sable; il n'avait plus aucune force et ne poussait pas une plainte. On l'eût pu croire privé de la vie, si son œil hagard et inter-

rogatif n'avait attesté le contraire. Ses vagues réponses aux premières questions d'Olbange n'avaient présenté que d'effrayantes images; elles ne donnaient aucune explication; cependant elles ont suffi à Olbange. Il n'interroge plus, il agit.

La barque fend les flots, l'air frais de la soirée et la fraîcheur élevée du lac rafraîchissent les bénés d'Arthur. Ses blessures ont été pansées. Ses facultés entières lui sont rendues par degrés. Il a recouvré sa raison; le malheureux! qu'il va souffrir!

Il regarde les objets qui l'entourent; et l'aspect d'Olbange est son premier supplice. C'est lui dont les perfides insinuations ont armé son bras furieux; c'est lui dont les fausses révélations l'ont poussé à la vengeance. C'est lui, enfin, qui l'a conduit au crime.

Rien ne t'arrache à ses douleurs morales, pas même ses douleurs physiques. Arthur, te souviens-tu de ce temps où tu demandais à la vie des commotions et des tempêtes ? Le ciel a exaucé tes vœux. Les voilà, ces biens désirés ! Tu avais pensé que ton orgueil superbe, et sans autre appui que toi-même, pouvoit impunément lutter avec eux, et braver leur puissance. Téméraire ! où est ton audace ? Insensé ! où donc est ta force ?

« — Comte de Ravenstel, dit Olburge, » Qui parle ici ? interrompt Arthur à » voix basse et sans la regarder, ne recon- » nais-je pas la voix trompeuse qui, exha- » lant la calomnie, m'a dirigé droit vers la » mort ? Qu'a-t-elle encore à me pres- » crire ? N'est-ce pas assez d'un forfait ?

» — Quoi ! répond Olburge, vous m'a-

» dressez un tel langage! moi qui fus votre
» second père, moi que chérissait votre en-
» fance.....

» — Point de retours sur le passé, a re-
» pris vivement le comte. Tel que je vous
» croyais, j'ai pu vous aimer; tel que vous
» êtes, je vous repousse.

» — Arthur! je le vois, vos tourmens....

» — Mes tourmens! Oswrge : le plus
» cruel de tous en ce moment, c'est de vous
» voir là.... près de moi, et, contraint de
» rester en place, d'être forcé de vous en-
» tendre.

» — Que dites-vous!

» — Ce que je pense. Je n'ai jamais parlé
» autrement. Vous m'avez élevé à vous tout
» dire; et ce n'est pas à l'heure présente
» que je voudrais vous rien cacher. Vous
» m'avez lâchement trompé; je ne puis plus
» vous aimer, car je vous méprise. Je suis

» tombé par vous dans le crime, je suis dé-
» shonoré. Vous avez porté le feu, à vous
» appartient la gloire de l'incendie. Non, ce
» n'est qu'à l'heure suprême que votre ap-
» proche ne me sera plus odieuse. A ce mo-
» ment solennel où l'oubli des ressentimens
» est commandé par la terreur, j'aurai le
» courage de vous regarder. Alors seule-
» ment je pourrai vous tendre la main.....
» Olburge, vous saurez pourquoi; vous m'an-
» rez d'avance compris.

» — Arthur! vos sens sont égarés. Com-
» bien vous trompez mon attente! Jadis,
» quand votre cœur souffrait, il ne se tour-
» nait pas avec rage contre son guide et son
» ami; il lui confiait ses chagrins. Il portait
» au ciel ses prières.

» — Il peut encore les y porter, répond
» Arthur d'une voix sombre; mais ce n'est
» pas à votre exemple, philosophe systéma-

» tique. Vous avez laissé constamment errer » mon imagination trop ardente, hors de » toute limite, sans l'appuyer sur de saints » devoirs, et sans lui donner d'autres guides » que de stériles théories et de vides raisonnemens; aussi l'arbre a porté son fruit. » Le repentir, il est vrai, reste au coupable; mais votre présence me glace. Vous » étant là, mon cœur se serre; tout sentiment doux s'y éteint; je ne saurais prier » devant vous.

» — Que parlez-vous de repentir?....

» — Portez vos regards sur mon glaive.

» — Votre glaive! il est teint de sang; » mais....

» — Je suis digne de vous, Olburge. »

De crainte d'augmenter les souffrances d'Arthur, d'envenimer ses blessures, et de lui porter par-là des coups mortels peut-être; Olburge n'ose prolonger l'entretien.

Ils débarquent près du castel; et le comte, désirant éviter les regards et les questions, profite de l'obscurité pour se glisser, sans être vu, jusqu'à l'appartement qu'il habite.

L'irritation de ses esprits est calmée. Olburge le supplie de garder un profond silence au manoir sur les événemens de la soirée. Le comte se rend à ce desir. Il est convenu entre eux que pendant trois jours Arthur renfermé chez lui sous quelque prétexte plausible, ne verra qui que ce puisse être, et ne sortira point du castel.

Il est nuit : Olburge s'est assuré par de l'or la discrétion du pêcheur qui l'a aidé à panser les plaies d'Arthur, et qui l'a transporté à Montolin; puis, convaincu que son élève, scrupuleux observateur de ses promesses, remplira fidèlement celles qu'il vient de lui faire, et qu'ont dictées leurs vœux

mutuels ; il se rend, plus calme, au couvent, où l'Étrangère est appelée.

Les ordres du prieur ont été exécutés. Plusieurs religieux étaient partis vers la fin du jour pour la demeure d'Alais ; et leur vénérable chef leur avait recommandé lui-même de traiter l'Étrangère avec les égards dus à son sexe, et la pitié due au malheur.

Ils arrivent à la maison isolée. L'orage avait cessé ; mais la pluie tombait à torrens ; l'obscurité couvrait la plage ; l'horizon long-temps sillonné par les éclairs n'offrait plus que de loin en loin ses météores enflammés ; les routes étaient obstruées par les dégâts de la tempête ; les prés étaient recouverts d'eau ; et l'asile de l'Étrangère, entouré d'arbres dont plusieurs avaient été brisés par les vents, s'élevait, désert et lugubre, au sein des dévastations.

Ils frappent à coups redoublés ; ils entrent, Alaïs est absente. Nicette, inquiète, alarmée, attend impatiemment son retour. L'Étrangère était sortie pendant l'orage, et s'était dirigée, une torche à la main, vers le roc de Fontaril, où des cris s'étaient fait entendre. La jeune et timide Nicette qu'épouvantent les vents, la nuit et le tonnerre, n'avait pu se déterminer à la suivre ; elle se le reproche et pleure.

Les émissaires de l'abbaye, étonnés du récit de la villageoise, veulent courir à l'instant aux bords du lac, à la recherche d'Alaïs. Ils se munissent de flambeaux, et Nicette les accompagne.

Leur trajet est presque achevé. Ciel ! en croirons-ils leur vue ! ... L'Étrangère, vêtue de blanc, sort tout-à-coup d'entre les rochers, et marche à pas désordonnés. Sa belle chevelure est éparse ; ses vêtemens sont dé-

chirés; son regard est celui de la démence, et sa robe est ensanglantée.

Elle se précipite, éperdue, vers les envoyés du prieur. « Là-haut! de ce roc, » s'écrie-t-elle, il est tombé au fond des gouffres. Oh! qui que vous soyez, sauvez-le. »

La clarté des flambeaux jaillit sur sa blanche tunique; elle se voit couverte de sang; et succombant à l'horreur qui la saisit, elle tombe dans les bras de Ninette.

Plusieurs religieux volent au bord du lac, ils n'y trouvent point de victime. Montés au plateau de Pontarll, ils voient une place sanglante.... Ils y ont ramassé un glaive. C'était l'épée de Valdebourg.

Plusieurs questions sont adressées à la malheureuse Alais; elle refuse d'y répondre. Les religieux l'ont sommée de se rendre à l'abbaye; elle n'hésite point à partir.

Enveloppée d'un long voile, elle quitte le

toit de l'exil. Ses gardiens la considèrent avec surprise. Son regard chaste, doux et pur, est le regard de l'innocence; sa voix expressive et touchante est l'accent d'un cœur vertueux. Au lieu de l'entourer d'égards était inutile à donner; les prêtres qui contemplent sa grâce, sa noblesse et sa dignité, ne l'approchent qu'avec respect. Était-ce le pouvoir de la beauté? non; c'était je ne sais quel vague instinct qui la présentait à eux non dans l'état d'humiliation et de détresse où elle était tombée, mais sur les hauteurs sociales où sans doute elle s'était vue.

L'Étrangère est à l'abbaye. Un péril affreux la menace; elle voit qu'un soupçon de meurtre peut-être, ou du moins de complicité, va peser sur sa tête. Accusera-t-elle Arthur? Non. Elle est lasse de l'existence, rien ne l'attache plus au monde. Elle expiera

que le crime dont elle seule, elle a été la cause.

On la conduit devant Olburge. Avec quelle attention féroce il écoute le rapport des religieux! avec quel regard infernal il fixe la robe sanglante d'Alaïs! avec quel empressement funeste il prend l'épée de Maldebourg! Il faut que tout serve à ses vues; il faut qu'il perde l'Étrangère.

Alaïs, selon ses secrètes conjectures, a dû voir la fin du duel. Le sang du baron aura rejailli sur elle au moment où elle arrivait pour séparer les combattans; Olburge ne doute point qu'elle ne soit soupçonnée à tort; mais du ton d'un juge sévère, et comme la croyant coupable, il la fait asseoir près de lui, et lui adresse ce langage:

« — Femme étrange et mystérieuse! depuis long-temps votre conduite suspecte et vos habitudes douteuses étonnent ces

» contrées ; il faut que l'on sache enfin qui » vous êtes. Comment se fait-il qu'à votre » âge vous ayez seule en ce pays, sans ap- » pui, sans parens, sans guide, abandonnée » de tous vos proches, et comme exilée de » la terre ? »

Alais lève les yeux sur l'inconnu qui l'interroge ; et le visage glacé d'Olburge lui a déjà appris qu'il ne connaît point la pitié, et moins encore la clémence. Il n'est aucune voie de salut pour elle, et son sort dépend de cet homme. Il cherche en vain à donner à ses traits quelque apparence de bonté, il ressemble au lac de Syrie dont la surface, quelquefois, reflète les rayons du soleil, mais qui ne renferme rien de vivant, et n'a que la mort sous ses vagues (1).

(1) La mer Morte ne renferme, dit-on, ni végétation, ni créature vivante.

« — Seigneur, lui répond l'Étrangère, » vous qui connaissez les humains, le monde » et la vie, pouvez-vous vous étonner du » malheur ? Être sans parens, sans appui, » n'avoir ni famille ni biens, se trouver » jeune encore, sans guide, c'est le sort de » bien des mortels ; qu'y trouvez-vous d'ex- » traordinaire ?

» — Fille bannie du sol natal, pourquoi, » si vous êtes sans tache, vous envelopper de » mystères ? pourquoi déguiser votre nom ? » pourquoi taire votre origine ?

» — Et quelles sont les lois, seigneur, ré- » pond Alaïs avec force, qui défendent à » une étrangère de vivre en paix et retirée ? » qui lui commandent de raconter sa vie et » ses secrets aux insoucians de ce monde ? » qui lui prescrivent de fatiguer autrui des » maux qui ne concernent qu'elle ? L'adver- » sité n'est point le crime, elle ne doit ici-bas

» de comptes à aucun juge. Je ne demande, » hélas ! à la terre qu'une retraite, son ou- » bli, et l'indifférence publique. »

Olburge, surpris des expressions de l'inconnue, de sa grâce et de sa fermeté, poursuit du ton de l'ironie.

» — Créature artificieuse ! pourquoi donc, » puisque vous désirez l'oubli général, at- » tirer dans votre solitude par vos charmes » et vos mystères, le beau comte de Ra- » venstel ? Est-ce pour mieux faire éclater » le pouvoir de vos vertus et la force de vo- » tre innocence que vous disposez en secret » sous de voluptueux ombrages, vos amou- » reuses entrevues ? Est-ce par candeur et » par modestie que vous persuadez au cré- » dule Arthur que vous sortez d'un sang » illustre ? Est-ce enfin par devoir et par » bonté que vous portez le désespoir au cas- » tel qu'habite Izolette ?

» — Seigneur! dit Adaïs indignée, avec » l'accent d'une ame pure, et à quelle fin » m'adressez-vous ces questions outrageantes? Pourquoi cet interrogatoire étrange? » quels droits vous croyez-vous sur moi? » Que le prieur de Saint-Irénée refuse à une » Etrangère l'hospitalité sur ses domaines, » qu'il l'en chasse, il en est le maître; je puis » me résigner à ses décrets, je ne saurais » souffrir vos insultes.

» — Eh bien! je vous ordonne en son » nom.

» — Qu'il me donne ses ordres lui-même! » reprend-elle avec énergie. Partout dès ma » jeunesse j'ai appris à obéir, d'abord aux » vœux de ma famille, puis aux lois de mon » souverain, ensuite aux volontés du ciel; » mais me conformer à l'arrêt tyrannique » d'un juge sans titres pour l'être, je ne l'ai » appris nulle part. »

Son maintien plein de dignité est celui d'une souveraine ; Oburge demeure interdit ; il n'ose soutenir son regard ; mais contre elle, au fond de son ame, sa haine et sa fureur s'accroissent.

« Etrangère ! continue-t-il, le sang » couvre vos vêtemens ; vous portez la li- » vrée du meurtre. »

Alais frémit à ces mots. La scène de Fontaril, la fin tragique de son frère et le crime de Ravenstel se représentent à sa mémoire et rouvrent les plaies de son cœur ; elle appuie son front sur ses mains ; et ses maux semblent l'accabler.

Oburge feint d'être attendri : « Infor- » tunée ! a-t-il repris ; savez-vous quel » sort vous attend ? Une prison et l'écha- » faud.

» Ecoutez-moi, poursuit-il d'un ton plus » doux. J'ai pitié de votre jeunesse, je veux

» bien vous croire moins coupable que vous
» me paraissez l'être ; vos souffrances m'in-
» téressent, et je puis encore sauver vos
» jours. Avant que vous soyez dans les fers,
» avant qu'un arrêt de mort vous ait frap-
» pée, j'ai les moyens de vous soustraire au
» glaive de la justice. Vous vous évaderez
» cette nuit des prisons du monastère, je
» favoriserai votre fuite ; et le meurtre de
» Valdebourg, dont j'effacerai toutes les
» traces, demeurera à jamais pour la con-
» trée un impénétrable mystère. »

Alaïs paraît réfléchir ; elle est immobile et se tait. Olburge ne doute point du succès de sa proposition, il continue en ces termes :

« — Je n'exige de vous qu'une seule con-
» dition : vous ne devrez point hésiter, car
» votre salut en dépend. Cette nuit même,
» avant de fuir, vous écrirez au comte Ar-
» thur ; vous lui direz que vous ne voulez

» plus être un obstacle à son hymen et à son » bonheur, que vous l'avez trompé; que, » dégradée par vos erreurs, vous n'êtes » point digne de lui; que la honte est votre » partage; que son oubli est votre seul » désir, et que vous l'avez fui pour tou- » jours. »

L'Etrangère courroucée relève son front abattu.

« — Homme ou démon, qui que tu sois! » ouvre sur l'heure tes prisons, dresse à » l'instant ton échafaud, mais délivre-moi » de ta vue.

» — Tu veux périr!

» — Tu peux frapper.

» — Tu ne sais point, fille insensée! quels » châtimens on te prépare, et quelles an- » goisses t'attendent!

» — Tu ne sais point, homme féroce! ce

» que peut braver une femme, et quelle force
» est dans son cœur!

» —Supporteras-tu les tortures?

» —J'ai pu supporter tes paroles.

» —Et tu oses?....

» —Retire-toi. Ton horrible essai sur mon
» cœur l'a révolté, tu le vois. Plus de vains
» discours. L'office du traître est rempli, va
» préparer celui du bourreau. »

Elle dit, quitte son siége avec calme, rejette son voile en arrière; et, la main levée, semble commander au perfide de sortir de sa présence. Son geste majestueux, son regard imposant, sa voix éloquente, et son éblouissante beauté ont confondu l'infâme Olburge. Il recule en répétant à voix basse les derniers mots de l'Étrangère, comme s'il eût craint en laissant sortir sa propre pensée, d'offrir un monstre trop hideux, et de s'épouvanter lui-même.

Alaïs a été conduite aux prisons du monastère. Olburge est retourné vers l'abbé; il peint sa victime sous les couleurs les plus noires; il ne parle que vaguement de l'entretien qu'il a eu avec elle, et en omet le résultat; mais il conseille avec force au prieur, afin d'éviter le bruit et le scandale, de faire enlever de l'abbaye la misérable amante d'Arthur, de la faire enfermer secrètement dans quelque couvent éloigné, et de faire ainsi disparaître à jamais de la contrée l'objet du mépris général.

« — Non, répond le prêtre sévère, votre » conseil n'est pas celui de la sagesse; les » voies que vous me tracez ne sont pas celles » de la justice. Un meurtre a été commis, il » faut en découvrir l'auteur. L'Étrangère a » été témoin du forfait; peut-être elle en est » le complice, peut-être même elle a frappé; » car cette femme, selon vous, est capable

» de tous les crimes. Valdebourg, dit-on,
» lui était connu; ils se voyaient secrè-
» tement. Un coupable amour a pu l'en-
» traîner vers elle; et son amante, en un
» transport de jalousie, a pu lever sur lui le
» poignard. Olburge, point de fausses routes,
» ni de tortueuses démarches! laissons-les à
» l'iniquité. Je veux que cette affaire se pour-
» suive hautement, au grand jour, avec
» éclat et loyauté. Il faut que tous les mys-
» tères s'éclaircissent, que toutes les perfidies
» se dévoilent, et que le baron soit vengé.

» —Seigneur! dit le traître avec effroi....

» —Olburge! point d'objections; retournez
» au castel de Montolin. Vos soins me de-
» viennent inutiles. Ce n'est plus ici une
» simple intrigue d'amour à déjouer, c'est
» un homicide à punir. L'Étrangère, gardée
» à vue, et que personne n'approchera dé-
» sormais, sera solennellement jugée. J'é-

» couterai tous les témoignages, je recueil-
» lerai toutes les preuves, et les débats seront
» publics. Déjà mes ordres sont donnés en
» conséquence; c'est dans la grande salle de
» l'abbaye, nommée *le Seuil de l'Éternité*,
» que les juges s'assembleront; et l'arrêt sera
» rendu dans trois jours. Allez! ma détermi-
» nation est irrévocable. »

Le misérable est consterné. Quel dénouement inattendu au drame qu'il voulait conduire! quel renversement dans tous ses projets! il comptait sur des menées secrètes et sur de sourdes machinations pour se délivrer d'Alais; et voilà un jugement solennel dont les débats publics compromettront peut-être son élève. Si l'Étrangère, accusant Arthur, allait se faire absoudre du crime, et en faire tomber toute l'horreur sur le comte de Ravenstel!..... Dieu! quelle effroyable pensée! quel vaste abîme de terreurs!

Mais le monstre a déjà pris sa résolution pour se tirer de ce dédale. Toute communication avec qui que ce soit va être fermée à son élève, pendant les trois jours qui précéderont le jugement; Arthur ne pourra voir personne. Tous les événemens survenus et à survenir lui seront soigneusement cachés. Le castel va être sa prison, et sa liberté ne lui sera rendue que lorsque l'arrêt des juges de Saint-Irénée aura condamné l'Étrangère.

Olburge a tout révélé au sire de Montolin. Le châtelain déloyal qu'une pensée seule domine, l'hymen d'Izolette et d'Arthur, approuve et seconde le traître. Ils s'unissent étroitement pour frapper des coups plus certains; et tous les moyens leur seront bons pourvu qu'ils perdent l'Etrangère.

Tout se prépare au couvent de Saint-Irénée pour le jugement d'Alaïs. Le prieur,

juste et sévère, est connu par l'inflexibilité de ses maximes. C'est le suzerain le plus puissant de la province; le duc de Bretagne l'a investi dans sa contrée d'une autorité souveraine; il peut commander à tous les bannerets d'alentour, et son tribunal suprême est presque sans appel.

Bienfaisant, il récompense les vertus avec munificence; austère, il poursuit le vice sans pitié. Charitable, mais rigide; pur, mais inclément; c'est plutôt l'apôtre du dieu vengeur, que le pasteur du dieu des miséricordes.

Par la droiture de son ame, il a conquis l'estime publique; par la solidité de ses principes, il a mérité la confiance générale. Admirable dans sa conduite et sublime dans ses discours, il a reçu du ciel en partage toutes les vertus réunies. Que lui manque-t-il? un cœur sensible. C'est le fleuve clair et lim-

pide qui reflète le firmament, mais dont les eaux constamment froides et le murmure toujours triste, ne peuvent charmer que les yeux et glacent tous les autres sens.

Olburge connaît le prieur, et son caractère l'effraie autant que sa puissance. Il ne peut se le dissimuler, Arthur, traduit devant un tel homme, et soupçonné d'un meurtre, y serait jugé nonobstant son rang et son nom, avec toute la rigueur des lois, de même qu'un simple vassal.

Depuis près d'un demi-siècle la vaste salle de l'abbaye, nommée *le Seuil de l'Éternité*, ne s'était ouverte au public. Elle n'avait servi, de temps immémorial, qu'aux cérémonies solennelles qui décidaient du sort des hommes; et aucune affaire importante, aucun homicide, aucun crime n'y avait ras-

semblé des juges sous la présidence du prieur actuel.

Les anciens de la contrée racontaient mille prodiges de cette enceinte redoutable, où l'on entrait si rarement; selon les vieilles traditions, chaque fois qu'on l'avait ouverte il s'y était passé des événemens merveilleux. L'esprit du Seigneur, disait-on, y planait sur les assistans; rien d'inique ne pouvait y avoir lieu. Ces murs divinisés, dont le vulgaire ne parlait qu'avec enthousiasme et tremblement, avaient jadis rendu des oracles pour faire condamner le crime et faire absoudre l'innocence. Des trépassés y avaient repris l'existence; des vivans y avaient trouvé le trépas. Le siége de chacun des juges était sous la garde d'un ange. Enfin cette salle renommée, seuil de la vie ou de la mort pour l'accusé contraint d'y comparaître,

était, au dire du canton, le tribunal de Dieu lui-même (1).

Il luit enfin le jour terrible et décisif qui doit voir juger l'Étrangère. Au lever de l'aurore la foule obstruait les avenues de l'abbaye; et *le Seuil de l'Eternité* n'a pu contenir qu'une faible partie des curieux de la contrée.

Oh! pendant les jours précédens, qu'Olburge a fait de démarches pour qu'Alaïs soit sa victime! Une seule crainte le tourmente : si l'accusée dénonce Arthur!.... Mais non, dans son entretien avec elle il a pu descendre en son cœur; elle aime le comte de Ravenstel; douée d'une imagination vive, passionnée et capable d'héroïques dévoue-

(1) *Voyez* les livres du temps, les vieilles chroniques, les légendes anciennes, et tous les écrivains qui se sont plu à rappeler les mœurs du moyen âge.

mens, elle sacrifiera sa vie, plutôt que d'exposer celle d'Arthur. Sa tête est ardente, exaltée ; il n'a rien à redouter d'elle.

Et quand même elle trahirait son amant que soutient un rang illustre, qui pourra croire à ses discours que n'accompagnera nulle preuve ? Arthur ne comparaîtra point, et Olburge le défendra. Presque tous les habitans du pays, séduits et gagnés par le traître, doivent venir témoigner contre Alaïs. L'abbé a voulu donner un avocat à la captive, elle a refusé. Elle veut plaider sa cause elle-même, sans appui, sans conseils, sans guide. Ah ! la proscrite du hameau, ainsi abandonnée du genre humain, pourra-t-elle résister à tous les coups portés contre elle ! Sa perte paraît assurée.

L'heure du jugement a sonné. Quel spectacle imposant offre l'enceinte renommée

qu'un jour obscur éclaire à peine, et qu'environne une haie de gardes! Les juges vêtus de noir sont assis sur une haute estrade et rangés en demi-cercle à l'extrémité de la salle. Le prieur est au milieu d'eux sous un dais armorié que surmontent de noirs panaches; il tient à sa main une sorte de sceptre; et chargé des décorations qu'il obtint jadis à la cour de Philippe-Auguste, il porte le vêtement pompeux des chefs de la sainte abbaye.

Des étoffes d'un rouge sombre sont tendues autour de l'enceinte, et ne laissent voir aucune porte. Un immense crucifix domine l'assemblée; et près du fer sanglant de Valdeboufg exposé aux regards publics, des instrumens de torture et de mort qu'inventèrent les siècles barbares, mais dont il ne fut jamais fait usage au couvent de Saint-Irénée, sont en faisceaux aux pieds des juges.

« — Serviteurs de Dieu sur la terre, dit
» l'abbé, ouvrant la séance, nous sommes
» appelés, ô mes frères, à juger les ames
» coupables ; un crime odieux est à venger.
» Le baron de Valdebourg est tombé sous
» les coups d'un assassin. Son glaive accu-
» sateur que voici est demeuré à la place
» même où le meurtre a été commis. Sans
» doute il l'avait tiré du fourreau pour se
» défendre au moment où l'arme homicide
» le frappait ; et sans doute il aura échappé
» à ses mains avant d'avoir pu s'en servir.
» Le corps de la victime, précipité dans le
» lac, a échappé à nos recherches. Des re-
» ligieux se sont rendus à la demeure du
» baron, ils l'ont trouvée vide et déserte.
» Toutes les apparences et tous les témoi-
» gnages recueillis accusent l'Etrangère.
» Dieu de justice ! Dieu vengeur ! fais que
» nous ne soyons aveuglés ni par la préven-

» ton, ni par l'erreur, ni par l'inimitié.
» Que ton esprit saint nous éclaire ! »

Il venait d'achever ces mots lorsque l'Étrangère paraît.... Ce sont des prêtres qui la conduisent. Tous les regards aussitôt se tournent vers elle. Chacun des assistans voudrait l'approcher ; et les soldats qui gardent la salle ont eu peine à maintenir l'ordre.

Sa tunique de serge noire est d'une extrême simplicité. Sur sa tête est un voile blanc qui cache à demi son visage et laisse voir son cou d'albâtre; sa taille élégante et flexible se dessine gracieusement sous les plis légers de sa robe. Telles, sous le pinceau du génie, s'offrent les formes des silphydes, lorsque ces beautés aériennes, entourées des vapeurs du soir, fendent les plaines de l'azur.

L'éblouissante blancheur de son teint, son air modeste et virginal, sa jeunesse et son infortune ont ému tous les spectateurs. Au-

tour d'elle s'est élevé un murmure confus de surprise, d'admiration et d'attendrissement. Elle semble une des heures de la nuit, qui, toute belle au sein des ombres, à la douce saison des fleurs, précède, mystérieuse et voilée, un des premiers rayons de l'aube.

C'était la première fois que le prieur voyait l'Étrangère. Il se trouble en la regardant.... Elle lui rappelle sans doute quelque objet cher à sa mémoire, car il paraît inquiet et agité. Il cherche à distinguer ses traits, mais le voile qui les couvre et l'obscurité de la salle les dérobent à son regard. Il reste pensif un instant; puis chassant de son esprit la vision qui s'y est offerte, il a fait asseoir l'accusée, il a repris son air sévère; et l'interrogatoire commence.

— Jeune femme, qui êtes-vous ?

» — Une étrangère, une proscrite, une » victime du malheur. »

Pourquoi donc, à cette réponse d'Alaïs, le prieur paraît-il interdit ?... pourquoi s'interrompt-il tout-à-coup ? la douce voix de l'Étrangère a-t-elle un magique pouvoir ? sont-ce des mots cabalistiques qu'elle a proférés ? quoi donc ! en tous lieux et sans cesse, il faut du mystère autour d'elle !

« — Étrangère ! poursuit l'abbé d'une » voix moins sévère, vous savez de quel » crime on vous croit coupable ou complice. » Vous fûtes rencontrée, teinte de sang, au » pied du roc de Fontarif; vous y étiez pen- » dant l'orage à l'heure où frappa l'assassin. » Qu'avez-vous à dire pour vous défendre ?

» — Rien que ces mots : je suis innocente.

» — Fûtes-vous présente au forfait ?

» — Non, j'en atteste le ciel. »

Et ces mots prononcés avec l'accent de la

vérité ont fait une vive impression sur l'assemblée. Le prieur poursuit en ces termes.

« — Pourquoi donc, descendue du rocher, vous écriâtes-vous avec égarement » en apercevant des étrangers : « *Il est tombé* » *au fond des gouffres.... qui que vous soyez!* » *sauvez-le.* Si vous n'aviez rien su du crime, » auriez-vous pu parler ainsi? »

L'Etrangère ne répond rien.

« — Votre silence est un aveu, reconnaissez-vous ce glaive? »

La vue du fer ensanglanté de Valdebourg a fait tressaillir Alaïs; son courage a faibli et d'une voix entrecoupée, elle a répondu :

« — Oui, seigneur!

» — Accusée! vîtes-vous la victime?

» — Non, seigneur! Des cris m'avaient attirée sur le plateau fatal où tomba.... celui » que vous nommez Valdebourg. Les traces » d'un crime récent y vinrent frapper mes

» regards. En m'appuyant contre un rocher
» je teignis ma robe de sang; et, saisie
» d'horreur, je pris la fuite.

» — Et sur ce funeste plateau ne vîtes-
» vous nul meurtrier ? »

A cette question, Olburge, placé près de l'estrade des juges, a senti un frisson mortel courir dans ses veines. Le moment redoutable est venu, il perd Alaïs ou la justifie. Alaïs est restée muette.

L'abbé répète sa question; même silence. Un bruit sourd et improbateur se fait entendre aussitôt dans la salle. Les plus chauds partisans de l'accusée n'osent déjà plus la défendre. Les regards se détournent d'elle. L'admiration qu'elle avait excitée se dissipe; le prestige qui l'avait entourée s'évanouit; Alaïs n'intéresse plus.

» — Je le vois, répond le prieur, le meur-
» trier vous est connu. Etrangère! songez-

» y bien ! ne point dévoiler le coupable,
» c'est vous déclarer son complice : taire son
» nom, c'est participer à son crime.

» — Seigneur, je n'ai rien à répondre ;
» si ce n'est, *je suis innocente.*

» — Ces mots sont insuffisans pour vous
» justifier. Si vous persistez à nous cacher
» l'assassin, vous ouvrez l'abîme à vos
» pieds ! Parlez ! ou la mort vous attend.

» — Parler ! je n'ai plus rien à dire. La
» mort ! je n'ai plus rien à craindre. »

Le prieur paraît affligé. Un reste d'intérêt et d'émotion se manifeste en ses regards, bien qu'il cherche à le réprimer. Il fait approcher les témoins : c'étaient les envoyés d'Olburge.

Endoctrinés par le perfide, les uns dénoncent l'Étrangère comme exerçant l'art des démons. A les entendre, pour écarter le pu-

blic de sa demeure, elle évoque les esprits infernaux; elle jette des sorts sur la contrée; elle prépare des philtres homicides; et l'assassinat du baron n'est point son début dans le meurtre. Plusieurs pâtres de la vallée, disent-ils, ont péri d'une manière étrange depuis son arrivée au hameau; et les mépris qu'on lui prodigue, l'aversion qu'on lui témoigne, sont autant de preuves contre elle.

D'autres certifient l'avoir vue sur le rocher de Fontaril la nuit même de la tempête. Ses vêtemens blancs la trahissaient. Elle était armée d'un poignard, sa main brandissait une torche, elle semblait une furie.

Ceux-ci déclarent l'avoir entendue, la veille de l'assassinat, sous les arbres de la fontaine, menacer le baron d'une mort tragique. Ceux-là soutiennent avoir appris à la ville voisine, d'un voyageur inconnu, que l'Étrangère avait été chassée de son pays

natal pour empoisonnement et vol. Enfin, tous s'accordent à dire qu'elle est l'horreur de la contrée.

L'Etrangère, pendant ces divers récits, n'a paru ni alarmée ni surprise. Toutes les accusations étant terminées, elle se lève d'un air calme; et se tournant avec dignité vers ses nombreux diffamateurs, elle prononce ces paroles :

« — Habitans de Saint-Irénée! j'ignore » quels sont les génies du mal qui vous ont » dicté votre langage, mais il ne partait » point de votre ame, il ne sortait que de » vos lèvres. Enfans de la loyale Bretagne, » l'imposture ne vous sied point. Gênés du » rôle que vous remplissiez, vous en étiez » honteux en vous-mêmes; vos yeux se dé- » tournaient des miens, et votre voix était » tremblante.

» Qui m'a donc attiré votre haine? Ve-
» nue sans crainte en vos cantons, en ai-je
» troublé le repos? Ai-je importuné vos
» chaumières? Quels reproches peut-on
» m'adresser? Qu'ai-je fait, au milieu de
» vous, que de vivre et de pleurer seule au
» fond de ma paisible retraite?

» Vous dites que je suis initiée aux
» sciences cabalistiques; cette vague accu-
» sation ne mérite aucune réponse. Pour
» écarter de moi le vulgaire, mes magies
» étaient ma douleur, et mes crimes mon
» infortune.

» Jeunes femmes de ces hameaux! j'en ap-
» pelle ici à vos cœurs. Quand la discorde
» planait sur vos cabanes, qui, par des pa-
» roles de paix, calmait vos esprits irrités?
» Quand l'adversité vous frappait, qui par-
» fois soulagea vos peines? Quand venaient
» des temps d'indigence, qui, souvent,

» seule en sa retraite, partagea son pain
» avec vous? Vos époux ne m'ont point
» connue; mais vous qui lisiez dans mon
» ame aux jours où la vôtre souffrait,
» parlez! me croyez-vous coupable? »

Elle dit; sa voix touchante a subjugué l'auditoire. Toutes les femmes de la contrée se sont levées à son appel. Leurs joues sont inondées de larmes; et, trop vivement émues pour obéir aux règles sévères établies dans l'enceinte des tribunaux, levant toutes les mains au ciel, elles s'écrient avec transport : « — Juges! c'est notre bienfaitrice.
» Nous cautionnons son innocence.

« — Si je tenais à conserver mes jours,
» a repris la belle accusée, je me justi-
» fierais sans peine, et bientôt l'odieux
» soupçon cesserait de planer sur moi;
» mais, je l'avoue, à tort peut-être, peu
» m'importe ma destinée! Quel que soit

» l'arrêt de mes juges, m'est entièrement
» indifférent. J'ai tant souffert parmi les
» hommes, que l'existence m'est à charge.
» Perdue à jamais au bonheur, je ne crains
» point un tribunal qui peut me sauver.....
» de la vie.

» Mais vous, malheureux délateurs! son-
» gez que ma mort pèsera sur vos têtes,
» et que le ciel tôt ou tard vengera l'in-
» nocence. Ce n'est pas pour moi, c'est
» pour vous que je vous implore. Nobles
» Bretons! rétractez-vous; quittez les voies
» de l'iniquité, et qu'ici je ne sois pas cause
» encore de votre perdition future. Hélas!
» sans le vouloir, et malgré moi, j'ai fait
» assez de mal sur la terre.

» Je vois que je vous suis odieuse, eh
» bien, sans le secours du crime, vous
» serez bientôt délivrés de ma présence.
» Condamnée ou justifiée, vous ne me

» verrez plus long-temps; je n'ai que peu
» de jours à vivre, ne déshonorez pas les
» vôtres. Je vous somme, au nom de Dieu
» même, de jurer devant cette croix, par
» le sang du sauveur des hommes, qu'au
» pied de ce saint tribunal, vous avez dit
» la vérité; celui qui se taira se rétracte. »

Pas une voix ne s'est élevée, pas un témoin n'a persisté dans ses accusations. Les dernières paroles prononcées ont retenti par toute la salle comme dictées par le Seigneur; elles trouvent dans tous les cœurs un écho dont le son absout l'Etrangère. Debout, appuyée contre une colonne, immobile, à demi-voilée, elle semble un esprit céleste, portant la vérité aux juges. Un rayon de l'astre du jour tombait d'en haut sur le pilier contre lequel était son siége; on eût dit que la clarté dont elle s'offrait entourée était une émanation de sa personne, et venait de

briser devant elle toutes les nuées de l'erreur.

Un silence plein d'agitation et de mouvemens règne quelque temps dans l'enceinte. Et comme si une flamme électrique passant sur l'assemblée eût rendu simultanément à l'accusée tous les cœurs, l'enthousiasme et l'admiration l'ont environnée de nouveau.

Mais tout-à-coup s'arrachant des mains du factionnaire qui gardait une des entrées de la salle, une jeune villageoise se précipite vers l'Étrangère..... C'est Nicette. Elle écarte la foule étonnée, elle parvient jusqu'à l'estrade; et là tombant agenouillée, hors d'haleine, sans pouvoir prononcer un seul mot, elle présente un écrit aux juges.

Le prieur a pris le papier sur lequel est apposé le sceau royal de France. Il l'ouvre, et lit à haute voix :

» Si ma prière a quelque puissance » encore sur le peuple dont je fus reine, » que partout où sera l'*Étrangère* on res- » pecte son existence, ses secrets et son in- » fortune.

» La princesse DE MÉRANIE. »

Quelle extrême surprise a saisi tous les assistans ! Agnès de Méranie, la captive de Karency, l'épouse de Philippe-Auguste, s'intéresse au sort d'Alaïs !..... Le prieur, pensif et muet, paraît confondu d'étonnement.

» Qui vous a remis cet écrit ? dit un des » prêtres à Nicette.

» Ce matin, seigneur, répond-elle, je » l'ai trouvé chez ma maîtresse.

» Qui l'y avait porté ?

» Je l'ignore. Mais grâce aux soins de » ma bienfaitrice, je sais enfin lire, et » j'ai lu. »

Le prieur se tourne vers l'accusée. — Étrangère ! lui dit-il, en la regardant attentivement, pourquoi n'avez-vous point fait valoir plus tôt et vous-même, auprès de vos juges la pièce importante que vous possédiez? Celle à qui la vertueuse princesse de Méranie a pu remettre un pareil titre, ne peut être une vile créature..... L'intérêt que vous porte Agnès est d'un grand poids pour vous défendre.

» — Seigneur ! répond Alaïs ; je vous l'ai dit, je le répète, peu m'importe ma destinée ; aux tribunaux de cette terre, tout arrêt m'est indifférent. D'ailleurs l'écrit royal d'Agnès, qui depuis longtemps est en ma possession, ne me disculpe point des forfaits récens dont on m'accuse ; je n'ai point pensé qu'il dût m'être utile en cette circonstance. J'ai pu jadis

» en être digne et ne plus l'être maintenant.

» Femme étrange ! a repris l'abbé. Quel discours ! qui peut vous comprendre ! et qui osera vous juger !

» — *Qui osera la juger !* s'écrie la jeune élève d'Alaïs, avec une éloquence inspirée soudainement par la crainte, l'amour, l'enthousiasme et la reconnaissance, « dites : *Qui* » *osera la condamner !*.... ah ! déjà secrètement, elle est acquittée par tous ceux qui » possèdent ici des yeux pour regarder ses » traits ; une oreille pour écouter sa voix, » un cœur pour comprendre son ame. Juges ! je suis simple orpheline, je n'ai pas » encore quinze ans ; mais depuis long-temps » je vis près d'elle, et vous devez recevoir » mon témoignage. C'est hier qu'au pied des » autels, instruite par l'ange que voilà, j'ai » reçu pour la première fois le pain de l'im-

» mortelle vie, eh bien! en ce moment,
» pure de tout péché, lavée de toute souil-
» lure, comme sortant régénérée des eaux
» du baptême, imprégnée des grâces divi-
» nes, je déclare, au nom du Sauveur qui
» vit en moi, qui parle en moi, que cette
» femme est innocente, qu'elle est pure com-
» me les esprits dont le trône de Dieu s'en-
» toure, qu'elle est le modèle sacré de la piété
» évangélique, et qu'il n'est aucun d'entre
» vous qui ait sa force et ses vertus. Juges!
» vous m'avez entendue; je suis faible, in-
» génue, craintive; jamais jusqu'à ce jour,
» mes lèvres n'avaient osé proférer un dis-
» cours, et cependant, seule, en public,
» j'ose défendre ma maîtresse!.. Ah! la mê-
» me puissance qui m'a comme portée sur
» des ailes pour arriver jusqu'à vous, m'a
» donné tout-à-coup avec l'agilité du cour-
» sier les paroles de l'orateur; oseriez-vous

» ne pas me croire ? nouveau Daniel, j'ai » parlé ; maintenant prononcez sur elle ; le » Ciel prononcera sur vous ! »

Elle dit, et, malgré la défense expresse du tribunal, des acclamations unanimes, et impossibles à contenir, ont salué de toutes parts la touchante fille des pâtres, l'improvisatrice de quinze ans, le défenseur adolescent du malheur et de la beauté, la virginale pureté, sans art, sans savoir et sans guide, seul avocat de l'innocence.

Niocette s'est jetée dans les bras de l'Etrangère. « — Ah ! poursuit-elle avec un reste » d'énergie, pour l'honneur de l'humanité, » ne vous laissez point condamner !... »

Puis l'Orpheline éperdue tombe à ses pieds sans mouvement.

Quel tableau sublime et touchant !.... L'É-

trangère à demi courbée sur le corps de la jeune fille, tient sa main et la presse contre son cœur. Peu accoutumée aux sensations heureuses, et ne croyant plus en pouvoir goûter, elle s'étonne du charme de ces deux instants. Sa reconnaissance se peint en son geste mélancolique. Sa secrète satisfaction, était rapide et fugitive, se laisse apercevoir en son attitude expressive, en son visage ému. Elle ressemble à la patience, penchée sur l'effigie d'une tombe, qui, lassant le malheur par la résignation, oublie un moment le passé, respire moins souffrance et sourit.

L'attendrissement est général. Nisette est arrachée d'auprès d'elle, et le président va parler. Mais, ô nouvel événement non moins imprévu que les autres! Un des prêtres de l'abbaye entre et interrompt la séance. Il tient un parchemin roulé qu'un messager du

roi de France vient d'apporter à l'heure même. Le coupier s'était d'abord rendu à la maison de l'Étrangère, mais n'y trouvant point celle à qui sa dépêche était adressée, il l'avait partout demandée, et avait enfin découvert qu'elle était à Saint-Irénée. Son message paraît pressé.

Le prince déroule le parchemin et lit publiquement ces mots :

« De par Philippe-Auguste, roi de » France, il est ordonné à toutes les auto- » rités du royaume, de protéger et de dé- » fendre en tous lieux l'existence de la femme » inconnue qui retirée en Bretagne y porte » pour seul nom l'*Étrangère*. Toute personne » qui, en contravention à notre présent » ordre, attenterait à sa liberté, encourra » notre indignation royale, et sera sévère- » ment puni. »

La signature de Philippe, les armoiries de

France, de ouchat de monarque, rien ne manque au décret royal. Qui peindrait l'étonnement des juges, du chef qui les préside, et de l'assemblée tout entière! Les habitans de la contrée se rappellent les antiques traditions qui ont rendu si célèbre l'enceinte où ils sont réunis. Jamais au *Seuil de l'Éternité* il ne se rendit aucun arrêt que des merveilles n'aient précédé, ou qu'un miracle n'ait suivi. Le fameux salon des prodiges ne dément point sa renommée.

L'auguste héros de la France et la belle Agnès de Méranie chérissent donc tous deux l'*Étrangère*, connaissent tous deux ses malheurs, et protègent tous deux sa vie! — Cependant elle habitait seule sa demeure, n'avait de relations avec personne; et chacun la croyait proscrite; elle n'a point de rang, et paraît sans fortune; elle se disait sans appui et délaissée du genre humain. Comment com-

prendre un tel mystère ! Comment expliquer de tels faits ! Cette aventurière suspecte que dédaignait tout le canton est l'amie des rois et des reines, est la protégée des palais.... Cette misérable inconnue serait-elle donc une puissance ! Que penser ! que dire ! que faire !

Un long silence a suivi la lecture de l'ordonnance souveraine ! L'Étrangère n'a manifesté ni émotion, ni joie, ni surprise. Elle est restée calme et paisible, appuyée contre sa colonne, et toute à ses tristes pensées. On eût dit que témoin fatigué d'une affaire qui ne la concernait point, elle n'y attachait nulle importance. Peu occupée de l'extraordinaire message et de l'effet qu'il a produit, indifférente au jugement qui doit être porté sur elle, et spectatrice inattentive, elle n'écoute ni ne voit rien. Tous les regards sont fixés sur elle, aucun ne rencontre le sien.

L'infame Olbourge se lève, il voit qu'Alais est au moment de triompher, et le monstre s'écrie de rage.

« — Juges éclairés ! s'écrie-t-il, la date du royal décret de Philippe est antérieure au meurtre de Valdebourg ; et l'intérêt que prennent à l'Étrangère la noble Agnès et le roi de France ne détruit point les faits qui l'accusent ; ses illustres protecteurs, instruits des circonstances présentes, seraient les premiers peut-être à la condamner aujourd'hui, s'ils siégeaient au milieu de vous. Ministres sacrés ! avant tout la justice. Votre tribunal suprême est indépendant de la couronne. Ne vous laissez point influencer par des recommandations puissantes ; ne vous laissez point éblouir par l'éclat merveilleux dont s'est constamment entourée cette femme mystérieuse. Vous devez punir les forfaits ;

» l'arbitre éternel vous l'ordonne, et si vous » êtes dignes de vos hautes fonctions, qu'ici » la volonté de Dieu passe avant celle des » monarques.

» Il ne s'agit point, nobles juges, de sa- » voir en ce moment ce que fut jadis l'accu- » sée, ni qui s'intéresse à son sort. Ce qu'il » vous importe de découvrir, c'est le meur- » trier du baron. Cette femme le connaît, » et refuse de le nommer : on l'a trouvée » teinte de sang sur le rocher de l'homicide; » elle est assassin ou complice; et dans l'une » ou l'autre hypothèse, les lois la condam- » nent à mort. Dévoiler le crime et frapper » le coupable, voilà votre premier devoir. » Ce n'est point l'opinion des princes que » votre conscience vous commande de con- » sulter. A vous seuls ici la justice, à Dieu » seul la miséricorde. »

Partout l'hypocrite Olbunge a su tromper

les hommes; sa haute réputation de sagesse s'est étendue dans la province. Son érudition l'a rendu célèbre; il est adroit; on le croit juste. Son langage est influent sur l'opinion publique; quelques esprits sont ébranlés; et le chef des religieux interroge encore l'étrangère.

« — Vous avez entendu Olbinge. Qu'avez-» vous à lui répondre?

— Rien.

— Vous connaissez le meurtrier?

— Juges! prononcez mon arrêt.

Grand Dieu! quel tumulte effrayant à la porte du tribunal!... La foule recule effrayée. Des cris se sont fait entendre; mais une voix sonore les a comme étouffés, et s'élève, terrible, au-dessus de toutes les clameurs du dehors. Elle approche, elle menace!..... La garde vient de pousser. Quelle épouvante! quel

désordre! la confusion est générale. Un jeune homme, le glaive nu, pâle, furieux, égaré, se fait jour, non sans résistance, à travers la multitude. Il ne respecte aucun pouvoir; il renverse tous les obstacles; il s'élance au pied de l'estrade. C'est le comte de Ravenstel.

Arthur, pendant trois jours, grâce aux précautions d'Olbunge, n'avait pu rien savoir du péril qui menaçait Alaïs. Mais Nicette cherchait partout des protecteurs à sa maîtresse; elle s'était pénétrée de l'idée, après sa scène avec Arthur, que, jaloux de Valdebourg, il était épris de l'Etrangère; et quelques lignes écrites de sa main, où elle l'appelait au secours de l'innocence, lui avaient été remises le matin même par un des pages du castel, amoureux de la villageoise. Le comte, au reçu de la lettre, a voulu voler au couvent. O surprise! les portes du castel sont fermées, on refuse de les lui ouvrir.

L'amant fougueux tire son glaive, il s'emporte, il frappe, il renverse. Tous les serviteurs du manoir ont pris la fuite devant lui. Il a triomphé, il est libre. Il est enfin au tribunal.

Quelle apparition pour Olburge ! et quel moment pour l'Etrangère ! « — Juges ! s'est » écrié le comte, arrêtez !.... elle est innocente.

» — Audacieux ! répond le prieur. Pour » justifier cette femme quels moyens hardis » prenez-vous !

» — Et que m'importent les moyens !... » Alaïs ! j'accours te sauver.

» — Comte ! dit l'abbé avec calme, re» prenez vos esprits ; et malgré l'inconve» nance de votre entrée en cette enceinte, » nous consentirons à vous écouter. Il nous » est presque prouvé que cette femme, qui,

» dites-vous, est innocente, a été témoin
» et complice de l'assassinat de Valdebourg.
» Le meurtrier lui est connu, elle refuse de
» le nommer.

» — Elle refuse de le nommer !... répète
» Arthur avec transport. Ciel puissant ! que
» m'apprenez-vous !... D'un mot elle peut
» se justifier, et elle garde le silence !...
» Elle aime mieux se perdre que d'accuser
» celui..... Grands Dieux ! serais-je donc
» aimé !

» — Juges ! s'écrie Olburge, faites éloigner
» ce jeune homme. Atteint d'une maladie
» grave, il était mourant au castel. L'alté-
» ration de ses traits est visible. C'est dans
» un accès de délire qu'il aura échappé à
» ses gardiens. Vous le voyez, vous l'en-
» tendez, il est en complète démence.

» — Paix, monstre abominable ! inter-
» rompt le fougueux Arthur d'une voix de

» tonnerre! Le meurtre de Valdebourg est
» ton ouvrage. Homme de perfidies et de
» crimes, tu laissais juger l'Étrangère, et tu
» connaissais le coupable! Ministres saints!
» sachez la vérité. J'aimais, j'adorais cette
» femme; l'imposteur que voici me per-
» suada que Valdebourg était son amant
» préféré. Je crus être joué et trahi; la rage
» s'empara de moi.... Dans un transport de
» jalousie je voulus combattre un rival.
» Juges! le meurtrier?.. c'est moi.

» — Vous, ô ciel! s'écrie le prieur. »

Quelle révélation inattendue! que d'incidens multipliés! Les spectateurs, pour mieux observer et entendre, retiennent leur respiration et n'osent faire un mouvement. Tous les cœurs battent, inquiets; et, comme accoutumés aux surprises, ils semblent encore dans l'attente de quelque événement merveilleux. Le dénouement du drame ap-

proche. Ils pressentent confusément un nouveau dernier prodige.

— Comte Arthur! dit le président, puisque vous aimez cette femme, elle vous est connue sans doute. Qui est-elle? et quel est son nom?

— Qui est-elle! que nous importe. Et demande-t-on d'où ils viennent, aux rayons des astres divins! leur éclat dit leur origine. A sa brillante transparence, le diamant se fait connaître, est-il besoin de le nommer! Cette créature angélique est injustement accusée, que fait sa naissance à l'affaire! Est-ce un nom que vous avez à juger? Non : c'est un coupable; et ce coupable, c'est moi.

— Etrangère! a repris l'abbé, le comte de Ravenstel s'accuse du meurtre de Valdebourg. Déclare-t-il la vérité? ses mains ont-elles versé le sang?

Hélas! l'accusée, si calme l'instant d'auparavant, paraît maintenant au supplice. Elle baisse entièrement son voile et répond d'une voix basse et tremblante :

« — Seigneurs! je vous l'ai déjà dit, j'attends sans crainte votre arrêt, et je n'ai » plus rien à répondre.

» — Arthur, continue le prieur, votre » déclaration ne la justifie point entièrement. Son obstination à se taire prouve » qu'elle a participé au crime; elle en a été » le témoin. Vous vous dites le meurtrier; » je vois en elle le complice.

» — Non, vous vous abusez, s'écrie Arthur. Elle venait arrêter mon bras..... » Hélas! il était trop tard. Juges! apprenez » que le baron était son ami, son conseil et » son protecteur; qu'ils se chérissaient dès » l'enfance; et que, dévouée entièrement à » lui, elle eût péri pour le sauver. »

Encore un secret dévoilé. Alais et le baron étaient liés l'un à l'autre par une amitié d'enfance. Ils étaient donc du même rang. Arthur défendant l'Étrangère intéresse toute l'assemblée, et pourtant il a commis le crime, rien ne le justifie, les lois condamnent à mort le meurtrier. Que va décider le tribunal?

Les juges délibèrent entre eux. Un silence profond règne dans l'enceinte. Le comte de Ravenstel, le descendant des rois de l'Armorique, trouvera-t-il une sauvegarde dans son rang illustre et dans le souvenir des services de ses aïeux? Les religieux de l'abbaye, quelque puissant que soit leur chef, oseront-ils condamner Arthur, et seront-ils assez forts pour faire exécuter leur sentence? Le comte s'adresse à ses juges.

« — Ministres saints! que, vu mes titres et

» mon rang dans ma patrie, vous ayez ou
» non le droit de prononcer sur mon sort,
» et le pouvoir de faire tomber ma tête, je
» déclare me soumettre à votre juridiction;
» je vous accepte pour mes juges, et je
» souscris d'avance à votre arrêt. Qu'au-
» cune crainte ne vienne donc vous arrêter;
» traitez-moi comme le plus obscur de vos
» vassaux; je suis tombé par mon forfait
» au dernier rang de la société. J'ai déshonoré mon nom, ne voyez plus en moi
» l'homme illustré par ses pères, mais l'homme dégradé par son crime. Vous êtes maîtres de ma vie. »

Puis, s'approchant de l'Etrangère, il a saisi sa main tremblante, et prononce ces mots touchans:

« — Écoute mes derniers adieux; je dois
» et je veux mourir. Ne maudis pas ma mé-
» moire!..... Songe que l'excès de l'amour a

» seul armé ma main coupable; accorde-moi
» un regard de pitié! La mort plane ici sur
» ma tête; c'est le puissant intercesseur qui
» vient te parler pour Arthur. La tombe
» éteint les feux de la colère, étouffe les
» voix de la haine; elle m'attend, qu'elle
» te désarme! Oui, et, malgré les terribles
» paroles que tu m'adressas au bord du lac,
» sois clémente, pardonne-moi!

» Alais! tout me dit que je ne te suis point
» odieux. Tu pouvais me perdre et tu ne l'as
» point voulu; tu t'intéressais donc à ma
» vie!... Ne détourne pas tes regards, ne
» me retire point ta main! Je veux pour la
» dernière fois parler librement à ton cœur.
» Objet de ma première flamme! Je n'ai dit:
» *Je t'aime*, qu'à toi; le dernier souffle de
» ma vie murmurera ces mots encore.... Ne
» cherche point à m'interrompre; que m'im-
» porte la multitude qui me regarde et qui

» m'écoute! Entende qui voudra mes dis-
» cours, qu'ai-je désormais à cacher! Le
» mystère ne convient qu'aux amans heu-
» reux; l'infortune et le désespoir s'offrent
» au grand jour et sans voile. C'est pour
» t'avoir adorée que je me suis porté au
» crime; j'ai droit à ta compassion; laisse-
» moi espérer tes larmes. »

Il dit; à l'exception d'Olburge, l'assemblée entière compâtit à ses douleurs; quelques sanglots se font entendre; dans toutes les parties de la salle l'émotion est à son comble; et chaque assistant, plaignant au fond de son cœur le sort des deux amans, renvoie le meurtrier absous.

La délibération des juges est terminée. L'auditoire, en suspens, frémit... Le prieur, debout sur l'estrade, va prononcer l'arrêt

fatal.... , lorsqu'un objet surnaturel le fait reculer avec effroi... ; la sentence du tribunal meurt sur les lèvres du président ; il est retombé sur son siége. Les sombres bords peuvent donc relâcher leurs fantômes ! l'ombre de Valdebourg s'avance.... ; et le silence de la tombe, étendu sur toute l'enceinte, accueille l'envoyé des morts.

A quelques pas du prieur, une draperie rouge, tombant jusqu'au pied de l'estrade, à l'un des côtés de la salle, s'est soulevée à l'improviste... ; une figure pâle et lugubre en sort à pas lents et posés ; elle offre les traits du baron. Un manteau blanc, à longs [illegible]s, enveloppe sa haute taille. Son regard est terne et sinistre ; il n'a de vivant que la marche ; et même encore, jusque dans ses mouvemens, il y a du spectre et de la mort.

Un groupe de religieux le suit, se tient

» reconnaître, ma vie ne vous est-elle pas
» dévouée!..... »

L'Étrangère hésite d'abord, et paraît alarmée..... Mais soudain comme obéissant à une voix secrète et au mouvement de son ame, elle écarte l'épais tissu qui dérobait ses traits charmans; et ne se montrant qu'à l'abbé: « — Eh bien! regardez-moi! dit-
» elle. »

Le prieur pousse un cri sourd. « — Ciel!
» c'est donc bien vous! s'écrie-t-il.

» — Silence! interrompt l'Étrangère. Au
» nom du Dieu puissant, silence! »

Elle dit, et saisit sa main. La draperie mystérieuse relève de nouveau ses plis; le baron, l'abbé, l'Étrangère, ont quitté l'enceinte sacrée..... Quelle étrange fin au procès! Ah! jamais scène plus merveilleuse n'avait étonné les regards dans *le Seuil de l'Éternité*.

# LIVRE SEPTIÈME.

O combien l'opinion publique a changé sur l'Étrangère!... Alaïs, chérie par Agnès de Méranie, et protégée par Philippe-Auguste, est devenue l'admiration de la contrée. Objet de toutes les pensées, et sujet de tous les entretiens, elle n'est plus regardée comme une proscrite coupable, mais comme une illustre infortunée. Au tribunal de Saint-Ignace sa beauté a paru céleste, son langage a paru sublime; aucun noir soupçon maintenant ne plane sur son existence. Etude même qu'autrefois le public injuste ne voyait que des iniquités dans les jours passés de l'Etrangère,

ce même public aujourd'hui remplit de vertus admirables la vie inconnue d'Alaïs.

Les divers messages d'Agnès et du roi sont inexplicables pour tout le monde; la conduite même du prieur a eu quelque chose d'étrange; il n'est qu'un fait qui a paru clair à la masse des spectateurs : c'est qu'Arthur aime passionnément l'Étrangère; et cet amour enthousiaste a intéressé tous les cœurs.

*

Le prieur de Saint-Irénée était rentré dans la salle d'audience, peu d'instans après sa disparition. Les juges et la foule assistante l'attendaient avec impatience. Il avait conféré quelques minutes avec les membres du tribunal; puis, du haut de son trône il avait solennellement absous les accusés; et des acclamations générales, un assentiment unanime avaient confirmé la sentence.

Mais comment se fait-il que Vaudebourg existe encore? qui l'a sauvé du sein des eaux? pourquoi s'est-il montré si tard?... telles sont les questions que chacun s'adresse en sortant de la célèbre enceinte. Une sorte de merveilleux est encore attaché à l'apparition subite du baron; et cependant les événemens qui l'avaient préparé n'offraient rien de surnaturel.

Tombé dans le lac après son combat fatal avec Arthur, il avait conservé assez de forces, malgré sa blessure, pour se débattre avec les ondes. Une vague l'avait jeté sur la grève entre deux rochers à quelques pas de sa demeure. Là parvenu à se relever, il s'était traîné jusqu'au sentier de la montagne, où, à sa voix plaintive, était accouru son fidèle écuyer. Onigel l'avait transporté dans son habitation; et nouvel Esculape, habitué jadis dans les camps à soigner les guer-

riers blessés, il avait seul sauvé son maître.

Le premier appareil posé, Valdebourg, désirant par de puissantes raisons cacher au public et à sa sœur l'événement de la nuit, avait voulu quitter sur-le-champ sa retraite. Un vieux hermite de la forêt, dont le dévouement et la discrétion lui étaient assurés, avait sa cabane à peu de distance; c'est là qu'il veut se retirer, et se guérir secrètement sans qu'aucune visite importune, aucune question embarrassante ne viennent troubler son repos. Grâce aux soins zélés d'Onigel, son désir s'est effectué.

A peine arrivé chez l'anachorète, il lui avait fait jurer ainsi qu'à son écuyer de se conformer ponctuellement à ses intentions; puis étendu sur sa couche douloureuse, et saisi d'une fièvre ardente, il avait perdu l'usage de ses sens. L'inquiétude de son esprit, et les fatigues de son corps, avaient mis sa vie en

danger; et, pendant trois jours environ, un délire continuel l'avait enlevé à lui-même.

Les émissaires du prieur étaient venus dans cet intervalle au pavillon du rocher; ils l'avaient trouvé vide et désert. Onigel, disparu aussi de la contrée, ne s'était plus montré à personne.

Cependant à la troisième aurore, l'hermite, descendu dans la vallée à la recherche de simples nécessaires à Onigel pour panser les plaies de son maître, avait appris, par un pâtre l'arrestation de l'Étrangère, et le péril qui la menaçait; il était venu répéter ces récits à l'écuyer de Valdebourg; et Onigel, épouvanté de l'idée qu'Alaïs allait peut-être périr victime de la plus injuste accusation, avait tout redit à son maître, alors revenu à lui-même.

Quel effroi a saisi Valdebourg!.... l'Étrangère soupçonnée d'un meurtre! sa sœur

conduite à l'échafaud! Il a recouvré quelques forces, il veut se lever à l'instant même et partir pour Saint-Irénée; pas une minute n'est à perdre. En vain l'écuyer s'y oppose; il quitte le lit des souffrances, et pâle, presque mourant, tel qu'un spectre évoqué des tombes, il apparaît au monastère.

Les religieux du dehors, à son aspect, redoutant les cris de la multitude, le dérobent à tous les yeux. Ils le conduisent par des passages obscurs à l'entrée secrète de la salle du tribunal; et les accusés sont absous.

Arthur est au castel de Montolin. Comment y est-il revenu? qui l'y a ramené? Il n'en a nulle souvenance. La scène du jugement, au cloître de Saint-Irénée, est comme la seule époque de sa vie; il n'a qu'elle dans sa mémoire, tout le reste en est effacé.

L'arrestation d'Alaïs, les écrits d'Agnès de

Méranie et de Philippe-Auguste, la procédure et la sentence sont pour lui des faits obscurs, incompréhensibles, confus; mais l'apparition de Valdebourg, le regard sévère de son ami, la main qui l'a repoussé, et les paroles qu'il a entendues, ne lui présentent rien de douteux ni de vague; ils sont encore là devant lui; ils le poursuivent; ils le tuent.

Le baron existe; Ravenstel a perdu à la fois son amitié et son estime; il n'a plus à attendre de lui que les effets de son ressentiment. Alaïs, dévouée à son frère, obéira aveuglément à ses volontés; Arthur la voit perdue pour lui. Son avenir décoloré devient nu et vide à ses yeux; il n'aura connu de la belle saison que ses orages, et de l'amour que ses souffrances.

Une de ses blessures était profonde, il ne l'a point soignée, elle s'envenime de jour en jour. Ses peines morales et ses

maux physiques se disputent ensemble leur proie. La vie lui est devenue insupportable; il ne parle et n'agit qu'avec un effort continuel. Ses paroles sortent une à une et lentement, comme si chacune était un dard intérieur qui, pour échapper de ses lèvres, avait à percer sa poitrine.

Semblable à l'aiguille d'une horloge dont le mouvement est brisé, il ne tient plus compte du temps qui passe. Il se cache à tous les regards, et s'enferme dans sa retraite. Le sire de Montolin, Izolette et Olburge ne peuvent presque plus le voir. Inabordable, il hait l'approche de tout être vivant. Il se consume en ses douleurs. Jeune d'années, vieux de souffrances, il dépérit à vue d'œil; et sa raison égarée, son printemps flétri, ses forces épuisées, semblent, lui montrant déjà le cercueil, le dénoncer à la poussière.

Quelquefois, se rappelant le silence d'Alaïs qui au tribunal eût pu d'un mot se justifier en révélant le nom du coupable, il revient à la douce idée qu'elle s'intéresse à son sort, et que peut-être il est aimé; mais son esprit ne s'arrête point à cette image séduisante; il a renoncé à toute espérance; il range parmi les illusions toute pensée consolatrice; il ne croit plus à rien qu'au malheur.

De tous les serviteurs du castel il n'en est qu'un dont il supporte patiemment les soins et la présence; c'est le jeune page Edovar qui lui remit la lettre de Nicette le matin du grand jugement. Il connaît son amour pour la villageoise; il l'en entretiendrait peut-être, si dans son état d'abattement il pouvait trouver quelques mots pour exprimer quelques pensées.

Un matin, au lever de l'aurore, assis contre une croisée solitaire, il voyait se dérouler devant lui le tableau magique et vivant d'une nature enchanteresse. Une légère ondulation balançait les eaux du lac. Le fond bleu de la voûte céleste était parsemé de nuages d'or dont le vent brisait à chaque instant les formes indécises. Les arbustes bordant le bassin de la vallée étendaient autour de la rive de longues guirlandes festonnées dont les fleurs toujours agitées mêlaient et variaient leurs couleurs. Les montagnes en un lointain vaporeux réfléchissaient par intervalles les feux pourprés de l'horizon. Le vallon, comme dilaté par les douces haleines du printemps, semblait ouvrir un temple aux plaisirs; et l'oscillation à peine visible des arbrisseaux du bocage que caressait la brise matinale, ressemblait aux tendres palpitations d'un jeune cœur que le

dieu de Cythère vient d'initier à ses félicités mystérieuses.

Arthur contemple ce spectacle, et soupire. Enfin des objets extérieurs ont captivé son attention. Ce ciel éblouissant de clarté, cette nature pleine d'harmonie se présentent devant ses yeux en divins consolateurs. Ils font remonter sa pensée à l'époque fortunée de sa jeunesse, où ils faisaient partie en quelque sorte de son existence, où son ame enthousiaste revendiquait pour ainsi dire leur sublime pureté. Comme doués de la parole ils le rappellent à la vie, ils le rattachent à la terre.

« — Brillante aurore! s'écrie-t-il : bosquets fleuris! onde argentée! quoi! vous m'intéressez encore!... Non; vous êtes aussi trompeurs que tout le reste de la » création; il n'est rien de vrai ici bas. » Oh nature! comme je t'ai aimée! jadis, me

» confondant à ton essence, j'éprouvais ce
» que je ne puis rendre, en communiquant
» avec toi. Tu me parlais, je savais t'en-
» tendre, et j'étais ton heureux ami. Au-
» jourd'hui plus d'illusions à ton aspect,
» plus de rapport entre nous, plus d'entre-
» tiens l'un avec l'autre; c'est bien là toi...
» mais je suis seul. »

Édovar, le page chéri d'Arthur accourt à lui d'un air joyeux. Il venait d'entendre la voix de son maître, et son doux accent l'avait charmé. — « Page fidèle! dit le comte,
» qu'est devenue Nicette? »

Ravi de cette question: — « Seigneur, ré-
» pond Édovar, je ne suis point sorti du castel
» depuis le grand événement. Vous souffrez,
» je ne vous quitte pas. Tant que je crain-
» drai pour vos jours, il n'y aura pas de
» joie pour moi.

» — Bon jeune homme! reprend Arthur. » Je te remercie... Va la voir. »

Puis, saisi d'une idée soudaine : — « Tu l'ai- » mes, a-t-il ajouté. Qu'elle vienne ce soir au » castel! Va, pars, je voudrais lui parler. »

Déjà le page dévoué est hors des portes du manoir.

Nicette, à la chute du jour, est introduite près d'Arthur. Il est encore faible et souffrant. L'aspect de la villageoise, en lui rappelant à la fois mille souvenirs cruels, a troublé tout son être; et ce n'est qu'avec peine qu'il parvient à rétablir quelque ordre dans ses pensées.

« —Nicette, lui dit-il d'un air calme, j'ai » bien souffert, je souffre encore....., plus » même que ta maîtresse. Est-elle retour- » née au bocage?

»—Seigneur, elle est auprès de son frère.

» Le baron de Valdebourg est presque mourant ; elle veille nuit et jour au pavillon » du Rocher, et ne quitte point sa demeure.

» — As-tu pu la voir?

» — Oui, seigneur ; je mourrais si l'on » me séparait d'elle.

» — Heureuse Nicette ! elle t'aime.

» — J'espère ne jamais la quitter ; elle » m'a promis que je la suivrais.....

» — Tu la suivrais ! Nicette, où donc?

» — Elle doit partir très-prochainement » pour des pays lointains. Lesquels ? Je » n'ai pu le savoir ; mais j'ai la certitude » qu'aussitôt que le baron aura recouvré » des forces et pourra supporter le voyage, » elle quittera cette vallée pour toujours.

» — Pour toujours !... répète le comte. »

Et marchant à grands pas dans la salle, il porte sa main à son front, puis tombe accablé sur un siége.

Le nouveau coup qui vient de lui être porté a épuisé le peu de vigueur morale qu'il avait recouvré; l'incohérence de ses discours et la pâleur extrême de son visage, augmentent de moments en moments.

« — Nicette, a-t-il repris d'une voix affai-
» blie, dis-lui quand tu la verras... Mais non,
» qu'on ne lui parle plus de moi... A quoi bon!
» Elle en sait assez... Tu vois dans quel état
» je suis. Je n'ai plus rien à dire ici-bas. »

L'orpheline effrayée du désordre de ses esprits, le regarde et n'ose répondre. « — Ainsi,
» poursuit Arthur d'une voix sourde et trai-
» nante, si le baron était mieux ce soir,
» elle pourrait partir demain.

» — Demain... Oui, seigneur... c'est pos-
» sible, » balbutie la jeune fille troublée.

Et ses yeux fixés sur l'amant d'Alaïs peignent la crainte et la pitié. « — Sire Arthur!
» puisque vous l'aimez.....

» — Qui te l'a dit ! » interrompt le comte avec une espèce de violence.

« — Personne, oh ! personne ! seigneur, » répond Nicette épouvantée en joignant ses mains avec l'accent naïf du repentir et de la prière. « Pardon ! j'avais pensé.... Je croyais.... » Votre langage et vos souffrances.... Je ne » sais plus ce que je dis.

» — Tu as raison, reprend Arthur se le- » vant d'un air égaré, tu parlais bien, tu » disais vrai. »

Et d'un air aussi passionné que ses expressions étaient simples : « — Oui, continue-t-il, » je l'ai aimée. Je l'avoue, je l'ai bien aimée. » Je l'ai beaucoup aimée, Nicette.

» — Il faut, seigneur, que je vous quitte, » dit la villageoise tremblante, et elle regardait autour d'elle, cherchant un moyen de s'enfuir.

Ravenstel a repris du calme, et se rap-

prochant de Nicette: « — Intéressante fille!
» dit-il, un page du castel a su te plaire, je
» le sais; tu n'as point de fortune, et cet obs-
» tacle vous sépare; je veux faire deux heu-
» reux avant de descendre au tombeau.
» Cette cassette est pleine d'or, elle est ta
» dot, accepte-la. Qu'Édovar soit ton époux.
» Il ne faut point que, sur la terre, tous
» les cœurs formés pour l'amour soient dé-
» chirés comme le mien.

» — Qui? moi! répond l'orpheline, épou-
» ser un page du castel! Non, seigneur Ar-
» thur, non jamais.

» — Mais il t'aime; il possède ton cœur?

» — Seigneur, je ne puis le cacher, il m'est
» cher, et il dit qu'il m'aime; mais je con-
» nais mes devoirs, et je ne l'épouserai
» point.

» — Que dis-tu?

» — Edouard, seigneur, est d'une noble
» origine. Page en ce moment, il ne tardera
» point à devenir écuyer; il sera chevalier
» un jour, peut-être même banneret. Je ne
» suis point faite pour être sa compagne; et
» quelque douleur que j'en puisse éprouver,
» je dois rejeter son hommage; je l'aime
» pour lui plus que pour moi. Loin de ma
» pensée l'affreux désir de le déshonorer en
» l'épousant; il est ardent et généreux, il
» me sacrifierait aujourd'hui son avenir,
» mais plus tard viendraient les regrets....;
» et quand les premiers transports d'amour
» seraient passés, de tardives réflexions.....
» Non, je ne serai point son épouse.

» — Nicette! y songes-tu! ton cœur...

» — Il faut savoir vaincre son cœur; qui
» le veut fortement, le peut. La Providence
» m'a fait naître de parens obscurs, je de-
» meurerai dans ma sphère; c'est mon de-

» voir, j'y serai fidèle. Qui sort de sa classe » n'est plus d'aucune; et, déplacé, n'est bien » nulle part. J'ouvrais les yeux fille des » champs; je les fermerai villageoise.

» — Et tu renonces à l'hymen?

» — Non; s'il me faut choisir un époux, » je prendrai celui qu'à son lit de mort ma » mère m'avait désigné. Je le connais peu; » il n'a ni beauté ni jeunesse, mais je sais » que son cœur est bon; que dois-je de- » mander de plus? Ah! long-temps sans » doute, en secret, je pleurerai le jeune » page; mais, loin de lui, je prierai Dieu; » la vertu peut dompter l'amour. J'aurai » marché droit dans la vie; cela soutient, » cela console. Je me dirai: « L'existence hu- » maine est courte; » je regarderai loin au- » delà; et Dieu prendra pitié de Nicette.

» — Admirable enfant! s'écrie le comte » de Ravenstel; digne élève de l'Étrangère!

» c'est Alais qui a formé ton âme ; je la re-
» trouve dans tes discours. Va, pars, em-
» porte ma cassette ! disposé à ton gré de
» ta vie.... Hélas ! que n'ai-je ta force !....
» Point de refus ! point de réponse ! Je suis
» riche, je puis donner, je n'aurai jamais
» d'épouse..... ; retire-toi ! »

Et prononçant ces mots avec véhémence, il l'a poussée hors de la salle, sans qu'elle ait pu lui résister. L'orpheline, malgré elle, emporte le riche présent.

« — Quel exemple et quelle leçon ! se dit
» Arthur demeuré seul ; et c'est une villa-
» geoise qui me les donne ! Elevée aux
» champs, elle n'a reçu aucune instruction,
» et que ses doctrines sont belles !... Ah ! ce
» que la raison naturelle lui a enseigné est
» mille fois préférable à tout ce que la mo-
» rale philosophique m'a appris ; elle sait
» maîtriser son cœur, et moi je suis dompté

» par le mien. Elle place avant tout le ciel,
» et moi j'ai mis la terre avant lui. Elle n'a
» étudié que son ame, j'ai tout étudié hors
» moi-même. Raison, candeur, innocence
» et piété, Nicette a les dons de l'Éternel,
» et moi, nourri des hautes sciences, je n'ai
» que les présens de l'homme : aussi qu'en
» ai-je retiré ?... le malheur. »

Les ombres descendues des montagnes allaient couvrir les champs de Montolin. Le comte de Ravenstel, après toute une journée d'angoisses, a pris une résolution subite. La nouvelle du prochain départ de l'Étrangère est venue le sortir brusquement de son apathie désolante et de sa langueur accoutumée. « — Ne jamais revoir Alaïs ! » Cette épouvantable pensée lui a rendu quelque énergie. Il veut aller le soir même au pavillon de Valdebourg, tomber aux pieds

de son ami, lui peindre ses remords, implorer son pardon, et adresser à l'Étrangère ses derniers adieux à la vie.

Arthur ne se fait plus aucune illusion sur son avenir; il n'a plus d'espoir de bonheur. Il ignore quelle est la barrière terrible qui le sépare de celle qu'il aime; mais il sent qu'elle est invincible; une voix intérieure lui répète et lui crie sans cesse qu'Alais est perdue pour lui.

Sa principale blessure, qui d'abord avait paru peu dangereuse, s'est envenimée chaque jour; il la dit refermée et refuse obstinément les secours de l'art. Son teint, animé par le foyer intérieur qui le consume, trompe les regards qui l'observent; son œil est ardent et vif; ses traits ont conservé leurs charmes; telles des guirlandes de roses reviennent animer une tombe.

Arthur est sorti du castel. A peine pourrait-il marcher si l'ardeur de son imagination ne suppléait à la faiblesse de son corps. Le désespoir porte avec lui un principe de vie; son feu, qui finit par dévorer, commence par accroître les forces.

La soirée était belle; jamais le coucher du soleil n'avait revêtu la nature de reflets aussi ravissans; les eaux du lac étaient empreintes des couleurs du ciel; et deux firmamens radieux s'offraient à la fois aux regards. L'air était doux et caressant; Philomèle charmait les bois. Le vallon présentait un aspect trop riant et trop joyeux pour qu'il pût recéler dans son sein quelque génie sombre et malfaisant; aucun événement funeste ne paraissait à redouter en ces délicieux instans, et sous ces fortunés bocages.

Arthur est au pied de la montagne où s'élève l'habitation de Valdebourg; il gravit

le septier tournant qui conduit à la plate-forme; il est au terme de sa course.

La retraite du baron n'est que faiblement éclairée, Arthur épuisé de fatigue s'arrête au bas du perron. Ses joues sont pâles et glacées. Les battemens de son cœur l'effraient. Il n'ose avancer plus loin, il recule devant les émotions qui l'attendent; il ne compte plus sur ses forces; et s'asseyant au pied d'une colonne, seul, indigné contre lui-même, il se cherche et se questionne; hélas! il ne se trouve plus, et rien en lui ne lui répond.

Les étoiles scintillaient sur la voûte éthérée; ses yeux se sont levés au ciel, mais ses lèvres sont immobiles. Les habitudes de son enfance ne l'ont point dressé à implorer lorsqu'il souffrait le grand consolateur des maux. Prier en ce moment eût peut-être été son désir, mais penser ne lui est pas possi-

ble. Il eût fallu quelqu'un à ses côtés qui lui prononçât la prière.

La porte du péristyle s'est ouverte, un prêtre en est sorti; c'est le prieur de Saint-Irénée. Arthur se relève à la hâte, court à lui, et le saisissant par sa robe: « — Ministre » du ciel! s'écrie-t-il, le Seigneur t'envoie à » mon aide; je suis Arthur, écoute-moi.

» — Arthur! se pourrait-il!... répond » l'abbé surpris de cette rencontre inatten- » due. Seul, la nuit, sur cette montagne!... » que voulez-vous? que cherchez-vous?

» — La fin des tourmens qui m'accablent. » Je veux revoir Valdebourg, la plus tendre » affection nous unissait avant que ma main » eût fait couler son sang... Le remords, qui » me déchire, ne me laisse plus de repos... » Je veux me jeter aux pieds du premier » ami de ma jeunesse. Un regard, sur le

» malheureux Arthur! et il sera attendri.

» Un mot, un pardon, un adieu! et je pourrai mourir en paix.

» — Comte de Ravenstel, le baron est mourant. Votre présence ne ferait qu'aggraver ses maux. Un entretien avec vous l'agiterait trop vivement et pourrait lui être funeste. Vous ne verrez point Valdehoung.

» — Mais du moins qu'auprès de sa sœur.

» — Sa sœur! qu'osez-vous demander!

» — Est-elle ici?

» — Vaine demande! Elle ne doit point vous admettre auprès d'elle, et je vous interdis son approche.

» — Vous, qui vous en donne le droit?

» — L'arbitre éternel qui nous juge. Arthur, point d'inutiles emportements, point d'aveugle obstination; votre folle passion m'est connue; et moi qui n'ai jamais

» trompé, je vous l'atteste devant Dieu, la
» sœur de Valdebourg ne peut être à vous.
» Écoutez enfin le langage de la raison et
» de la vérité ; combattez un penchant fu-
» neste, renoncez à des vœux coupables.
» Toutes les lois de la terre et du ciel vous
» séparent de l'Étrangère.

» — Elle est donc consacrée au Seigneur?

» — Non ; mais le Seigneur lui défend
» de se consacrer à vous.

» — Eh ! pourquoi donc cette défense ?
» s'écrie Ravenstel vivement. Valdebourg me
» l'a dit lui-même : Alais, libre de son cœur,
» n'est ni amante ni épouse ; vous me dites
» qu'elle n'a point prononcé de vœux sa-
» crés. Quelles sont donc ces prétendues lois
» de la terre et du ciel qui viennent se pla-
» cer entre nous ?

» — Comte, je ne puis révéler des secrets
» qui ne m'appartiennent point. Qu'il vous

» suffise de savoir qu'une puissance insur-
» montable ordonne à la sœur de Valde-
» bourg de s'éloigner de vous pour jamais.
» Qu'il vous suffise.....

» — Homme barbare! interrompt Arthur,
» recouvrant son impétuosité; déchire tran-
» quillement et sans pitié l'ame du mal-
» heureux qui t'implore! toi, tu raisonnes;
» moi, je sens. Je le vois, tu n'aimas jamais.
» Sous ton habit austère, l'effroi du senti-
» ment, nul cœur sensible ne peut battre.
» Ne rien aimer, et ne rien haïr, parmi les
» filles de la terre, ministres saints! voilà
» votre ordre. Qu'êtes-vous? Une plaine
» aride, un désert effrayant de vide, un
» firmament nu sans soleil, sans nuages, et
» sans chaleur. Prêtre! ôte-toi de mon pas-
» sage! j'entrerai. »

» — Vous n'entrerez point, répond avec
» force l'abbé. »

Le comte de Ravenstel a porté la main à son glaive, il va le tirer du fourreau.

« — Non, Arthur, vous n'entrerez point, a » continué le prieur. Insensé, pourquoi ces » outrages ! à quoi te mèneront ces fureurs ! » Est-ce moi qui t'enlève Alais ? Si je le pou- » vais, au contraire, je vous donnerais dès » demain, à tous deux, la bénédiction nup- » tiale. Faut-il toujours du sang à ton amour, » et le mien t'est-il nécessaire ? Eh bien, » plonge ton fer dans mon sein, tu le peux, je » suis sans défense ; tu me vaincras sans peine » ici-bas, mais j'irai t'attendre là-haut. »

L'attitude du saint abbé, l'énergie de son langage, et la puissance de la piété, désarment la fureur d'Arthur ; il se promène à grands pas sous le portique, et ses esprits se sont calmés.

« — Je le sais, je suis en délire, a-t-il » repris. Mais aussi, est-ce à toi qui n'as ja-

» mais senti ce qu'est une flamme brûlante, » à mesurer la force des passions. Si tu avais » aimé, je te dirais : *Voici mon cœur, lève-* » *toi, regarde, juge*, et tu compâtirais » à mes peines. »

Il s'arrête, puis saisissant la main du prieur :

» — Que dis-je ! poursuit-il du son de voix » le plus déchirant ; non, je ne mérite point » de compassion ; je viens d'outrager, par » mes transports, toi, ton saint ministère et » Dieu lui-même. Il est dans ma destinée de » me livrer à tous les excès ; j'étais pourtant » né vertueux ; mais je suis... je ne suis » plus rien. Ah ! que n'ai-je eu pour diriger » ma jeunesse et réprimer sa fougue sans » bornes, un être pieux tel que toi !... Main- » tenant il n'est plus de ressources. Re- » garde-moi ! ne vois-tu pas, n'entends-tu » pas toutes les tortures de mon âme ? Tu » connais sa rage indomptable ; continuer

» à me refuser l'entrée de cette demeure, » c'est me pousser toi-même au crime. Vois » ce rocher, l'abîme est là. Quelques pas, » et je disparais. Une âme perdue par ta » faute! quel reproche éternel pour toi! »

Il dit, et se dirige vers la pointe du rocher qui s'avance en saillie en-dessus du lac de Montolin. Le prieur effrayé l'arrête.

— Arthur, au nom de Dieu! s'écrie-t-il, » écoute-moi, que vas-tu faire! »

Ravenstel se tourne vers lui. — Tu parles de Dieu! répond-il; Dieu ne dit-il point à ton cœur, lorsqu'un malheureux s'offre à toi: *Prends pitié de lui, c'est ton frère?* Eh bien, je suis ce malheureux, ce frère... Ah cruel! prends pitié de moi; » ne sois pas semblable au roc escarpé que » le naufragé vainement cherche à saisir au » bord des gouffres... Je tombe à tes pieds, » vois mes larmes!... Fais en sorte que je

» parle un instant à l'Etrangère; un seul
» mot d'elle et je repars. Il me faut aussi
» ton pardon; relève-moi, tends-moi tes
» bras; que je m'appuie contre ton sein.....
» J'ai tant besoin qu'un cœur me plaigne! »

La pâle figure d'Arthur, sa physionomie suppliante, une teinte funeste, un présage de mort comme répandus sur ses traits, sa voix touchante et son discours, attendrissent le saint abbé. Il ouvre ses bras au jeune homme, et le presse contre son sein.

« — Demeure en ces lieux! dit-il, ta
» douleur est irrésistible, et je cède à son
» ascendant. Tu ne verras point Valde-
» bourg, ce serait vouloir son trépas; mais
» peut-être obtiendrai-je de sa sœur qu'elle
» consente à t'écouter une fois encore. Je
» vais du moins l'y engager. Mais, Arthur!
» que l'entretien soit court! que ce soit le
» dernier adieu. »

Et le prieur, après ces mots, est rentré seul au pavillon.

Le comte de Ravenstel va donc revoir l'Étrangère. Pourra-t-il, dans son état de souffrance et de faiblesse, supporter une pareille épreuve !..... Il s'avance sur le plateau dominant le lac. Son œil paraît sonder l'abîme; est-ce un tombeau qu'il lui demande ? En cherche-t-il la place d'avance?

Alaïs ne paraît point. Arthur se rappelle sa générosité au tribunal, et le désir tacite qu'elle a montré de le préserver de tout péril; elle a donc quelque affection pour lui, puisqu'elle a voulu le sauver au risque de ses propres jours. Ah! s'il est aimé d'elle, comme en ce moment elle doit souffrir aussi! Cette pensée l'enchante et l'accable. Incompréhensible contradiction du cœur humain! L'amant passionné désire à la fois dans la

destinée de celle qu'il adore ses propres tourmens, ses mêmes angoisses, et pourtant aussi le bonheur.

Les astres de la nuit laissaient tomber leurs rayons argentés sur les blanches colonnes du pavillon. La demeure du baron s'élevait silencieuse et solitaire sur le plateau de la montagne. C'était l'heure mystérieuse des tendres méditations. C'était la lumière voilée des lieux de rendez-vous de l'amour; c'était ce calme harmonieux qui précurseur mélancolique des doux aveux de la pudeur, dispose l'ame au sentiment.

Arthur regarde, et tous les objets à reflets blancs qu'agite la brise du soir, offrent à ses yeux l'Etrangère; Arthur écoute, et toutes les voix de la nature sont pour lui la voix d'Alais."

Enfin les plis légers d'un voile ont flotté

sous le péristyle extérieur du pavillon. Alaïs, pâle et chancelante, descend lentement vers Arthur. Elle le cherche, elle l'aperçoit; et d'abord elle hâte sa marche. Puis, s'arrêtant tout-à-coup, elle reste immobile et indécise. Peut-être, trouvant sa démarche imprudente, a-t-elle eu la pensée subite de retourner sur ses pas..... Mais ses yeux fixés sur Arthur ne peuvent plus s'en détacher. Telle la fleur amante du soleil, immobile et tournée vers lui, contemple l'astre qui l'attire.

Plus belle que l'espérance apparaissant au malheur, l'Etrangère a levé son voile; et ce seul geste appelle Arthur. Il a couru vers elle, il l'attire sous les arbres de la plate-forme.

« — Alaïs! s'est-il écrié, prononce mon » arrêt toi-même. Faut-il vivre? Faut-il » mourir?

» — Arthur ! dit l'Étrangère tremblante,
» Il faut vivre, mais non pour moi.
» — C'est me répondre, Il faut mourir.
» — Arthur, l'honneur et le devoir....
» — L'honneur et le devoir ! vains fantômes. Ce qui s'oppose aux lois du sentiment
» et de la nature, n'est qu'un réglement de
» l'homme et n'est point un ordre de Dieu.
» Alaïs ! ô ma bien aimée ! plus de présent
» ni d'avenir pour moi si tu me bannis de
» ta vue. La nacelle sans gouvernail dont
» se jouent la nuit sur les flots les ouragans
» et la tempête ; l'oiseau blessé par le chas-
» seur, ouvrant son aile déchirée sur le ga-
» zon qu'il ensanglante ; la harpe oubliée
» par le barde, dont toutes les cordes sont
» brisées : voilà ce que je suis loin de toi. »

La douce lumière de la voûte étoilée, en se glissant sous le feuillage, éclairait la belle et noble figure d'Arthur. L'Étrangère y voit

empreints ses tourmens; le mâle visage du comte est sillonné par les souffrances. Serait-elle donc assez barbare pour accroître encore ses douleurs!

« — OEuvre chérie du créateur! a-t-il » repris avec passion, je renonce à tout, hors » à toi. Pour moi, sur ce vallon de larmes, » est-il autre chose qu'Alais!..... Quand le » monde s'ouvrit pour moi, à son entrée tu » m'apparus: l'idéal des félicités prit une » forme céleste; c'était la tienne, c'était toi. » Je t'avais rêvée, je te vis. Mon esprit, mon » cœur, la nature, tout me cria: « *viens! la* » *voici!* » Il n'était pas en ma puissance de » ne pas t'aimer; ne pas m'aimer serait-il » en la tienne? Non: la main glacée du des- » tin veut en vain m'arracher à toi; en dépit » des hommes, des lois, du monde entier » et du ciel même, il faudra qu'Arthur soit » aimé. »

Les grandes passions ont l'énergie de l'éloquence. Alaïs écoutait Arthur, comment à ses brûlans transports eût-elle pu rester insensible !

» — Jamais tu ne me l'avoueras, poursuit-il, » mais j'ai souvent ému ton cœur. Il doit » être si doux d'être aimé comme je t'aime. » Au tribunal où tu pouvais me perdre, n'as-» tu pas craint d'exposer ma vie !... moi, sans » les cruels conseils qu'on te donne, tu cé-» derais aux vœux d'Arthur. Ils t'ont parlé, » les croels, ils t'ont commandé de me fuir, » et à quel titre? de quel droit?... Alais! la » terre écroulée sous mes pas, le feu du » dernier jugement dévorant la nature en-» tière, tous les glaives de l'univers levés à » la fois sur ma tête, le ciel lançant ses » foudres sur nous, rien, non rien, tant » qu'il me restera un souffle d'existence, » ne me séparera de toi.

— Que tu déchires mon âme! répond l'Étrangère accablée. En vain ton courage et ta persévérance voudraient lutter contre la destinée. Faut-il te le répéter encore, nous ne pouvons être l'un à l'autre.... Je dois à jamais rester seule; cette idée jadis ne m'effrayait point; loin du monde et des humains, je ne me trouvais qu'isolée. Noble Arthur! hélas! je l'avoue, je vois pour la première fois que désormais je serai seule.

— Chère Alaïs! ma bien aimée! s'écrie Arthur avec transport. Toi! la beauté, la vertu même!... toi, qui sans tache... »

L'Étrangère l'interrompt par un cri de douleur.

— Sans tache!... répète-t-elle en se couvrant le visage, oh! ne m'adresse point ces mots. Sans tache!... malheureux Arthur! tu ne me connais pas encore.

» — Fatal ! effroyable mystère ! dit Ra-
» venstel désespéré.

» — Quand je serai morte, poursuit-elle,
» et ce sera bientôt ; car (mettant la main
» sur son cœur) déjà là, je sens le trépas ;
» Arthur ! défends ma mémoire ; celle que
» tu as pu aimer avec autant de passion de-
» vait avoir quelques vertus. A cette même
» heure du soir, témoin de nos derniers
» adieux, à cette heure silencieuse où les
» pensées de douleur pèsent plus fortement
» sur l'ame, pense à celle qui ne sera plus ;
» que son nom erre sur tes lèvres ! et, dans
» tes secrètes prières, plaide sa cause auprès
» de Dieu !.... J'en ai trop dit ; l'heure s'a-
» vance.....

» — Arrête ! arrête ! crie Arthur près
» de succomber à ses maux, quelqu'affreu-
» ses que soient tes paroles, j'ai besoin du
» son de ta voix. Tes accens retiennent ma

» vie, elle m'échappe, si tu pars..... de
» grâce quelques mots encore! »

L'Etrangère, le front baissé, a paru plongée quelques instans dans une rêverie profonde. Puis tout-à-coup elle relève sa tête avec vivacité..... et quelque chose se peint dans son regard qui annonce une détermination forte. Alaïs vient de prendre, comme par inspiration, une décision irrévocable.

« Arthur! dit-elle d'un ton solennel, si
» votre cœur est tout à moi, si vous m'aimez
» véritablement autant que vos discours
» l'expriment, jurez-moi à la face du ciel
» d'obéir à la loi sacrée que je vais ici vous
» prescrire.

» — Commande! Alaïs! j'obéis, » lui répond le comte abattu, et dont l'énergie s'éteint peu à peu sous le faix de tous les genres de souffrances; « j'obéirai à toutes tes vo-

» lontés, à moins que la loi que tu veux
» m'imposer ne m'interdise ta présence.

» — Non, ce serment, je le proteste, ne te
» défendra point mon approche.

» — Eh bien ! s'est écrié Arthur sans plus
» réfléchir, vois l'étendue de ton pouvoir
» sur moi ! que mon entier dévouement te
» soit connu ! Je jure à la face du ciel d'obéir
» aveuglément à ton ordre souverain auquel
» je me soumets d'avance.

» — Grand Dieu ! a repris l'Étrangère,
» vous recevez son serment, donnez-lui le
» courage de l'accomplir ! donnez-moi la
» force de l'entendre ! et que la terrible ab-
» négation que je fais en ce moment de moi-
» même expie les erreurs de ma vie !

Elle se tourne vers le comte, sa main est levée aux cieux. La conviction intérieure qu'elle efface ses torts passés par son sacrifice présent, donne à son visage angélique une

expression surnaturelle ; et son attitude est sublime.

— Voici ma loi suprême ! dit-elle d'une » voix imposante et ferme, ARTHUR ! ÉPOUSEZ IZOLETTE ! »

L'arrêt terrible est prononcé. Éclairée par les astres de la nuit, pâle, gracieuse et fantastique comme leurs clartés vacillantes, elle semble un esprit divin, intimant les ordres du ciel, et prêt à fuir sous les nuées.

Arthur, comme frappé de la foudre, est resté d'abord immobile ; puis il s'élance vers Alaïs qui s'éloignait rapidement ; mais l'abbé de Saint-Irénée qui venait d'ouïr sans être vu les derniers mots de l'Étrangère, sort tout-à-coup d'entre les arbres et se place entre elle et lui. Alaïs rentre au pavillon ; hélas ! et pour toujours peut-être, les deux amans sont séparés.

Le prieur, avec une vigueur irrésistible,

tient la main du comte et l'entraîne. Ils sont bientôt au pied du rocher, une barque les a reçus, et ils voguent vers Montolin.

---

# LIVRE HUITIÈME.

Cinq fois une aurore nouvelle avait doré la cime des montagnes de Montolin. Oh! combien un court espace de temps a tout changé dans le castel! Plus de fêtes, plus de plaisirs! Le cor joyeux ne retentit plus sous les fenêtres du manoir. Plus de chasses ni de banquets! L'aboiement des chiens à l'aube naissante n'annonce plus le départ des adorateurs de Diane. Les flambeaux de la grande galerie n'éclairent plus le festin du soir. Tous les esprits sont agités, tous les visages sont abattus; la douleur, l'inquiétude et la consternation

règnent dans les murs où naguère habitait la joie. Pourquoi donc ce triste changement? Arthur, le malheureux Arthur, couché sur le lit des douleurs, est, dit-on, au bord de la tombe et n'a que peu de temps à vivre.

Cependant le sixième jour, un rayon d'espoir a brillé. L'Esculape de Montolin a paru moins alarmé de l'état du malade. Arthur est sorti de la stupeur léthargique où, pendant plus de cent vingt heures, il était demeuré plongé. Il a reconnu quelques-unes des personnes qui lui prodiguaient leurs soins; il a pris quelques alimens; il a prononcé quelques mots.

Olburge s'est offert à ses yeux; Arthur a froncé le sourcil; son regard s'est enflammé de courroux: Olburge s'est hâté de sortir. S'il veut que son élève guérisse, il ne faut plus qu'il l'approche.

La fièvre ardente qui dévorait Arthur s'est enfin apaisée ; mais ô déplorable situation ! un abattement moral joint à un accablement physique le privent à la fois de toutes ses facultés. Il regarde autour de lui, on ne sait point s'il voit ; il écoute avec attention, on ignore s'il entend ; il est dans l'attitude de la réflexion ; rien ne témoigne qu'il pense. Hélas ! on voit bien qu'il existe, on ne peut pas dire qu'il vit.

Aucun gémissement n'échappe de son sein ; aucun mécontentement ne se peint sur ses traits ; aucune parole amère ne sort de sa bouche. Arthur, si violent autrefois, doux maintenant comme l'agneau nouveau-né, paisible comme la fontaine du désert, triste comme la cloche du soir, a perdu sa fougueuse ardeur. Ses chagrins sont muets et solennels. Mort à toutes les joies de la vie, il l'est même à ses distractions. Rien ne l'oc-

cupe, rien ne l'agite; il paraît étranger à ses propres maux. Faible, amaigri, décoloré, jamais il n'avoue de souffrances; mais son sourire patient et force révèle ses douleurs inconsolables plus que ne le ferait la plainte. Inexplicable à tout le monde, à peine est-il compris de lui-même.

Quel est donc ce désespoir insouciant et résigné qui s'oppose aux bienfaits de l'art et triomphe de la nature, comme la source invisible qui mine un rocher et le renverse? C'est le découragement complet d'un cœur noble, mais déchu, indigné des hommes et de lui-même, qui n'a plus de désirs, d'illusions, ni d'avenir; et qui, devant une existence nue et désenchantée, recule avec dégoût et mépris.

La grande horloge du Castel venait de sonner la première heure de la nuit. Arthur

entr'ouvre sa paupière, et porte autour de lui ses regards. Une lampe à pales lueurs éclairait son appartement; Izolette est près de son lit; et, seule, elle veille en silence.

Dieu! quel changement en elle! Ses joues sillonnées par les larmes et creusées par la douleur, ont perdu leurs couleurs vermeilles et leur fraîcheur éblouissante. Les heures que, durant la maladie d'Arthur, elle n'avait pu lui consacrer, elle les avait passées dans la chapelle; c'était toujours s'occuper de lui; c'était toujours veiller sur lui. Chez la jeune amante pieuse, la prière est encore un soin, la prière est encore l'amour.

Le feu de ses regards est éteint; sa gaieté s'est évanouie; plus de sourire sur ses lèvres, et rien que la mort au fond de l'âme.

Brillante rose du castel, jadis on t'avait peint le dieu des cœurs, ceint de guirlandes embaumées, portant la joie et le bon-

heur ; tu cherchais partout son image, regarde-toi, voilà l'amour.

Ravenstel observe Izolette à la clarté du flambeau funèbre. La tête appuyée sur une de ses mains, la vierge est immobile et pleure. Arthur, pendant que la mort le menaçait, et bien qu'il ne parût rien voir, avait pourtant remarqué l'assiduité de ses soins, son entier oubli d'elle-même, et son dévouement absolu. Hélas ! il a troublé sa vie ; il a flétri son printemps ; il a froissé son cœur ; il lui a ravi jusqu'au contentement d'elle-même, car souvent l'infortunée se répète : « Si Arthur ne m'a pas aimée, c'est que sans doute je n'étais pas aimable. »

Funeste génie, il a brisé les fils gracieux qui devaient tisser ses beaux jours ; il a retiré de devant elle toute perspective fortunée ; il l'a assimilée à lui-même par des

peines irrémédiables, Izolette n'attend plus rien pour elle des temps futurs. Tous ses jours sont égaux, toutes ses sensations uniformes et toutes ses heures pareilles.... Oh! pourquoi si belle et si pure a-t-elle aimé si tendrement! Arthur la regarde avec émotion; il voit les ravages qu'a faits sur elle sa vive tendresse pour lui, et la pitié parle à son cœur.

« Izolette, c'est vous! dit-il. »

A cet appel inattendu, la vierge surprise tressaille. C'était la première fois qu'il prononçait ainsi son nom; et le doux accent de sa voix avait pris quelque chose de tendre et d'inaccoutumé. Serait-ce le premier épanchement d'une affection naissante, l'heureux prémice d'un doux rapprochement? Le cœur d'Izolette a battu de reconnaissance et de joie. Pour rendre à l'amour ses magies, ses illusions et son désordre, alors même

» qu'il désespère, oh! combien il faut peu
» de chose.

» — Oui, répond la vierge troublée, c'est
» moi, je suis là.... toujours là.... L'heureux
» moment! Arthur m'appelle.

» — Bonne Izolette! a-t-il repris, abor-
» dant soudain avec franchise le fatal sujet
» d'entretien qu'ils avaient tant à redouter.
» Généreuse amie qui as si cruellement souf-
» fert de mes torts.... quoi! déjà tu me les
» pardonnes?

» — Arthur, dit sa douce compagne, j'ai
» bien souffert.... mais de tes peines; pour-
» quoi me parler de tes torts? jamais je ne
» me suis plainte de toi.

Il presse sa main dans les siennes, et pous-
sant un profond soupir. « — J'avais le bon-
» heur près de moi, poursuit-il, et je l'ai
» rejeté. Izolette, je t'ai méconnue! je suis

» indignes de tes soins, je ne mérite pas tes
» larmes.

— Chère Arthur! s'écrie Izolette, ai-je
» donc le droit de t'adresser des reproches?
» n'es-tu pas maître de toi-même? L'amour
» ne s'impose point; je n'ai pas su te char-
» mer, est-ce ta faute? Si tu le désires, j'es-
» saierai désormais de m'embellir à tes yeux,
» et d'acquérir ce qui me manque; peut-être
» te plairai-je un jour. Si, d'ici là, quelque
» brillant météore t'attire encore loin de
» moi, tu me quitteras, je ne dirai rien;
» mais tu reviendras, j'attendrai.

» — Non, dit Ravenstel attendri, si je
» conserve l'existence, je ne quitte plus
» Izolette. J'ai juré d'être,... et je serai.... »

Il voulait dire *son époux*, mais ces deux terribles mots n'ont pu s'échapper de ses lèvres.

— Qu'allais-je te parler d'hymen? a-t-il

» ajouté, je suis à la fin de ma carrière, je
» le sens; point d'anneau nuptial pour moi
» Isolette, j'aurai passé parmi les hommes
» comme le timide chamois parmi les bruyè-
» res, sans laisser la trace d'un passage. Je
» mourrai inconnu; personne ne parlera
» d'Arthur. J'avais pourtant en moi le pou-
» voir d'être quelque chose, d'avoir une ame
» active et hardie. Quelque escarpé que fus-
» sent les rocs dont la vie humaine est hé-
» rissée, je me sentais la force de les gravir;
» mais la raison m'a abandonné... Une vi-
» sion a tout détruit... qu'elle était belle!...
» C'est fini... loin de moi les songes passés!»

Arthur s'interrompt un instant; sa respi-
ration gênée ne peut donner un libre pas-
sage à l'affluence de ses pensées.

» — Isolette! continue-t-il, descendant de
» héros et de rois, j'aurais dû imiter mes
» pères; j'aurais pu connaître la gloire, et

» je vais tomber obscurément sans que mon » trépas ait été plus remarqué que ma vie. » Nul être ici-bas ne m'honorera d'un re- » gret; je ne l'aurai pas mérité. Toi seule » pleureras sur ma tombe; toi seule..... à » moins qu'*elle* aussi ne s'y rende; *elle*, » Izolette, oui *elle*! Tu sais de qui je veux » parler: si tu l'y rencontres jamais, ne la » fuis point, pleurez ensemble. »

La vierge de Montolin détourne les yeux; ses sanglots la suffoquent; elle veut s'éloigner, Arthur se soulève avec effort. « Ne » me quitte pas, s'écrie-t-il en étendant ses » bras vers elle. Izolette! ma sœur! mon » amie! laisse-moi appuyer ma tête sur ton » sein; c'est-là seulement que sans souffrance » je pourrai répandre des larmes. Viens! » pour ma douleur ici bas, pas une place » hors celle-là; n'en exile point ton ami....! » Son dernier refuge, c'est toi. »

La douce fille du castel s'est rapprochée d'Arthur; elle ne peut résister à ses prières; et les paroles de celui qu'elle aime, bien qu'elles déchirent son cœur, ne sont pas sans charmes pour elle.

» Tu me l'ignores pas, reprend-il, j'ai » aimé Lorsque je la vis... Oh! pardonne, » est-ce à toi qu'il faut parler d'elle! Non, » mais tu es la bonté même, et puis c'est si » près... c'était hier. Avec le temps, et au- » près de toi, si je vis, je pourrai oublier.... » Oui, j'oublierai....., mais pas encore. » Vierge aimante et consolatrice, tu m'es » chère, tu dois me plaindre. Si jamais je » suis ton époux, et que tu surprennes dans » mes yeux une larme silencieuse...., sois » indulgente, ne m'interroge pas : surtout » n'en sois pas tourmentée. Mes vœux ne » seront que pour toi ; permets parfois, de

» loin en loin, un soupir isolé vers elle.
» Dis, réponds ! Le permettras-tu ?
» — Cher Arthur ! dit la généreuse Ro-
» lette d'une voix entrecoupée, que l'hymen
» nous unisse, et si nos ames s'entendent, si
» je te console, si tu m'aimes, ne serai-je
» point assez heureuse ? Les paroles, tou-
» tes cruelles qu'elles sont, me font que t'a-
» grandir à mes yeux, en me montrant
» combien tu sais aimer. Si tu reviens à moi
» tout entier, Arthur ! tu m'aimeras de
» même. Quel doux espoir dans l'avenir !
» qu'il ferait supporter d'angoisses !... Non,
» tes aveux ne m'affligent point ; ton cœur
» ne m'avait jamais parlé que de loin ; il se
» rapproche.... Je l'entends ; il pourra venir
» plus près encore. Oui, Arthur, nous par-
» lerons d'elle.... ; tu me diras ce qu'elle
» était, je tâcherai de lui ressembler ; viens
» à moi, n'importe comment !

» — Juge éternel, s'écrie Arthur, quel être
» divin qu'Izolette! Donne aux mortels que
» tu chéris, donne une compagne comme
» elle! »

Accablé par ce premier retour aux tendres sentimens de la vie, Arthur retombe sur sa couche, et d'un accent doux mais plaintif :

« — Izolette, a-t-il ajouté, je désirerais
» voir le prieur de Saint-Irénée, s'il s'in-
» téresse à notre sort, qu'il vienne demain
» au castel. »

L'entretien touchant d'Arthur et d'Izolette n'a point été funeste au comte. Un sommeil paisible a ranimé ses forces; et le jour suivant, lorsque l'abbé parut à Montolin, l'existence de Ravenstel ne courait plus aucun danger.

Le malheureux amant d'Alais a pris un parti décisif. Esclave de la foi jurée il est in-

capable de manquer à un serment, et quoique le dernier qu'il a prononcé lui ait été arraché malgré lui, n'importe, il y sera fidèle.

Il ne peut douter qu'entre lui et Alais ne soit élevé un mur de séparation, qu'aucun effort humain ne saurait renverser. Il est pleinement convaincu qu'ils ne seront jamais l'un à l'autre, et cependant il ne peut pardonner à l'Étrangère de lui avoir fait faire la promesse solennelle d'unir son sort à Izolette. Comme elle a abusé de son pouvoir sur lui! Comme elle a profité de ses transports confians pour l'enchaîner à sa rivale! Elle ne l'a donc jamais aimé, puisqu'elle a voulu joindre un obstacle de plus à tous ceux qui étaient entre eux! Le dépit, la fureur et le découragement triompheront de sa constance. Alais, il renonce à toi!

Quel combat entre les deux rivales!

l'une, insensible aux preuves d'amour les plus passionnées, repousse constamment sa foi, et semble se jouer de ses tourmens; l'autre, qu'il dédaigne et qu'il délaisse, court au-devant de tous ses vœux, souffre autant que lui de ses peines, et lui pardonne généreusement les offenses les plus cruelles. Ah! la démence seule pourrait l'attirer encore vers l'Étrangère; l'honneur, le devoir et la reconnaissance l'appellent aux pieds d'Izolette. Plus d'hésitation maintenant; il conduira aux autels la douce vierge de Montolin; avec une telle compagne, le malheur doit être impossible.

Le prieur de Saint-Inénée s'assied au chevet de son lit. « Comte de Ravenstel! lui dit-il, vous m'avez fait appeler; nous sommes seuls; que me voulez-vous? » Ministre saint! répond Arthur d'un

ton grave, et d'une voix tellement basse qu'on eût dit qu'il craignait de s'effrayer par ses paroles, vous savez quel serment j'ai prononcé. C'est vous, sans doute, qui avant ma dernière entrevue avec l'Étrangère, lui aviez dicté sa conduite. Vous aviez préparé la scène, et, près de nous, vous l'écoutiez!... elle fut horrible, n'importe! ce n'est plus l'heure des reproches. Vous avez cru remplir un devoir; tout est accompli, que Dieu juge!

» — Arthur! interrompt le prieur.

» — Point de discussions entre nous, reprend vivement Ravenstel, d'un son de voix bref et haché; ne parlons plus d'elle, ne revenons point sur le passé. Il y a dans cet affreux sujet de l'amour, du sang, de la tombe, toutes les tortures humaines; terminons ensemble!.....

» Je suis calme, vous le voyez; mais si

» vous restiez là long-temps, votre voix, » mille souvenirs... ; déjà j'ai oublié ce que » j'avais à vous dire ; ma tête et mes idées » se perdent.

» Votre serment, dit le prieur.

» C'est cela, je vous remercie, con- » tinue Arthur d'un air sombre. Ce serment, » je veux le remplir ; je veux placer Izo- » lette et l'hymen entre l'Etrangère et moi. » J'irai à l'autel... ; oui j'irai... ; ce sera » un moment horrible ; mais il passera » comme tant d'autres. L'étendue de mon » sacrifice, et les maux auxquels je me ré- » signe, vous prêtre ! vous ne les connaissez » point !... ; tant mieux, je vous en félicite. » Restez heureux et calme au fond de » votre insensibilité ! Continuez à ne former » aucuns désirs ; ne regrettez rien, n'aimez » rien ; soyez au tombeau dans la vie... ; il » faut des vôtres parmi nous. »

Le prieur se lève avec calme. — Comte! » lui dit-il, d'un ton sévère, je me retire. » Toujours un langage offensant..... Mais » vous souffrez, vous êtes à plaindre; je » vous pardonne et je me tais. Quand vos » esprits seront calmés, et que vous pourrez » ne plus m'adresser d'outrages, Arthur, je » viendrai vous voir. Croyez que dans » tout ce que mon devoir me permettra de » faire, il n'est rien, pour consoler vos » peines, que je n'entreprenne avec joie.

— De grâce! ne vous éloignez point, » reprend Arthur. Un peu de charité chré- » tienne; excusez à l'infortune ses plaintes » et ses révoltes..... Je vous ai offensé, je » le sais; j'ai eu tort, je connais vos vertus; » vous êtes un saint et digne apôtre; mais » aussi vous êtes trop au-dessus de vos » semblables, vous ne descendez point » assez vers les faibles de cette terre. Pour-

» quoi ne pas vous mettre en instant, pour » soutenir vos frères, au niveau de l'huma- » nité? Nous ne nous entendrons jamais, » je suis trop bas et vous trop haut.

L'abbé se rassied près d'Arthur. — Ainsi » donc, lui dit-il, votre détermination est » prise, vous épouserez Isabelle?

Arthur frémit à ces paroles; elles étaient dites trop tôt, sans transition et sans adresse: rien ne les avait amenées. Il faut tant de ménagement et de délicatesse pour soulager les cœurs souffrans! Les femmes seules possèdent le grand art d'alléger le poids des afflictions humaines; elles font pressentir la consolation avant même qu'elles l'aient offerte; et le bien qu'elles veulent faire, elles savent le préparer. Sans le raisonnement elles persuadent; sans l'éloquence elles attendrissent. Ah! c'est que pour savoir consoler et plaindre, il faut d'abord savoir sentir.

— Oui, j'épouserai Izoletta, a repris » froidement Arthur, après un long moment » de silence; j'y suis décidé; j'accomplirai » mon serment, mais à une condition ex- » presse. Elle vous paraîtra sans doute bi- » zarre, absurde, extravagante, mais j'y » tiendrai avec obstination, et tout ce que » vous pourriez me dire pour m'y faire re- » noncer serait complètement inutile. La » voici : *C'est que celle qui m'exige mon* » *serment soit présente à sa célébration,* » *c'est que l'Étrangère elle-même soit un des* » *témoins à l'église, et qu'elle voie mon sa-* » *crifice.* Si Alaïs se refuse à ma dernière » prière, mon serment ne me sera plus rien. » Allez retourner auprès d'elle; voilà ce » que j'avais à vous communiquer; dites-lui » ma détermination, elle est irrévocable. » Vous me transmettrez sa réponse. — Mais songez, a dit le prieur

» C'est assez, interrompt le comte; entre » nous maintenant tout est dit. Un sup- » plice encore est passé... par pitié, ne » nous parlons plus.

Et l'abbé s'éloigne en silence.

La réponse de l'Etrangère ne s'est point fait attendre; elle a consenti à remplir le dernier voeu d'Arthur. Elle sera présente à l'hymen, mais son visage sera voilé; il ne la verra que de loin; il ne lui parlera point; et cachée parmi les assistans, elle ne sera connue que d'Arthur.

Enfin, le comte de Ravenstel est revenu à l'existence; sa blessure est presque entièrement refermée. Son visage est encore habituellement pâle et abattu; mais de temps à autre des pensées inconnues à ceux qui l'observent y font remonter le sang avec violence; son teint s'anime, ses yeux brillent;

et c'est alors, plus que jamais, le beau comte de Ravenstol.

Il a repris avec sa force physique son effervescence morale; cependant son humeur est totalement changée. Il étudie à se contenir, il veut cacher ce qu'il ressent; mais son extérieur contraint avec son âme sans détour, sa tranquillité affectée avec sa fougue invincible, font de lui un être bizarre, inconcevable, sauvage, et en dehors de la vie commune. Inégal, brusque, insociable, importune de ses idées et repoussant celles des autres, il est fatigué de ses semblables et plus encore de lui-même.

Il a demandé solennellement la main d'Izolette au sire de Montolm; à peine a-t-il entendu la réponse. On dispose avec pompe les fêtes de l'hymen, lui seul n'en remarque point les apprêts. Lorsqu'on lui adresse la parole, il écoute parfois attentivement, et

comme avec un vif intérêt, mais lorsqu'on attend la réplique, l'interruption de tout bruit est pour lui un coup violent qui fait tressaillir tous ses membres, et alors il s'éloigne irrité, ou s'il prononce quelques mots, ils sont brusques et déplacés. Son regard est souvent farouche, son sourire est toujours amer; et dans son langage incohérent, dans son accent rude et coupé, il y a tour à tour du courroux, de l'insouciance et du dédain.

Il ne souffre point les questions. Tout entretien lui pèse. Il s'enferme dans ses douleurs et n'y laisse pénétrer personne. Une impatience habituelle, et sans objet apparent, agite et contracte ses nerfs. Cherchant à s'interdire le souvenir, la réflexion et la pensée, il lutte nuit et jour avec eux; l'insensé se croit leur vainqueur, il est constamment leur victime.

La religion seule eût pu maîtriser cette imagination à laquelle n'avait pas été donnée cette régularité froide et passive qui calcule et coordonne les événemens de la vie; mais Arthur n'avait pas été élevé à appuyer son imagination sur la piété. L'arbitre suprême, dans lequel il eût cherché un ami et un père, si son cœur, qui avait plus de tendance à aimer qu'à raisonner, eût suivi ses propres penchans, l'arbitre suprême ne lui avait été présenté par Olburge que comme un problème insoluble ou une abstraction sans objet. Perdu donc dès sa jeunesse dans un vague de théories hyperboliques, où la foi chrétienne n'entrait pour rien, il n'avait reçu pour guide ici bas que les leçons philosophiques. Néanmoins sa pensée, trop immatérielle et trop subtile pour ne s'attacher qu'aux objets sensuels, avait toujours aimé à s'élancer hors des cercles systémati-

ques; mais arrêtée en son essor par la puissance des sophismes, et alors comme balancée entre deux mondes, elle luttait contre sa nature, n'avait ni route, ni marche, ni but, et n'était plus ni du ciel, ni de la terre. Aussi Ravenstel, aux jours de l'adversité, se cherchait en vain des ressources; il n'avait nul genre d'appui et nulle sorte d'espérance.

Il n'est que la seule Izolette dont la voix ait quelque empire sur son esprit. Il suffit qu'elle se présente à sa vue pour rendre momentanément la paix à ses sens. Point d'emportemens devant elle. Izolette est une égide pour lui, qui brise les nuées orageuses. Elle a seule accès à son cœur. Quand la fureur va le saisir, qu'elle le regarde il s'apaise. Lorsqu'il veut fuir l'aspect des hommes, que son œil l'appelle, il demeure. Jamais une parole amère ne lui échappe en sa présence; elle voit, elle sent son pouvoir; elle en jouit et en est

fière! Est-elle heureuse? Non sans doute; mais elle est jeune, belle, aimante, elle compte sur l'avenir.

Olburge s'est hasardé de reparaître devant Arthur; il s'avance et n'ose parler.

« — Approchez! lui dit Ravenstel, je fus » autrefois votre élève, et ne puis oublier » vos soins. Places, richesses, pensions, que » désirez-vous? répondez! vous aurez » tout.....; mais loin de moi.

» — Comte Arthur! lui répond Olburge, » daignez m'entendre! Vous êtes maintenant plus tranquille, et.....

» — Tranquille! interrompt Ravenstel, » avec un rire sardonique, vous avez raison, » je le suis, mais à la façon de ces contrées » où le fléau de l'épidémie a passé!..... les » champs mortuaires sont calmes; un feu » qui s'éteint est paisible.

» — Arthur ! permettez-moi quelques
» mots.

» — Non, Olburge ! Je n'ai que trop long-
» temps prêté l'oreille à vos paroles et à vos
» préceptes ; j'en ai assez, retirez-vous. Je
» sais où mènent vos doctrines sèches et
» arides ; vous en avez rempli mon âme,
» qu'en résulte-t-il ? Elle est vide. J'ai
» marché d'erreurs en erreurs, et où en
» suis-je ?..... Vous le voyez. Ah ! pour le
» bonheur de l'humanité, ne formez plus
» d'élèves ! Il a fallu un dieu pour créer la
» terre, il le faut encore à qui veut y vivre.

» — Arthur ! vous repoussez la raison.....

» — Non ; mais c'est vous que je repousse.
» Entre nous s'élève un fantôme, il a la
» forme d'un rocher, et c'est le pic de l'ho-
» micide..... Le sens de cette image est
» clair ; vous, qui savez tout définir, vous
» m'en épargnerez l'explication.

» — Comte! vous ordonnez mon départ...?

» — Olburge, il n'aura rien de pénible » ni pour l'un ni pour l'autre. Pourquoi » vous êtes-vous chargé de mon éducation? pour amasser des biens? vous en » aurez, au-delà même de vos espérances. Moi! qu'ai-je besoin de fortune! Ma tombe n'est pas bien loin. » Voyez, sur la rive lointaine, cette cabane » au bord du lac; eh bien! elle est déserte » aujourd'hui... je vais m'en aller. » Izolette, l'Étrangère, Izolette! Arthur, ils » auront un destin quelconque. Lequel? » ne vous en informez point. Quant à leur » bonheur, que vous importe? C'est vous qui » avez tout conduit, et l'œuvre sera digne » de l'ouvrier. Vous êtes au but. Soyez » riche. Ne pensez désormais à moi que » comme à ceux qui ne sont plus. Allez! » vous avez dû comprendre.

Arthur quitte Olburge à ces mots : ce fut leur dernier entretien.

Mais un grand événement vient étonner la contrée. Une troupe de guerriers est sur les rives du lac de Montolin ; ils se rendent au castel ; et leur chef est le grand sénéchal du royaume, le fameux Guillaume des Barres, surnommé *l'Achille français*.

Tout est en rumeur au manoir. Le sire de Montolin, ravi de recevoir en sa demeure l'ami de Philippe-Auguste, lui fait l'accueil le plus brillant. L'élite des chevaliers français accompagne le sénéchal. Guillaume présente au châtelain le sire de Nesle, le vicomte de Melun, Mathieu de Montmorency, Barthélemy de Roye, le sire de Coucy, le comte de Saint-Pol, Odon de Sully, Amaury de Chartres, le sire de Fougères, le vicomte de Donges, Olivier de Pont-Château, et

plusieurs autres bannerets tous illustres par leur naissance et célèbres par leurs exploits.

Pourquoi cette visite au castel? Que viennent faire en ces parages le sénéchal et son escorte? Où vont-ils? Quels sont leurs projets? Le sire de Montolin a eu un entretien secret avec le comte des Barres, et l'importante mission lui a été révélée.

La fille de Waldemar-le-Grand, Isambergé venait de mourir, et Philippe-Auguste, maître enfin de suivre les mouvemens de son cœur, rappelait au trône Agnès de Méranie. Un envoyé d'un rang éminent, récemment parti de Paris, sollicitait en ce moment à la cour de Rome le consentement du saint pontife. L'adhésion paraissait certaine. Le roi l'attendait chaque jour, et, trop impatient peut-être, il envoyait pré-

venir Agnès de sa prochaine délivrance.

Cependant un profond secret, mais seulement pour quelques jours, était encore indispensable. Philippe-Auguste menacé jusque sur les frontières de ses États, par les armées réunies du monarque anglais Jean-sans-Terre, de l'empereur Othon de Saxe, des comtes de Flandre et de Boulogne, et de plusieurs autres princes confédérés, croyait devoir ménager Rome; en conséquence, avant de reprendre pour épouse cette Agnès de Méranie excommuniée par le pontife, et cause autrefois, par son hymen, de tant de scandale et de troubles, il avait cru sage et prudent de consulter le chef de l'Église; et la France ignorait encore les desseins cachés de son maître.

A peine arrivé au castel de Montolin, Guillaume des Barres a fait partir le sire de Nesle pour le fort de Karenoy. Ce noble

messager doit remettre une lettre de Philippe-Auguste à la belle Agnès de Méranie, et lui demander une audience pour le grand sénéchal. Guillaume espère que, le lendemain même, il pourra entretenir la reine.

Le sire de Nesle est de retour. Il n'a pu voir la princesse, mais il lui a fait parvenir l'écrit du roi. Agnès, lui a-t-on dit, a perdu l'usage de ses sens, après l'avoir parcourue. La nouvelle inattendue de son rappel au trône a bouleversé ses esprits; et, dans le désordre affreux où elle est plongée, elle est hors d'état de recevoir le grand sénéchal. Il lui faut, dit-elle, huit jours de repos pour se remettre de son trouble; elle ne sait pas si elle consentira à remonter sur le grand théâtre du monde après le rôle qu'elle y a joué; et elle ignore si elle se sentira la force de s'offrir de nouveau le front ceint du diadème devant le même peuple qui l'a ban-

nie. Pendant huit jours elle implorera le ciel pour qu'il lui dicte sa conduite, pour qu'il l'éclaire et qu'il l'inspire. Agnès, à la neuvième aurore, attendra le grand sénéchal, et lui déclarera elle-même ce qu'aura décidé son cœur.

Philippe-Auguste, en envoyant l'élite de ses chevaliers au devant de sa compagne chérie, avait voulu effacer l'humiliation passée de la proscrite, en environnant son retour du noble éclat de la grandeur et du prestige de la gloire; mais le retard de la réponse du pontife nécessitant quelque délai, il fallait à ses compagnons d'armes une demeure solitaire peu éloignée de Karency, d'où ils pussent conférer secrètement avec la reine, et attendre la permission de publier hautement le triomphe d'Agnès, absoute par le saint pontife. Le castel de Monto-

lin était l'asile convenable; et le suzerain qui y résidait passait pour loyal et discret. Philippe avait donc décidé que Guillaume des Barres et sa suite descendraient à ce manoir isolé, et que de ces murs le comte irait à la dérobée entretenir la reine à Karency en attendant l'arrivée de l'envoyé de Rome, et ses ordres ultérieurs. Toutes les négociations terminées, Agnès partira de Montolin même, pour le palais des souverains; et, escortée des hauts dignitaires de la couronne, la princesse de Méranie fera sa rentrée dans Paris entourée de toute la magnificence, de toutes les pompes et de tout l'appareil triomphant d'une souveraine de France.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
17 JUN 1960
OF OXFORD
LIBRARY

# LIVRE NEUVIÈME.

Le comte Guillaume des Barres, grand sénéchal de France, n'était plus au printemps de la vie; mais il avait encore la beauté, la vigueur et l'énergie de la jeunesse. Sa taille était majestueuse, son œil était perçant et scrutateur. Guerrier fougueux aux combats, et froid diplomate aux conseils, il était à la fois ardent et glacé. Ses principes inébranlables de sagesse, tels que les chaînes de rochers qui servent de digue à l'Océan, pouvaient seuls limiter le cours et l'étendue de ses immenses facultés. Toujours replié sur

lui-même il comprimait le feu de son génie par la force de sa raison. Enfin, d'un seul regard jugeant un homme, il avait le grand art, à la tête des armées, de s'emparer de toutes les vanités humaines qu'il rencontrait sur sa route pour les diriger vers le but où il marchait, les faire servir à l'intérêt public, les fondre en une masse utile, et tirer le bien du mal même.

Quoiqu'il ne laissât parvenir personne jusqu'à son cœur, il savait arriver à celui des autres. Philippe-Auguste avait en lui la plus entière confiance; il lui avait dû bien des victoires; et, chose admirable pour un héros, il lui avait pardonné ses exploits; et il tolérait sa renommée. L'Europe avait surnommé Guillaume, *l'Achille de la France* (1); et

(1) Pour avoir mérité un pareil surnom du temps de Philippe-Auguste et dans les armées d'un aussi grand monarque, il fallai

Guillaume, simple et modeste, paraissait ignorer sa gloire. Lorsqu'on lui parlait de sa supériorité, le sénéchal semblait surpris, et la rejetait humblement sous les lauriers de son monarque.

Les plaisirs, les jeux et les fêtes étaient de retour au castel. Le cor, les clairons, la trompette retentissaient de nouveau sur les rives du lac. L'arrivée des nobles preux avait redonné une nouvelle vie à la contrée. Des chasses dans la forêt, des joûtes sur l'eau, des festins au manoir, des illuminations, des danses et des concerts célébraient l'heureuse présence des frères d'armes de Philippe-Auguste.

Au milieu de toutes ces joies et dans cette illustre assemblée, qu'était devenu Ravens-

que Guillaume des Barres eût un génie bien supérieur, et eût obtenu des triomphes bien éclatans.

tel ?..... Hélas ! il fuyait effrayé devant les grandeurs de la terre qui attiraient la foule au castel. Il n'a fait nulle attention aux paladins voyageurs, ni à leurs somptueuses parures, ni à leur héroïque langage, ni à leur grâce chevaleresque. On dirait qu'habitué à leur vue, il en est las depuis longtemps. Pas un signe d'approbation, pas un regard de curiosité, pas une émotion quelconque. Arthur étonnait tout le monde, personne n'étonnait Arthur.

Tandis que des fêtes nouvelles, soit sur le lac, soit dans les bois, rassemblaient les preux et leur chef, Ravenstel s'écartant de la multitude disparaissait à tous les yeux. Où courait-il ? On l'ignorait ; il ne le savait pas lui-même. La nuit le surprenait, dans ses excursions mélancoliques, perdu sur quelque plage écartée, assis sur quelque roc solitaire.....

Quel charme y pouvait-il trouver? Nul ne saurait le définir; la douleur, dans une ame brulante, a des secrets impénétrables qu'aucun pinceau ne peut décrire. Les mortels dont les sensations ne sortent pas du cercle commun, et dont les affections s'arrêtent où commence le grand mouvement des passions, n'ont aucune idée de ces douloureux détails du cœur, de ces déchiremens variés qui détruisent une existence; ils vont même jusqu'à douter de leur cause et de leurs effets. Et cependant, combien ils sont réels! que leurs angoisses sont affreuses! Malheur à l'être aimant qui appartient à une nature trop riche et trop vigoureuse! Si les f rces de son cœur ne peuvent se communiquer et s'identifier à l'objet vers lequel il les a toutes portées, elles réagissent sur lui et le tuent.

Arthur ne s'approche jamais de la demeure de Valdebourg; cependant, il s'in-

forme habituellement, soit à quelque fille du hameau, soit à quelque pâtre des champs, de la situation du baron et de ce que devient l'Etrangère. Il n'en doit rien résulter pour lui, n'importe. La question a rempli toute sa journée; long-temps d'avance il l'a préparée, puis long-temps après il y rêve. Ce fut l'occupation de la veille, c'est l'unique travail du jour, ce sera la pensée du lendemain.

Le soir qui précéda l'arrivée à Montolin des chevaliers francais, Valdebourg, presque guéri de sa blessure, avait quitté seul sa retraite. Son départ subit avait été nécessité sans doute par quelque dessein important. Son retour devait être prompt; l'Étrangère l'attendait impatiemment pour repartir avec lui, et pour aller, selon les bruits publics, habiter le nouveau lieu

d'exil qu'avait été lui préparer le baron. Le voyage d'Alaïs est déjà réglé; elle en a terminé les apprêts; et bientôt elle aura quitté la vallée pour ne jamais y revenir.

Arthur connaît tous ces détails; ils ne peuvent lui être utiles, et cependant il les recherche, ils lui semblent indispensables. Mais bientôt il n'en aura plus; et alors que deviendra-t-il! que fera-t-il dans quelque temps? Le temps! s'occupe-t-il du temps!... Il ne voit plus d'années pour lui, il ne compte plus que par heures.

Presque aussi à plaindre qu'Arthur, et beaucoup moins libre que lui, Izolette compte aussi les heures; mais, pour elle, au fond de la coupe des chagrins, il y a encore l'espérance.

Forcée par son père de faire les honneurs du castel aux paladins et à leur il-

lustre chef; elle cherche en son souvenir comment elle était gaie autrefois. Chargée du soin des fêtes, elle y appelle les plaisirs; elle a le désir qu'ils s'y trouvent, mais ils n'y sont jamais pour elle.

Bien que son sourire soit triste, que sa voix soit plaintive, que son enjouement soit distrait et que son regard soit mélancolique, elle n'en paraît que plus belle. Ses occupations actives et variées forment un contraste étrange avec ses rêveries calmes et uniformes. En a-t-elle moins de charmes? Non. Sa langueur en donnant des fêtes, son abattement en créant des jeux, son inattention en présidant à des réjouissances, ne la rendent que plus attrayante. Parfois, son ancienne humeur vive et légère se découvre et reparaît à travers la sombre enveloppe jetée sur elle par l'amour, et ce gracieux aperçu de sa nature primitive la

présente encore plus piquante; c'est une corbeille de roses sous les rameaux pleureurs d'un saule.

Le sénéchal de France n'a pu rester indifférent à tant d'attraits. Guillaume, le sévère Guillaume est épris de la jeune vierge. Il se le reproche, il se blâme, mais il ne peut se vaincre. Chaque jour il combat sa flamme, et chaque jour sa flamme augmente.

Les préparatifs de l'hymen d'Arthur n'ont point été interrompus par la présence de Guillaume et de ses frères d'armes; ils sont enfin presque achevés; et c'est la veille du jour où le sénéchal de France doit voir Agnès de Méranie qu'Arthur sera l'époux d'Izolette.

Trop fermement attaché aux lois de l'honneur et du devoir pour jamais s'en écarter, Guillaume a caché son amour à celle qui l'a

fait naître. Izolette est promise au comte de Ravenstel, il respecte ses nœuds futurs; mais quel supplice pour lui que d'être le témoin d'un mariage qui lui enlève pour jamais le premier objet de son choix!

Il ne cherche point, par de coupables efforts, à séduire la jeune beauté qu'Arthur doit conduire à l'autel, et qu'Arthur semble négliger; il ne s'arrête point à l'idée que sa fortune et son rang, dont le châtelain est ébloui, l'aideraient puissamment à faire rompre en sa faveur l'union près de se conclure; non, se placer comme un obstacle entre les deux époux, serait indigne de lui; il gémit à part et se tait; mais, pénétrant dans sa réserve, Izolette l'a entendu. Mille riens accusateurs ont parlé et lui révèlent ce qu'il cache. Quand Guillaume est seul avec elle, son regard change d'expression, son maintien est embarrassé, son accent

cesse d'être le même, ses pensées n'ont aucune suite; et la vierge de Montolin, qui elle-même auprès d'Arthur a connu ces terribles effets, en devine aisément la cause. Cependant elle se garde bien de laisser voir à Guillaume qu'elle est instruite de ses sentimens; mais en secret elle le plaint. Qui peut mieux savoir qu'Izolette tout ce que l'amour a d'affreux quand l'amour n'est point partagé!

Le comte des Barres, observateur éclairé, a étudié attentivement le cœur de Ravenstel, bien que le sauvage amant d'Alais évite avec soin sa présence. Quelques mots, un regard, un geste avaient suffi de temps à autre pour divulguer au sénéchal tout ce que renfermait de noble et de grand l'ame du descendant des rois de Bretagne. Il avait cherché de mille manières à captiver son attention

et à gagner sa confiance; mais toutes ses tentatives avaient échoué. La froideur dédaigneuse et glaciale d'Arthur avait constamment repoussé ses avances; et Guillaume avait inutilement essayé sur lui tous les moyens de séduction que lui donnaient son rang, son pouvoir et son entraînante éloquence.

Il n'est cependant point encore découragé. Un jour ayant suivi de loin les pas de Ravenstel sur des bords écartés, il a su le joindre, il l'aborde; il peut enfin lui parler seul.

« — Comte de Ravenstel! lui dit-il, de-
» puis long-temps je cherche le moment de
» vous entretenir sans témoins. Vous m'in-
» téressez vivement, pardonnez-moi ce brus-
» que aveu. Je suis guerrier, je sais peu
» feindre, et vous êtes franc comme moi;
» nous sommes faits pour nous entendre.

» — Sénéchal ! répond Arthur, avec un
» sourire plein d'ironie, comment puis-je
» vous intéresser !... Arrivé depuis peu de
» jours à Montolin, à peine savez-vous qui
» je suis : un intérêt si prompt, si subit, est
» trop peu naturel pour être vrai ; c'est le
» caprice passager d'un temps d'oisiveté et
» d'ennui. Quel rapport peut-il exister en-
» tre vous et moi ? Élevé à de hautes digni-
» tés, vous êtes beaucoup, je ne suis rien.
» Vous monterez sans doute encore, et moi
» je ne puis que descendre. Nous suivons
» donc des routes contraires qui nous éloi-
» gneront sans cesse, vous avancez et je
» recule, est-ce ainsi que l'on peut s'en-
» tendre ?

» — Noble Arthur ! a repris Guillaume
» ce n'est point à vous à descendre, songez
» au sang qui coule dans vos veines, c'es
» celui des héros et des rois. Vous n'avez

» d'autre route à suivre que celle de vos » pères, et c'est la route de la gloire.

» — La gloire! illustre sénéchal, parlez » sans détour : que vous a donné ce fantô- » me? Une supériorité sur vos contempo- » rains qui vous attire leur envie, et vous » donne droit à leur haine. De la fatigue, » des souffrances, et quelques palmes con- » testées, voilà les présens de la gloire. Votre » mausolée, il est vrai, sera chargé d'ins- » criptions; ce seront là vos récompenses; » aux cendres les applaudissemens; à la » poussière le triomphe. Eh! détestez donc » votre vie, arrivez plus vite au sommeil, » pour plaire à qui vous haït vivant, et pour » vous louer vous veut.... mort. Lâchable » spectre que la gloire! c'est au tombeau » qu'il vous embrasse.

» — Quoi! vous, le descendant des mo- » narques! reprend Guillaume, vous con-

» lez traîner sur la terre une vie obscure et
» honteuse ! lorsque la France, attaquée par
» vingt peuples coalisés, voit l'élite de ses
» enfans accourir à sa défense, vous, petit-
» fils des rois bretons, vous resteriez oisif
» dans un manoir, et seriez du nombre de
» ces êtres nuls et pusillanimes pour qui
» l'honneur n'est qu'un vain mot ! Eh quoi !
» le nom sacré de la patrie ne fait pas bat-
» tre votre cœur ! Un amour malheureux
» je le sais, est venu troubler votre exis-
» tence, mais a-t-il pu vous dégrader? non :
» c'est l'orage momentané qui court sur
» l'azur d'un beau ciel; il peut être horrible,
» mais il passe; le soleil un instant voilé
» n'en reparaît que plus brillant. Élevez-
» vous aux hautes régions où le devoir vous
» appelle; et, bien loin au-dessous de lui,
» le noble Arthur verra l'amour. »

Il dit; Ravenstel irrité, plus franc et plus

sauvage que jamais, répond brusquement en ces termes :

— « Il te faut des soldats, j'entends. Tu » recrutes pour ton armée; tu me crois de » l'ardeur et de la bravoure; et il te convien- » drait à merveille que j'allasse sacrifier ma » jeunesse à te faire gagner des batailles pour » agrandir ta renommée. Tu te trompes dans » tes calculs; je n'ai nulle envie de verser » mon sang, à l'effet de grossir tes lauriers. » Tu n'as ni le droit de me dicter ma con- » duite, ni le pouvoir de me donner des or- » dres; ne compte pas non plus sur ton élo- » quence, tes paroles harmonieuses ne tom- » bent que sur un plomb glacé qui ne réper- » cute aucun son.

» — Comte de Ravenstel, vos ancêtres....

» — Mes ancêtres ont gouverné, ce qu'ils » ont fait, ils ont cru devoir le faire; eux et » moi, laisse-nous en paix. Je t'ai long-temps

» et patiemment écouté ; c'est assez, retourne
» au castel. Quand j'aurais la certitude, en
» prenant les armes, de conquérir une cou-
» ronne et de soumettre l'univers, mon glaive
» n'en resterait pas moins dans le fourreau.
» Le monde, que tant de conquérans ont
» d'abord soumis, puis perdu, ne me paraît
» pas plus digne d'être conquis que d'être
» regretté. »

Guillaume ne s'est montré ni surpris ni offensé des farouches répliques d'Arthur.

« — Puisque la carrière des armes vous
» déplaît, poursuit-il, renoncez-y, je n'ob-
» jecte plus rien ; mais vous pouvez être utile
» à votre roi, si ce n'est dans ses camps,
» du moins dans ses conseils ; et si Philippe
» vous appelle.....

» — Je le vois, interrompt Ravenstel ; à
» quelque prix que ce soit, tu veux m'arra-
» cher de Montolin et m'attirer auprès de ton

» prince. Sa cour est brillante et pompeuse,
» tu t'y plais, je ne t'en blâme point; courbe
» ton front et tes genoux, ce peut être un
» noble plaisir; quant à moi, je n'y connais
» rien; mon ignorance voit l'abaissement où
» tu vois l'élévation. Fier de la sphère où tu
» commandes, chef! tu me regardes de haut...
» Sans doute je te fais pitié; moi, j'en sou-
» ris..... Restons-en là.

» — Jeune misantrope! la patrie.....

» — La patrie! comte des Barres; c'est là
» le grand mot dont se servent les ambitieux
» pour mener le peuple à leurs fins. La pa-
» trie !... il s'agit bien d'elle en effet quand
» le conquérant prend les armes; elle l'oc-
» cupe pour la forme; mais au fond, sup-
» primez les phrases, son bonheur n'est
» compté pour rien; elle est le moyen et non
» le but. La vie des triomphateurs est écrite,

» ils ont tous parlé de patrie, vois ce qu'ils
» ont fait, lis et juge !

» — Arthur, la France est menacée ; Phi-
» lippe est contraint de se battre ; et s'il n'at-
» taque ses ennemis.....

» — Eh bien ! hâte-toi d'attaquer ! s'é-
» crie le violent Ravenstel. Chefs guerriers !
» vous avez tous le même langage ; quand
» vous courez envahir les Etats voisins pour
» agrandir vos propres terres, c'est toujours
» parce qu'on vous y force. Guillaume, qui
» te retient ici ?... Pars donc ! va porter la
» flamme et le fer aux champs glorieux du
» carnage ! N'épargne en ton héroïque essor,
» en tes élans belliqueux, ni le vieillard aux
» cheveux blancs, ni l'enfant au gracieux
» sourire, ni la vierge aux touchans regards !
» Bouleverse la nature ! remplis la terre éton-
» née du bruit de tes exploits sanglans et de
» tes illustres fureurs ! rejette parmi les hon-

» Tesses faiblesses la miséricorde et la pitié !
» Que ta rage soit assouvie ! Sois vainqueur,
» extermine tout !... puis, qu'on t'extermine
» toi-même ! »

Arthur s'éloigne après ces mots ; il veut s'enfoncer dans les bois et se dérober à la vue du grand sénéchal, qu'il espère avoir indigné ; mais Guillaume ne le quitte point ; l'impétueux langage qu'il vient d'entendre, n'a fait que mieux prouver au chef des paladins combien un être tel qu'Arthur serait précieux pour la patrie et le souverain, s'il se vouait à les servir. Il voit en cette ame brûlante ces pensées d'enthousiasme, cette sève d'imagination et cette flamme de génie qui n'appartiennent qu'aux grands hommes. Il y voit un héros possible ; il veut l'acquérir à la France.

Livré à de profondes méditations, il marche silencieusement auprès du compagnon

bizarre qu'il fatigue et qu'il importune. Ravenstel se tourne vers lui. « — Sénéchal, » pourquoi vous obstiner à me suivre! vos » soins et votre temps sont perdus; vous ne » pourrez rien faire de moi. Si vous m'eussiez rencontré plus tôt, peut-être auriez-vous réussi. Aujourd'hui il est trop tard; » ma carrière est finie. Honneurs, plaisirs, » ambition, patriotisme, amour et gloire, je » mets tout au même niveau, je mêle tout » pour tout jeter. Pouvoirs divers, égal » mépris.

» — Quelle démence est la vôtre! reprit le comte des Barres; pouvez-vous placer » au même rang les faiblesses de la vie humaine, et les vertus des grandes ames! » Philippe-Auguste recherche le mérite, il le » comble de ses faveurs, et à sa cour, les » récompenses.

» — Des récompenses à la cour! imitez-

» rompt l'amant d'Alais ; qu'une pareille
» perspective est peu éblouissante pour moi !
» Bien que courtisan et guerrier, vous-
» même, au fond de votre cœur, vous savez
» ce que vaut le vide et ce que pèse la fu-
» mée ; mais il vous convient de le taire.
» Méritez les faveurs souveraines, en préco-
» nisant les grandeurs, vous parviendrez à
» votre but. Vous voulez plaire à la multi-
» tude, et comme ce qui brille le plus est
» ce qui la charme davantage ; comme vous
» n'ignorez point que la poussière dorée ob-
» tient plus sûrement ses louanges, que l'or
» pur couvert de poussière ; vous recherchez
» l'éclat factice qui prosterne à vos pieds
» le peuple. Parmi les rôles de la vie, le
» vôtre est peut-être un des bons ; il vous
» convient, remplissez-le ; pour moi, je
» n'en veux aucun ; serrons-nous la main,
» et adieu. »

Le sénéchal a vu combien l'attrait du pouvoir et des honneurs était impuissant sur Arthur. Il va essayer d'autres voies de séduction; et, comme entrant dans ses idées, tâcher de l'attendrir, s'il est possible, par le charme du sentiment; c'est le seul moyen qui lui reste pour s'attirer sa confiance.

Guillaume a changé d'entretien; il feint de n'avoir rien entendu des dernières paroles d'Arthur, et d'être à toute autre pensée.

« — Comte de Ravenstel! lui dit-il, le sire » de Montolin, hier, m'a prié d'assister » comme témoin au mariage de sa fille; il » a bien voulu me choisir pour vous ac- » compagner à l'autel; mais son désir est-il » le vôtre?

» — Pourquoi ne le serait-il pas?

» — Votre apparente inimitié contre » moi.....

» — Mon inimitié! dites-vous?... Et quelles

» raisons aurais-je de vous haïr! La haine » est un sentiment vif; je n'en ai plus de » cette espèce. L'homme importun n'est » point l'homme odieux; accompagnez-moi » à l'autel, ma famille en sera honorée; et » pour vous, qui semblez aimer à me sui- » vre, autant vaut aller là qu'ailleurs.

» — Hélas! dit le grand sénéchal, en » poussant un profond soupir, vous ne sa- » vez pas tout ce qu'il m'en coûtera de dou- » leurs pour assister à votre hymen. »

Ses paroles étaient prononcées sans feinte; et, de même que son soupir, elles étaient sorties de son cœur.

« — De douleurs!... que voulez-vous dire? » a repris Arthur étonné.

» — Ravenstel, Izolette vous aime.....

» — Que vous importe sa tendresse?

» — Assister à votre hyménée sera un sup- » plice affreux pour moi.

» — Expliquez-vous.

» — Vous l'exigez. Eh bien ! je m'ouvre à
» vous avec confiance. Votre union pro-
» chaine m'enlève pour jamais la plus douce
» félicité dont l'homme puisse jouir ici-bas,
» celle de posséder pour compagne l'objet
» de sa première flamme. Mon cœur malgré
» moi s'est donné ; oui j'aime, j'adore Izo-
» lette ;.... et je suis destiné à l'horrible tour-
» ment de la voir passer dans vos bras. »

Le son de voix du sénéchal était plaintif. La corde qu'il avait voulu toucher pour émouvoir l'amant d'Alaïs était venue briser son propre cœur ; et une larme roulait dans ses yeux.

Le comte, attendri, le regarde : « — Qui
» vous ! Guillaume ! est-il bien vrai ? votre
» aveu serait-il sincère ? Vous aimez ! oh ! que
» je vous plains !

» — Arthur ! vous me cachez votre ame ;

» et moi je vous dévoile la mienne. Ne croyez
» point qu'un secret espoir m'ait dicté cette
» confession franche et loyale; non: Izolette
» est toute à vous; je ne suis point aimé, je
» le sais; je ne pourrais même jamais l'être,
» et j'ai renoncé à ce bonheur. Je puis aussi
» vous le protester, je n'ai point cherché à
» vous enlever la tendresse de votre épouse
» future, bien que peu occupé d'elle, vous
» m'en aplanissiez les moyens; mais je vous
» voyais malheureux, elle était votre unique
» amie; et que seriez-vous devenu sans la
» douce et tendre Izolette!..... Il eût été in-
» digne à moi d'ajouter à vos infortunes;
» j'ai préféré m'immoler moi-même. Vous
» m'en avez su peu de gré, vous me traitez
» en ennemi; je me soumets à cette nouvelle
» affliction. Qu'Arthur rende Izolette heu-
» reuse! Guillaume lui pardonne tout. »

Il a saisi la main de son rival, il l'a pressée

vivement dans la sienne. « — Noble comte ! » a-t-il ajouté, vous m'enlevez une com- » pagne, donnez-moi du moins un ami.

» — Ah ! sénéchal ! répond Arthur avec » amertume, et d'un accent plein de dou- » leur; que me demandez-vous ! Mon amitié » n'est point heureuse; gardez-vous de la » rechercher; je n'ai tiré le glaive qu'une » fois..... C'était pour en frapper un ami.

» — Arthur, je n'ai plus à craindre vos » coups; le plus cruel de tous ceux qui pou- » vaient m'atteindre, vous me l'avez déjà » porté.

» — Eh bien ! Guillaume, que voulez-vous » de plus !.... Je vous l'ai dit, je suis fatal à » ceux qui recherchent mon affection; vous » le voyez déjà par vous-même.

» — Izolette, a repris le chef.....

» — Achille français ! poursuit brusque- » ment Ravenstel, qu'est-ce qu'une femme

» pour un héros! restez sur vos sommités
» sociales, et laissez loin au-dessous de vous
» les régions du sentiment; je vous parle là
» le langage que vous me teniez tout à
» l'heure. Croyez-moi, retournez aux camps.
» Le souffle orageux de l'amour se perdra
» sous les nuages d'encens dont vous entou-
» rera la gloire: une tête ardente, et un
» cœur froid, voilà ce qu'il faut aux favoris
» de la victoire. Montez au pouvoir, gravis-
» sez les hauteurs terribles d'où l'homme
» peut jeter un œil de dédain sur la des-
» tinée des autres hommes, où sa main tient
» comme à la lisière ce géant armé, dit *la loi*,
» qui toujours esclave des grands, n'est le
» maître que des petits; élevez-vous, montez
» sans cesse, vous ne souffrirez plus du cœur;
» sa voix éteinte sera morte au milieu des
» acclamations humaines. La fièvre de la
» domination aura dévoré en vous tous les

» germes de sentiment. Vous n'aurez plus à
» craindre ici-bas que les vertiges qui sai-
» sissent l'être élevé, et qui le font chance-
» ler, étourdi, aux hauteurs inaccoutumées
» d'où il plane sur les abîmes. Montez, vous
» serez colossal..... vu à la distance des
» temps. Peut-être il vous faudra des vic-
» times, c'est le marche-pied des grandeurs;
» qu'importe : il en faut sur la terre. Soyez
» grand, autant vous qu'un autre.

» — Ravenstel! répond douloureusement
» Guillaume, vous parlez des sentimens du
» cœur qui paraissent être les vôtres; mais
» parmi eux est la générosité, et je vois que
» celui-là du moins vous est inconnu. Un
» malheureux est devant vous, il souffre; il
» vous confie ses peines; c'est la pitié qu'il
» implore, c'est l'ironie qui lui répond.

» — Vous avez raison, sénéchal! mais la
» souffrance portée à l'excès dessèche et tue

» le sentiment ; je n'ai plus rien de tendre
» en mon ame.

» — Mais vos méditations profondes sur
» les plus hautes questions annoncent un
» esprit réfléchi ; elles ne sont point de votre
» âge, et.....

» — Je n'ai plus d'âge, Guillaume. Autre-
» fois j'ai eu l'instruction des savans, c'était
» de l'étude que je l'avais reçue ; elle ne m'a
» été utile à rien. Maintenant j'ai l'expé-
» rience des vieillards, c'est le malheur qui
» me l'a donnée, le malheur est un si grand
» maître !... Vous implorez, dites-vous, ma
» pitié ; je n'ai plus pitié que de moi-même.
» Hors de toutes les saisons humaines je
» suis en-deçà du tombeau, je suis en-delà
» de l'existence. En semblable position, rien
» de mon, pour moi, ni par moi, n'est à es-
» pérer sur la terre. Vous vouliez lire dans

» mon cœur, c'est un livre inintelligible ;
» tout est effacé, tout est noir.

» — Et si j'aimais autant que vous, Arthur !
» si l'état affreux où vous êtes devait aussi
» être le mien !... Si, perdant celle que j'a-
» dore, je devenais semblable à vous ! si le
» désespoir...

» — Vous, Guillaume !... interrompt vive-
» ment le comte ; non, ne redoutez pas cet
» état, il ne menace point votre avenir. Que
» moi, qui n'ai jamais connu la gloire et
» l'ambition, je sois tombé victime du sen-
» timent qui remplissait seul toute ma vie,
» rien en cela ne peut surprendre ; mais
» vous ! grand sénéchal du royaume,
» vous ! surnommé l'*Achille français*, vous
» qui occupent les destins du monde ; et
» qui vantez le charme des cours ! non, mon
» sort ne sera point le vôtre. Une seule idée
» n'absorbe pas toutes vos facultés ; vous

» aimez Izolette, je veux bien le croire; mais » vous songez en même temps à Philippe-» Auguste, à vos troupes, aux honneurs et » à la victoire... Ne craignez point ma po-» sition; vous n'aimerez jamais comme » moi.

» — L'Étrangère, a repris Guillaume..... » — L'Étrangère!..... s'écrie Arthur; ne » prononcez point ce nom devant moi, ou » je cesse tout entretien; parlez d'Izolette, et » j'écoute.

» — Parler du bonheur que je perds!..... » Homme cruel! voir le désespoir qui m'ac-» cable, est-ce donc une joie pour vous?

» — Sénéchal! a repris le comte d'un air » grave et d'un ton solennel, j'ai peu de » jours encore à compter; Izolette ne tar-» dera point à être libre... Dès que ma » cendre sera refroidie, épousez-la, et qu'on » m'oublie!

blier, Arthur! jamais.

tterie, dit Ravenstel avec un
de dédain, d'amertume et
s vous trompez de lieu, Guil-
et le Louvre sont bien loin.
qui vous entoure! trois objets
armonie, Arthur, un roc et

omme étrange! ame insen-
l le chef désespéré; il faut
r à toi. Tu le veux..... qu'il
dieu. »

Enfin il fuit le gra
union d'Arthur et
à la chapelle de Mo
Saint-Irénée que
sera donnée aux épo
a fallu y consentir. D
manoir ont trouvé ce
et son père n'ont pu
tif; le prieur seul l'a

Toujours environnée
ge de Montolin, désesp
converser sans témoin

# LIVRE DIXIÈME.

Enfin il luit le grand jour qui doit célébrer l'union d'Arthur et d'Izolette. Ce n'est point à la chapelle de Montolin, c'est à l'église de Saint-Irénée que la bénédiction nuptiale sera donnée aux époux. Arthur l'a exigé, il a fallu y consentir. Les chevaliers réunis au manoir ont trouvé ce désir bizarre; Izolette et son père n'ont pu s'en expliquer le motif; le prieur seul l'a dû comprendre.

Toujours environnée d'hommages, la vierge de Montolin, désespérée, ne peut jamais converser sans témoins avec le bien-aimé

de son cœur. La vue d'Arthur, quelque doux entretiens, des confidences réciproques, voilà ce qu'elle eût désiré, voilà ce qui eût rapproché leurs ames et préparé leur bonheur futur ; hélas ! de funestes circonstances et un destin contraire se sont constamment opposés au vœu de la tendre Isolette.

Si l'héritière du castel, loin du monde et de ses plaisirs, eût pu ne s'occuper que d'Arthur, elle eût effacé par degrés le souvenir de l'Etrangère. L'empire de ses vertus et de ses charmes eût triomphé de Ravenstel. Il aurait fini par connaître le trésor qu'il possédait ; et la gêne qui perçait encore dans les expressions de sa tendresse eût insensiblement fait place à l'abandon d'un amour vrai, moins énergique et moins enivrant peut-être que celui qu'Alaïs lui avait inspiré, mais plus paisible et plus heureux. Oui, s'il

avaient pu se parler, être tout entiers l'un à l'autre, leur destin mutuel eût été sans doute changé, et leur avenir eût été différent. Mais il leur fallait, la solitude, et toute une cour est au castel; ils auraient dû avant l'hymen ne se quitter presque jamais, et ils sont toujours séparés.

Les divins attraits de la vierge de Montelm, son doux sourire et sa voix touchante ont un tel pouvoir sur Arthur, que souvent, et même malgré lui, ils l'arrachent à ses pensées de douleur. Comment l'amour chaste et dévoué d'Izolette, son langage expressif et tendre n'auraient-ils point entièrement gagné le cœur de Ravenstel, s'ils avaient pu plaider leur cause? Mais le couple prêt à s'unir ne peut ni se voir ni s'entendre. Le génie des jeux et des fêtes, entourant les époux futurs de ses pompeuses assemblées et de ses joies bruyantes, brise leurs deux cœurs en riant.

Izolette en vain cherche Arthur, une foule d'admirateurs est entre elle et lui. L'encens qu'elle dédaigne brûle à ses pieds ; celui qui seul l'enivrerait ne s'allume jamais pour elle. Bien des voix célèbrent ses charmes, elle n'en voudrait entendre qu'une,.... et c'est la seule qui se tait.

Quelle affreuse nuit pour Arthur que celle qui a précédé le jour de son hymen! Tant qu'il n'avait vu que de loin l'instant qui enchaînait à jamais sa liberté, il l'avait envisagé avec calme; mais il approche, il est venu; et le malheureux a passé comme sur un lit de flammes les heures consacrées au repos. Le sommeil a fui de sa couche. Ses nerfs tendus et irrités lui semblent près de se briser. Son sang coule, embrasé, dans ses veines. Au dehors de lui-même, il n'a que

les images de la mort; au dedans, que les pensées du délire.

Les efforts qu'il a faits depuis si longtemps pour dissimuler ses souffrances, le feu intérieur qu'il recouvre et qui l'a peu à peu dévoré, les violences qu'il réprime, tout en lui a épuisé ses forces. En vain sa jeunesse robuste lui promettait de longues années, il a desséché, il a tari lui-même toutes les sources de sa vie. Il se complaît dans l'idée prochaine de sa fin, il ne voit pour lui dans la série des jours à venir qu'une longue file de supplices. La réflexion, loin de lui présenter un refuge consolateur, ne lui offre qu'un noir abîme: Ses tourmens ont appelé la mort, sa pensée en est l'agonie.

Izolette attend son époux. Elle a passé la nuit en prières; et les pensées célestes parties de son cœur vers l'Éternel avaient en

quelque sorte recouvert ses traits de leur sublimité pieuse comme d'une nuée angélique. L'ame, invisible flambeau, lumière cachée, souvent quand la vertu l'exalte, répand sur le visage de l'homme ses mystérieuses clartés.

Ravenstel a vu sa compagne, et ses attraits l'ont ébloui; sa parure est magnifique; jamais beauté plus séduisante n'avait appelé les amours. Quelle harmonie en ses traits charmans! quel trouble enchanteur en ses tendres regards! quel charme en son doux accent! La couronne virginale est sur son front; ses beaux cheveux noirs et bouclés sont relevés gracieusement par des chaînes de pierreries dont un voile presque aérien ne cache point l'éclat brillant. Sa robe est de gaze d'argent garnie de guirlandes fleuries. Moins belle se montra Psyché quand, par tout un peuple ravi, elle fut prise pour Vénus.

Le comte de Ravenstel porte aussi les vêtemens les plus riches, mais sur son costume brillant d'or et de broderies il a jeté un long manteau dont la forme paraît étrange, et dont la blancheur éclatante a quelque chose de sinistre. On dirait la robe fatale d'une victime des temps antiques prête à marcher au sacrifice.

Arthur est debout devant Izolette, il la contemple et se tait. Izolette baisse les yeux; elle craint que des larmes s'en échappent; elle avait espéré quelque parole affectueuse.

Par un geste involontaire elle lui a tendu sa main tremblante; sans savoir non plus ce qu'il fait, Arthur l'a portée à ses lèvres. Mais que ce simple mouvement a satisfait le cœur d'Izolette!.... comme elle se sent plus heureuse! comme il a éclairci ses pensées! et que la lumière du jour est devenue plus

pure à sa vue! Arthur pousse un profond soupir, le tendre regard d'Izolette y répond; tous deux ils se sont retrouvés.

« — L'autel est prêt et nous attend, dit le » sire de Montolin, partons!

« — Partons! répète Arthur! »

Il se tourne vers l'assemblée; il aperçoit près de lui Guillaume des Barres dont le visage est pâle et abattu. L'expression de tristesse empreinte sur la physionomie de l'illustre chef, et l'altération visible de ses traits, témoignent assez ce qu'il souffre en assistant à l'hymen d'Izolette Ravenstel; passant près de lui, a serré sa main avec émotion. Puis, détournant brusquement la tête, il a pris rang dans le cortége, et la foule s'est mise en marche.

Le lac était couvert de nacelles chargées des villageois d'alentour et des conviés à la

fête. Une gondole parée de fleurs, et dont les mâts dorés soutenaient des voiles de pourpre, a reçu le comte de Ravenstel et sa belle compagne. De jeunes enfans, armés de carquois et de flèches, sont groupés entre les cordages légers de cette conque de Cythère, et balancent sur eux des palmes. Plusieurs cassolettes de parfums brûlent à la proue de l'esquif; et leurs vapeurs suaves, montant dans les airs en colonnes, offrent, comme à travers des nues, les joyeux essaims d'Amathonte. Une musique harmonieuse paraît sortir du sein des ondes. On eût dit un chœur de Nayades célébrant l'hymen et l'amour.

La gondole suzeraine, dont une brise embaumée enfle les voiles, court aussi rapide que l'amant de Flore lorsqu'il emporte, triomphant, l'essence des fleurs d'un bocage. Le disque du soleil, élevé à l'orient, couvre de ses jets de flamme les verts côteaux de

Montolin ; et le lac, dont les flots poussés par de légers courans, sont repoussés par des vents contraires, scintille aux rayons du grand astre, et semble un lit d'étoiles magiques.

Autour de l'esquif d'Izolette se glissent rapidement, et comme poussés par des sylphes, des canots chargés de guerriers dont les boucliers et les casques étincèlent de mille feux. Les bannerets ont paré leurs fronts de panaches à couleurs vives et variées. Leurs lances fleuries et baissées salpent la déité du lac ; et, semblable à la fleur qui n'exhale ses plus doux parfums que lorsque le zéphir l'agite, Izolette, émue, énivrée, pleine de crainte et d'espérance, s'offre aux yeux de la multitude plus séduisante que jamais.

Quand elle regarde son époux, que de douces paroles et de tendres aveux sont sur

sa bouche. C'est certainement, il est vrai, qu'ils se dirigent vers Arthur, mais bien qu'à voix intelligible, ils n'aient point été prononcés, l'observateur peut les entendre. Son amour généreux et pur, ses pensées chastes et pieuses éclatent dans ses yeux expressifs, comme de saintes révélations sortent d'un divin sanctuaire.

Le comte de Ravenstel est plongé dans une sombre rêverie. Izolette a totalement disparu de ses regards et de sa pensée. Cette multitude de bateaux voguant sur les ondes, ces guerriers, ces fleurs, ces fanfares lui rappellent son arrivée à Montolin, cette belle soirée de fête où pour la première fois il traversa le lac paisible. Alors son existence était heureuse ; l'avenir se présentait à lui riche d'espérance et de plaisirs, brillant de succès et de gloire. Libre alors, son ame était pure et

n'avait point été flétrie par les passions et la douleur. La nature, les hommes, le monde, il les cherchait avec transport ; il volait vers eux avec enthousiasme et leur portait son cœur novice, son innocence dévouée, comme une offrande digne d'eux. Qu'il se promettait de jouissances ! Que la vie lui offrait de délices !..... Oh ! quel changement aujourd'hui ! Il a aimé....., toutes les félicités de la terre se sont évanouies. Il a aimé....., tous les enchantemens de la nature ont disparu. Hélas ! il suffit donc d'un sentiment pour couper toute une carrière, dévaster tout un élisée, dépouiller toute une existence.

Où est-il ce temps où, dans le vague de ses désirs et de ses contemplations, Arthur s'affligeant du calme harmonieux de ses jeunes années, soupirait après les agitations tumultueuses d'une vie semée de tempêtes !....

Il était fier alors de ses pensées pleines d'exaltation, de son audace illimitée, de sa franchise fougueuse, de la surabondance de moyens que lui avait départis le sort; l'infortuné! ce faisceau de liens mystérieux qui, enorgueillissant son ame, le portait constamment vers le sublime et l'infini, ne formait en lui cependant qu'un tout funeste à l'humaine nature, qu'une puissance destructive qui, de secousses en secousses, devait le conduire à sa perte. Ah! malheur au mortel à imagination ardente, qui se jouant de sa nature, ne cherche point à la dompter, et qui se confiant à ses propres forces, ne veut pour guides que lui-même!

La gondole suzeraine est au milieu du lac. C'est là..... Ravenstel croit reconnaître la place; oui, c'est là que le batelet mystérieux fuyait devant l'esquif armorié..... Merveil-

leuse apparition ! qu'es-tu devenue ?... Le comte redemande aux flots la déité enchanteresse et sa nacelle solitaire.

Bientôt la plaine humide cesse d'absorber son attention. Il a porté sa vue au-delà. Le lac et ses féeries, la vallée et ses prestiges, les airs et leur douce harmonie, tout s'est évanoui pour lui devant un seul objet. La cabane de l'Étrangère.

Ses yeux, son esprit et son cœur sont sous le toit de l'exilée, à la fontaine de la Madone, entre les arbres du bocage; il voit la nymphe mystérieuse; il lui parle, il tombe à ses pieds...; il n'est plus pour lui d'Izolette.

La vierge de Montolin l'observe..... Elle aperçoit sur la rive voisine le fatal bosquet d'Alais; le sombre abattement d'Arthur ne lui est que trop expliqué..... Elle parle, il ne l'entend plus; elle l'appelle, point de réponse. Hélas! la fête et ses plaisirs disparais-

sent aussi pour elle..... Tout se désenchante à sa vue. Les rêves de l'espérance et les illusions de l'amour tombent, dissipés à l'instant, devant la cabane isolée.

Un magnifique arc de triomphe avait été dressé sur la rive où devaient débarquer les époux. A la vue de ce monument qui paraissait avoir été élevé tout à coup à la simple parole de quelque génie, des cris d'admiration partent de l'esquif d'Izolette. Elle profite du moment, et tandis que l'attention générale était tournée vers cette merveille de la fête, la vierge s'approche du comte, et d'une voix douce et timide : « — Arthur ! cher » Arthur ! lui dit-elle, si vous n'êtes point » où je suis, ah ! du moins, je suis où vous » êtes. Mon ami, laissez-moi vous suivre en » pensées ainsi qu'en actions ! soyons ensem- » ble... n'importe où. »

La gondole aborde au rivage, et toute la population de Saint-Irénée salue de ses acclamations réitérées le beau couple de Montolin. Des harangues villageoises sont adressées à l'époux futur de la généreuse bienfaitrice du canton. Le comte n'a ni la force d'y prêter l'oreille, ni la volonté d'y faire une réplique; il lui faudrait en ce dernier cas témoigner au peuple quelque satisfaction, et Arthur ne dit jamais que ce qu'il pense, n'exprime que ce qu'il ressent. Izolette est donc forcée, elle seule, de répondre aux témoignages d'amour des campagnards reconnaissans. Mais en leur adressant ses paroles, des larmes baignent son visage. La multitude ravie, jouit de cet attendrissement qu'elle se flatte d'avoir causé; Izolette pleurait Arthur.

Pâle et le front baissé, il a passé sous l'arc de triomphe comme un condamné sous l'échafaud. Une sueur froide mouille

son front; et cependant son regard est vif et brûlant. Une irritation convulsive agite toute sa personne. Les cris du peuple, les hymnes des jeunes bergères, les tambours et les chants guerriers n'arrivent plus à son oreille qu'en sons confus et discordans. Il voit la flèche du couvent de Saint-Irénée; l'Étrangère est là.... Bientôt il prononcera devant elle le fatal serment de l'hymen; bientôt il jurera devant elle de n'aimer jamais qu'Izolette. Quelles pensées et quelles images! Comme elles bouleversent ses sens! Plus il approche du monastère, et plus son désordre s'accroît. Il ne cherche plus à chasser de son esprit les souvenirs qui le poursuivent; les regrets qui le dévorent, et le supplice qui l'attend; non, il les attire tous à lui; il aborde sans ménagement toutes les horreurs de la souffrance; il se soulage en s'y plongeant. Avant d'arriver à l'autel, il

veut les forces du délire, la raison n'en a plus pour lui.

Les habitans de la contrée, en voyant passer les époux chargés de parures somptueuses, environnés des pompes de la grandeur et de la fortune, brillans de jeunesse et de charmes, les contemplent avec admiration. Semblables aux vieillards de Troie, extasiés à la vue d'Hélène : « — Qu'elle est » belle! criaient les anciens du village.

» — Qu'il est beau! répondaient tout bas » les jeunes filles du hameau.

» — Qu'ils sont heureux! disait la foule. »

Hélas! auraient-ils pu croire les uns et les autres que la seule exclamation qui convenait en ce moment à l'illustre couple, était ces mots : « — Qu'ils sont à plaindre! »

Ils sont aux portes de l'abbaye. Le prieur de Saint-Irénée, suivi d'une troupe de reli-

gieux, est venu au-devant des époux. Les joues d'Arthur se sont vivement colorées; il fixe d'un œil hagard et interrogatif le prêtre qui connaît ses secrets. Un léger signe de l'abbé répond à la question muette; Alaïs est au monastère.

Ils sont entrés sous le portique. Du haut des marches du perron Izolette salue le peuple et distribue ses dons aux pauvres. « — Hon-
» neur et gloire au comte Arthur! Amour à
» l'heureuse Izolette! s'écrient avec enthou-
» siasme les habitans de Montolin. » Le prieur se tourne vers Ravenstel; il voit son air sombre et sinistre, il a frémi. « — Amour à l'heu-
» reuse Izolette! répète la foule charmée.

» — Grand Dieu! prends pitié d'Izolette!
» répond le prieur à voix basse. »

Parmi la multitude assemblée, ceux qui avaient assisté au fameux jugement d'Alaïs

remarquent la tristesse d'Arthur, et ne s'en étonnent point. Son amour pour l'Étrangère leur avait été démontré; ils voient facilement que le comte, séparé par un sort contraire de celle qu'il aime, épouse à regret sa rivale; malgré les charmes d'Izolette, ils se rappellent Alaïs, et leur intérêt tout entier est pour l'exilée du vallon.

Le page d'Arthur, Édovar, avait suivi son maître. Tout-à-coup la douleur et le courroux se peignent sur ses traits; Ravenstel en cherche la cause et l'a bientôt trouvée. Parmi les villageois réunis au bas du perron, Nicette, pâle et pensive, s'appuie en chancelant sur le bras d'un des pâtres de la vallée. Elle évite les yeux du page; la souffrance et le regret dominent son cœur, mais ne troublent point sa raison. Celui qui l'accompagne n'est ni jeune ni beau, mais

il est l'époux que sa mère lui avait choisi, et Nicette l'épousera.

Quel exemple de force et de sagesse donné de nouveau à Arthur!... Vaincre l'amour est donc possible. Le visage de l'orpheline, abattu et décoloré, dévoile bien, il est vrai, les combats intérieurs de son ame; mais au milieu de ses chagrins, quelque chose de satisfait brille en ses timides regards; c'est la joie d'un devoir rempli, l'espoir d'être toute aux vertus, le contentement d'un cœur pur.

Le comte de Ravenstel et sa compagne entrent enfin dans l'abbaye. Déjà les flambeaux de l'hymen sont allumés à la chapelle. Le prieur guide les époux; et après avoir traversé une suite de vastes salles, ils arrivent à la grande galerie du monastère, attenante au chœur de l'église. Là doit s'ar-

rétor Izolette, en attendant que tout soit prêt à l'autel pour la recevoir, là doivent se reposer un instant des fatigues de la route et les époux et leur cortége.

L'enceinte est décorée avec pompe; elle est entourée de statues en marbre et de vases du plus grand prix. Des tapis somptueux couvrent ses pavés; des fleurs enlacent ses colonnes; des étoffes de pourpre et d'or décorent ses antiques merveilles. Tout est gracieux et splendide, élégant et somptueux; c'est plus que le salon des noces, c'est l'entrée d'un palais des cieux.

Mais en vain toutes les richesses de l'art sont déployées devant Arthur; rien ne le charme; tout a pris les couleurs de sa pensée, tout lui paraît noir et lugubre. Encore quelques instans, et son destin, lié pour jamais à celui d'Izolette, sera pour jamais séparé de celui d'Alais. Sa respira-

tion est pressée, ses genoux le soutiennent à peine; un froid glacial coule dans ses veines, puis est remplacé tout à coup par une flamme brûlante. Il tressaille à chaque instant, et ses mouvemens sont désordonnés. Sa voix est sinistre, son œil est égaré. En traversant le monastère, tantôt il marchait à pas pressés, comme s'il croyait ne pouvoir jamais arriver à temps aux lieux où il était attendu; tantôt il demeurait immobile, comme si quelque perfide enchanteur venait de le changer en statue. Enfin, souvent mêlé dans la foule, et s'imaginant être seul, il se parle, on ne sait de quoi; il répond, on ne sait à quoi.

Izoletta a constamment suivi tous ses mouvemens et cherché toutes ses pensées. Elle saisissait l'air du bonheur; elle s'efforce d'attirer sur elle l'attention générale, pour qu'elle ne se porte point sur Arthur; elle captive par

un entretien animé, les chevaliers qui l'environnent, afin qu'ils n'observent point son époux. Elle veut paraître confiante et paisible; oh! que son ame est torturée!

Une des croisées de la galerie est ouverte, elle donne sur un magnifique balcon qui domine toute la campagne; le comte de Ravenstel y porte ses pas; il étouffe, il a besoin d'air. L'excès de ses tourmens a fini par l'isoler complètement au milieu de ceux qui l'entourent. Il n'est plus d'usages sociaux, de retenue ni de bienséances pour le mortel au désespoir; il agit, il va librement; l'opinion publique ne lui est plus rien; il ne fait nul cas de lui-même. Il méprise et hait ses semblables, que lui importe leur estime!

Quel spectacle Arthur considère! Sur les eaux bleuâtres et transparentes du lac, une

flotte errante et légère joute et combat le long des rives. Une musique harmonieuse retentit sous chaque bocage où dansent les vierges du hameau, le front couronné de guirlandes. Des tables champêtres sont dressées sous les ormeaux du vallon ; et les anciens de la contrée, tout au Dieu des festins joyeux, y chantent Bacchus et l'Amour. Les plus jeunes pâtres du pays, dont les chapeaux sont ornés de rubans, et les houlettes garnies de fleurs, exécutent sur le préau mille tours de force et d'adresse. C'est l'allégresse et le bonheur que la désolation contemple.

Ravenstel détourne les yeux du tableau mouvant de la vallée, et les porte au loin vers les montagnes et la forêt, où tout est calme et silencieux ; mais cet aspect pour lui n'a pas plus de charmes que l'autre. Lorsque l'ame est bouleversée, le repos de la nature

contraste et discorde avec elle. La terre, comme indifférente aux douleurs de ses enfans malheureux, semble leur dire avec dédain : *souffrez ou mourez, peu m'importe;* elle n'en change rien à ses lois, nulle pitié, nulle sympathie ! Le cœur de la plupart des humains, pour leurs semblables, n'est souvent qu'un roc insensible, le sol de toutes les contrées n'est, en résultat, qu'une tombe; hélas ! presque toujours ici-bas, pour l'homme que poursuit l'adversité, tout est solitude et désert.

Izolette est venue joindre Arthur vis-à-vis d'elle, et à mi-côte de la montagne opposée, s'élevait le clocher aigu d'un couvent de Bénédictines; elle le montre à Arthur, et d'une voix plaintive : Arthur ! dit-elle, là-bas, sous ces murailles pieuses, qu'elles ont un destin paisible celles qui,

» loin de tous les bruits de la terre, élèvent » leurs chants vers les cieux ! Ravenstel, » qu'elles sont heureuses ! elles n'ont jamais » connu l'amour. »

Guillaume des Barres la suivait ; il a écouté son discours. — Qui vous assure, » lui dit-il, qu'aucune d'elles n'ait aimé ! » Il est peut-être de jeunes filles, qui, forcées d'immoler leurs penchans à leur devoir, sont venues réfugier en ce cloître » leurs regrets et leur désespoir. Plaignez-» les, noble compagne d'Arthur ! vous ne » savez pas....., puissiez-vous ne jamais » savoir, quelle est l'angoisse poignante » qu'éprouve un cœur qui se sacrifie ! »

L'accent douloureux de Guillaume, et ses paroles significatives ont été entendus d'Arthur ; il interrompt le sénéchal. — Ces » vierges du Seigneur, dit-il, ont des joies » que nous ignorons. S'il en est parmi elles

» dont le cœur ait autrefois parlé, celles-là
» même ont de saintes consolations; elles
» sont résignées à leur sort; elles ne sont
» point condamnées à subir des fêtes.....; le
» monde a disparu pour elles; dégagées de
» tous les liens terrestres, elles prient..... et
» Dieu les écoute.

» — Ah! que ne suis-je une d'entre
» elles! s'est dit à voix basse Izolette. »

Ravenstel a quitté le balcon; il fait le tour de la galerie, et parle à chacun des assistans. Son visage paraît plus calme, mais ses paroles ont peu de sens; une idée fixe le préoccupe. Son but, en parcourant l'enceinte comme pour causer avec ceux qui la remplissent, est de chercher secrètement, et sans qu'on le remarque, un des témoins à son hymen, qui doit être parmi la foule

et qui veut y rester caché. Ne pourra-t-il le découvrir?

Un groupe de religieux se tient à l'extrémité de la salle; le comte s'en est approché. Une figure mystérieuse est debout derrière ces prêtres, et s'appuie contre une statue. Son maintien est peu assuré; un capuchon voile ses traits; elle a le long vêtement noir des moines de Saint-Irénée; Arthur l'examine attentivement, et le cœur d'Arthur a battu.

Elle a vu l'attention qu'elle a excitée, elle a reculé de quelques pas...., et ce mouvement l'a trahie. Plus de doute, c'est Alaïs; l'élégance de sa taille et ses formes enchanteresses n'ont pu se perdre et disparaître entièrement sous son habillement lugubre. C'est Hébé revêtue du manteau de la divinité des nuits; c'est la plus timide des Grâces, qui devant l'Amour prend un voile; c'est

une aurore éblouissante qui s'est couverte d'un nuage.

Le comte de Ravenstel s'arrête. Un frémissement religieux, semblable à celui qui saisit une ame enthousiaste à l'aspect d'un temple sacré, s'est emparé de tout son être. Il lui semble qu'un souffle divin exhale autour de lui vient d'épurer les airs et l'enceinte. Il sent, il respire, il existe.

Il est prêt à s'élancer vers l'objet adoré qui dispose de son destin; mais un geste de l'Étrangère, un geste doux et suppliant qu'aucun spectateur n'a pu voir bien qu'Arthur ait pu le comprendre, l'enchaîne captif à sa place. Il reste immobile et muet.

La porte de l'église s'ouvre. Les époux sont appelés à l'autel. Tout est prêt; ils sont

attendu. L'orgue retenti sous la nef, et l'heure de l'hymen a sonné.

Le sire de Montolin s'approche d'Arthur; et lui montrant sa fille : « — Comte de Ravenstel ! lui dit-il, prenez la main de votre » épouse, et conduisez-la vous-même à » l'autel.

» — Mon épouse ! s'écrie Arthur, revenu » brusquement à sa situation réelle ; oui, » je l'ai juré.... me voici. »

Il va vers Isolette, il est près d'elle.... Il suspend tout-à-coup sa marche et prononce ces mots : « — Sire de Montolin ! allez prendre » place à l'église; que tous les assistans s'y » rendent ! je désire y entrer le dernier. »

Le châtelain paraît d'abord étonné, mais Arthur l'a depuis long-temps accoutumé à ses singularités étranges ; il cède à son nouveau désir, et feint de le trouver convenable. Pourvu que sa fille porte le nom du descen-

dant des rois de Bretagne, et jouisse de son immense fortune, peu lui importe tout le reste. Pourvu que son ambition soit satisfaite, les moyens qui l'auront servie lui paraissent indifférens. La foule entre avec lui à l'église. Il ne reste dans la galerie qu'Arthur, le prieur, Izolette, et la malheureuse Etrangère.

Quel était donc l'espoir d'Arthur en écartant ainsi les conviés à la cérémonie nuptiale? voulait-il avant l'hyménée entretenir seul Alaïs? Songeait-il à rompre ses engagemens? quel était son projet, son but?..... Hélas! il n'en avait aucun. Le vœu manifesté par lui retardait le *oui* solennel; il en avait eu l'idée vague et l'avait jetée au hasard. Quelques instans de liberté étaient devenus un besoin pour son ame. Pourquoi? qu'en veut-il faire? Il l'ignore.

» Le prieur est à ses côtés. « — Arthur ! lui dit-
» il à voix basse, rappelez-vous votre ser-
» ment ! L'Etrangère a tenu sa promesse ;
» elle est ici ; soyez homme. Un peu de fer-
» meté ! suivez-moi.

» — Izolette, répond le comte en se tour-
» nant tristement vers sa compagne, et lui
» présentant sa main, Izolette, je suis à toi. »

Il dit ; et regarde Alaïs. Croyant n'être pas vue de lui, l'Etrangère a penché son front contre la statue derrière laquelle elle se tient. Le tissu qui couvre son visage est agité ; sans doute elle répand des larmes. A sa respiration gênée, aux mouvemens pénibles de son sein, on voit que des sanglots la suffoquent..... Elle comprime en vain ses angoisses. Arthur à cet aspect succombe à toutes les pensées qui assaillent à la fois son esprit et son cœur. Il laisse échapper la main de l'héritière du castel..... il tombe, éperdu, sur un siége ; et

d'un son de voix déchirant, il a fait entendre ces mots : — Pardonne ! Izolette, oh pardonne !

Quel épouvantable moment pour la vierge de Montolin ! près de la couture aux autels, la main d'Arthur se retire... et lui, glacée, hors de la sienne. Ah ! le coup de la mort eût été moins cruel pour l'infortunée Izolette. Ses souffrances sont devenues trop fortes pour pouvoir être contenues et cachées plus long-temps. Son ame a besoin aussi de s'ouvrir et de développer ses tourments. Elle oublie à son tour le lieu, l'heure, l'assemblée, elle-même ; et ces lamentables accens partent de son sein déchiré.

« — Cher Arthur ! plus d'hymen pour moi ! » je ne suis point aimée... je vois que je ne » le serai jamais... Toute illusion est dé- » truite. Mon cœur s'élançant vers le tien » n'avait jamais espéré recevoir autant qu'il

» offrait ; mais du moins il s'était flatté de te
» consoler de tes peines, et de pouvoir en-
» tourer ta vie de ce sentiment vif et pur,
» de cet amour désintéressé, qui s'oublie en
» se dévouant, peut rendre heureux sans
» prétendre à l'être, donne tout et n'exige
» rien. Le voile est tombé de mes yeux.....
» Je n'adoucirais point tes regrets..... Tu re-
» pousses ton Isolette. Arthur ! plus de con-
» trainte ! sois libre ; je ne t'adresse aucun
» reproche, tu n'es pas maître de toi-même.
» L'humiliation de ce moment est sans doute
» horrible pour moi ; mais tu souffres, je ne
» puis que pleurer ; tu aimes.... je comprends
» tes maux. C'est malgré toi que les flam-
» beaux de l'hymen se sont allumés. N'a-
» chève point le sacrifice..... Tu seras mon
» ami, mon frère ; d'autres liens pourront
» nous unir. Tu me redoutais comme épouse ;
» eh bien ! tu m'aimeras comme sœur. »

Le comte de Ravenstel, dans un trouble, impossible à peindre, veut prononcer quelques paroles; mais Izolette s'y oppose : « — Point de généreuse pitié! dit-elle; Arthur! ne brusque point ta réponse; n'obéis à nulle impulsion étrangère; que ce soit ton cœur qui te parle, et non ma douleur qui te touche! »

Arthur se tourne vers l'abbé. Son regard semble lui dire : « *C'est Izolette qui me dégage de mon serment; ce n'est pas moi qui rompt mes nœuds.* » Mais le prieur s'adressant à la fiancée du castel : « — Que faites-vous! lui dit-il avec force, quoi! au pied même de l'autel, rejeter l'anneau nuptial!..... quelle conduite! quel scandale! vos esprits ne sont plus à vous, revenez à la raison. Retirer ici le consentement que vous avez donné! Izolette a une ame trop pure pour consentir à outrager ainsi, de-

» vant un public assemblé, son père, l'église
» et Dieu lui-même. Vierge sans tache, vous
» allez m'accompagner dans le temple, à
» moins que Raventstel ne se refuse devant
» moi à vous donner le nom d'épouse. Ar-
» thur, parlez !.... l'oserez-vous ? »

Le comte demeure interdit; il couvre son visage et ses yeux des longs plis de son manteau blanc; il est hors d'état de répondre. La douce et modeste fille du castel que ses inexprimables tourmens ont sortie de sa nature habituelle, s'abandonne alors tout entière à l'élan généreux de son ame, sans que néanmoins un seul instant sa grâce ingénue l'abandonne. Elle écarte d'une main timide le prieur de Saint-Irénée; et, plus touchante que jamais, arrachant le voile qui parait son front chaste et pur, détachant les fleurs et les pierreries qui s'enlaçaient aux boucles gracieuses de sa chevelure, jetant la cou-

ronne virginale qu'avec tant de joie le matin elle avait posée sur sa tête, et dépouillant enfin de toutes les parures nuptiales, de tous les présens de l'hymen, elle se précipite aux pieds du comte. « — Arthur! tu le vois, s'é-
» crie-t-elle, ma résolution est prise, mon
» sacrifice est consommé. C'est moi
» présentement qui t'implore pour que tu
» ratifies ma conduite. Le prieur n'a nuls
» droits sur nous, et je suis libre de moi-
» même. Le scandale! il n'est que dans le
» crime, et c'est la vertu qui me guide.
» L'honneur et le devoir me crient : « *Ne*
» *fuis point le malheur d'Arthur!* »... Il
» n'est désormais qu'un seul voile qui con-
» vienne au front d'Isolette, et c'est pour
» Dieu que je le prendrai. Dieu seul pou-
» vait te remplacer. Plus de fleurs, plus de
» pierreries... Fais-tu, du balcon de la fête,
» le couvent des bénédictines... C'est le ciel

» qui me le montrait. Je renonce aux joies » de la terre, à toutes les pompes de la vie. » Quel sacrifice maintenant pourrait me » paraître cruel, Arthur, j'ai renoncé à » toi. »

Pendant cette scène déchirante, l'étrangère, à l'écart et sans être vue, contemplait silencieusement, de l'un des angles de la salle, Arthur, Izolette et l'abbé. Quel long supplice pour elle!..... Tout-à-coup elle sort de son abattement; une détermination subite lui a donné des forces surnaturelles. Elle accourt à Izolette, saisit sa main avec force, et, tandis que la surprise et l'effroi enlèvent à sa rivale tous les moyens de résistance, elle replace à la hâte sur son front ses fleurs, ses pierreries, sa couronne et son voile. Puis la relevant malgré elle : » Izolette! dit l'inconnue, vous serez é-

» pouse d'Arthur.... Vous le serez.... Vous » devez l'être. Plus de résistance, il le faut. » De par le ciel, je vous l'ordonne ! »

Sa voix imposante et solennelle a produit un effet magique. Arthur, renversé sur son siége, n'a plus ni volonté ni force. La vierge du castel n'ose retirer sa main de celle de l'Étrangère. Il lui semble qu'un esprit divin a pris une apparence humaine pour lui porter l'ordre des cieux.

« — Qui donc êtes-vous ! s'écrie-t-elle ; » vous qui parlez au nom du Seigneur ! »

La figure mystérieuse rejette son capuchon en arrière. De beaux cheveux blonds s'échappent en désordre des replis de ce sombre voile ; et un visage angélique, une incomparable beauté s'offre à l'œil surpris d'Izolette.

« — Je suis *l'Étrangère*, dit-elle.

Et sans laisser aux époux ni le temps de la réflexion, ni le pouvoir de la résistance,

elle a recouvert son visage, a pris la main de Ravenstel, ....., et, d'une marche précipitée les entraînant tous deux vers l'église, elle les conduit à l'autel. Le prieur étonné les suit.

La galerie est restée déserte. Les époux sont aux parvis sacrés ; et la cérémonie commence. En ce moment la porte du temple, doucement poussée, tourne de nouveau sur ses gonds ; et la salle aux statues de marbre a vu revenir l'Étrangère. Elle est seule, marche avec peine, et ses forces vont l'abandonner.

Un prie-dieu se présente à sa vue. S'y jetant à genoux : — « Arbitre suprême, dit-
» elle, quel moment et quel sacrifice !.....
» Une nouvelle barrière se lève entre moi
» et lui ; je l'ai placée..... Je l'ai voulu.....
» Izolette va être son épouse. Ciel ! prends
» pitié d'eux et de moi ! »

Son front est prosterné, elle reste sans mouvement; et, pâle, défaite, dans un état complet d'insensibilité, elle semble au milieu du salon paré pour les fêtes, une image de douleur et de mort jetée, pour servir de leçon, parmi les pompes et les plaisirs de la vie.

Les chants d'église retentissent. Les jeunes serviens de l'autel ont entonné les hymnes sacrées; leurs voix argentines et pures tiennent des mélodies célestes. Alais renaît par degrés; elle a pu s'arracher à son désespoir, ou plutôt l'offrir au grand juge.

Oh! combien l'excès du malheur donne d'énergie à la foi! quand l'ame déchirée n'a plus de ressources ni de consolations à attendre du triste séjour de la vie, qu'elle a besoin des voies du ciel! le trône des miséricordes est le seul port des grands naufrages.

L'orgue ne se fait plus entendre. Les divins cantiques ont cessé..... Soudain l'Étrangère tressaille... Quelques paroles murmurées de loin, qu'elle ne peut entendre, mais qu'elle devine, sont prononcées au pied de l'autel par le prêtre qui officie..... Il interroge, on va répondre..... Alaïs, respirant à peine, avance la tête, écoute, semble attendre un coup effroyable..... Qu'il tarde à la frapper!..... Elle marque le temps par les palpitations de son cœur..... Tout à coup ses nerfs se détendent; c'en est fait, le coup est porté. Elle étouffe un lugubre cri. Sa tête retombe glacée sur le prie-dieu qui la soutient. Sa paupière se referme; ses artères ne battent plus..... Le oui fatal est prononcé.

Mais la porte donnant sur l'église s'est ouverte avec violence.... Qui se précipite dans

la galerie? Arthur lui-même, Arthur lui seul, et dans quel état, juste ciel...!

Pendant la cérémonie de l'hymen, il avait paru anéanti; mais à peine avait-il prononcé le *oui* solennel qu'un accès de rage et de délire l'avait saisi..... Sa raison s'était entièrement perdue..... Se levant en sursaut du pied des autels comme sortant d'un songe horrible, il avait repoussé le prêtre, protesté contre son hymen, proféré d'étranges blasphèmes; et, fendant la foule épouvantée, il avait couru vers l'Étrangère.

Il referme sur lui la porte de la galerie; il en tire les longs verroux. Sait-il où il est, ce qu'il fait?... Non; la démence et la fureur sont ses seuls guides. La fièvre bouillonne dans ses veines. Ses joues enflammées sont de pourpre. Le dernier période des angoisses la conduit au dernier degré du désespoir.

Chacun de ses regards est un trait de feu ; chacune de ses pensées est un transport ; chacun de ses mouvemens est une frénésie. Avant de s'éteindre à jamais, son imagination embrasée devait cet affreux complément à sa nature immodérée.

Il saisit fortement le bras d'Alaïs, la retire avec impétuosité de son engourdissement léthargique, et l'entraîne à pas pressés hors de l'immense galerie. Où va-t-il ? l'insensé l'ignore. Quel est son but ? il n'en a aucun. S'arracher à ses nouveaux liens, les briser, revoir Alaïs : telle est sa vague volonté.

L'Étrangère n'a ni la force de lui résister ni le pouvoir de le comprendre... dans le trouble de ses esprits elle voit et entend à peine. Emportée comme par le tourbillon de la tempête, elle traverse hors d'elle-même, et presque dans les bras d'Arthur, des corridors, des galeries, le monastère tout

autour. La terreur se peint dans ses yeux ; le désespoir est sur ses traits, et pourtant, au fond de son cœur, cette terreur n'est point sans charme, ce désespoir a quelques joies.

Ravenstel dépose enfin Alais dans une enceinte solitaire où nulle issue ne s'offre à lui; il est contraint de s'arrêter. Arrivé à l'extrémité du couvent, Arthur ne peut aller plus loin. La cellule écartée où il se trouve était la chambre du prieur. Le jour ne l'éclaire que faiblement. Au fond, sur une espèce d'autel, est un immense crucifix, l'image sainte de la vierge et quelques livres de prières.

L'Étrangère revient à elle, et se voit seule avec Arthur en un réduit obscur et inconnu. Aucun religieux ne s'est trouvé sur leur passage, et n'a pu s'opposer à leur

étrange fuite; tous les prêtres sont à l'église.

La manto qui couvrait les traits d'Alèa est rejetée sur ses épaules; que de charmes elle découvre!..... ses beaux cheveux blonds tombent en boucles ondoyantes et flottent sans art autour d'elle. Son regard tendre et prolongé implore la pitié d'Arthur. Son teint, habituellement pâle, a pris ce léger incarnat que la blanche rose du printemps emprunte à sa brillante sœur. Sa robe noire est entr'ouverte; et la blancheur de son cou gracieux arrondi par les amours éblouit l'œil qui le contemple. Son inquiétude et ses alarmes, animant son charmant visage, le rendent plus attrayant encore. Oh! que son trouble l'embellit! que son désordre est enchanteur!

« — Arthur! où suis-je? dit-elle.

» — Auprès de moi, lui répond-il d'une » voix tonnante; tu ne saurois plus être

» ailleurs. Ici, dehors, plus loin, partout,
» ma place est désormais à tes côtés. Elle y
» est fixée pour toujours, soit dans la vie
» soit dans la mort, à l'Élysée ou au Tartare. »

L'aliénation de ses esprits est à son comble. Alaïs est tremblante devant lui; il la contemple avec une joie farouche. Jamais elle ne lui avait paru si belle; et soudain une pensée, enfantée par le délire, pensée qui à la fois l'effraie et l'enivre, qu'il repousse et qu'il ressaisit, vient s'emparer de tout son être.

« — Idole de ma vie! s'écrie-t-il, nous
» sommes seuls, nous sommes libres. Un mot!
» un seul mot!.... m'aimes-tu?

» — Arthur! lui répond l'Étrangère,
» est-ce le moment, l'heure et le lieu de m'a-
» dresser de telles paroles!... l'honneur, le
» devoir, tes sermens....

» — Encore les mêmes réponses! encore

» le même langage! reprend le comte avec
» fureur. Elle et eux, ils s'entendent tous...
» Eh bien! on m'y pousse, on m'y force....
» rien n'est plus sacré pour Arthur. »

Puis avec le rire du désespoir, amère ironie du malheur, il continue avec violence.

« — Honneur, conscience, amitié, devoir et
» sermens, tout est vain et faux dans le mon-
» de; il n'est de puissant et de réel que
» l'amour. Je ne connais plus que son ordre,
» et son ordre est que tu m'appartiennes.

» — O ciel! interrompt l'Étrangère, quel
» discours!... que voulez-vous dire!...

» — Ce moment est toute ma vie, pour-
» suit l'amant aliéné; je veux te posséder
» en dépit de la terre et des cieux; je veux
» connaître un instant le bonheur...; puis...,
» que l'univers disparaisse, et que l'éternel
» me foudroie!.... viens, Alaïs! viens dans
» mes bras!... Dieu t'a maudite, m'as-tu

» dit, eh bien, je veux l'être avec toi... » traçons autour de nous un cercle magi- » que de malédictions qui défende notre » approche aux hommes; c'est là où ils sont » qu'est l'enfer; où nous sommes seuls, en- » semble, est le ciel. »

Alaïs se lève épouvantée. L'expression brûlante et passionnée du visage d'Arthur lui révèle à la fois l'égarement qui l'entraîne et le danger qui la menace. Elle fuit au fond de la cellule, et se tournant vers lui, les mains jointes, dans une attitude suppliante :

« — Ravenstell s'est-elle écriée, songez que » vous n'êtes plus libre. L'autel a reçu vos » sermens; vous êtes l'époux d'Izolette.

» — Qui? moi! lui répond l'insensé; qui » te l'a dit? l'as-tu pensé?..... peux-tu le » croire?..... au sanctuaire où tu m'as me- » né, mes lèvres, à voix basse, ont pu dire » *oui*, mon cœur hautement a dit *non*. »

» Que font un autel et des mots... Je suis à
» toi, rien qu'à toi seule... je ne te quitte
» plus, je t'enlèverais au monde entier, je
» te disputerais à Dieu même. Ni les prê-
» tres, ni l'église, ni le monarque universel
» ne peuvent m'arracher à toi. Je les brave,
» je les hais... j'ai dit « *oui*, » mais pour
» Alais. Viens! que l'amour nous environne
» de ses délices ineffables! Je suis ton époux...
» je veux l'être. »

Il dit, et la presse contre son cœur; mais se dégageant de ses bras :

» — Arthur! s'est écriée l'Étrangère, épar-
» gne-moi, je t'en conjure! S'il est vrai que
» je te sois chère, noble Arthur! aie pitié
» de moi... le bonheur est-il dans le crime!

» — Le crime! a répété le comte. Je ne
» fais aucun cas des mots : crimes, vertus,
» vaines paroles!... c'est un crime que la
» vertu lorsqu'elle sépare deux cœurs qui

» étaient créés l'un pour l'autre.... plus de
» scrupules! plus d'obstacles! oh! ma bien-
» aimée! sois à moi. »

Il dit; Alais éplorée se précipite au pied de l'autel, enlace de ses beaux bras la sainte statue de la vierge, et recouvrant son énergie :

» — Homme barbare! a-t-elle repris;
» oserais-tu consommer mon déshonneur
» devant cette image sacrée! Retire-toi, tu
» me fais horreur. Quel amour infernal est
» donc le tien! jadis il te commanda le
» meurtre; maintenant il te prescrit l'adul-
» tère; joins-y encore le sacrilége.

» — Meurtre! sacrilége! adultère! s'écrie
» le frénétique Arthur, malédictions et fu-
» ries! venez, je vous accepte tous.... Trop
» avancé dans les voies de la perdition, je
» ne reculerai plus devant vous. Que la re-
» probation vous suive! qu'à votre voix s'ou-

» vre l'abîme! n'importe; en dépit de vos » cris, de votre aspect, de vos tortures, je » posséderai cette créature adorée. Alaïs, » si ta vie fut souillée d'erreurs, qu'est-ce » qu'une tache de plus! si ta vie est sans nul » reproche, à moi seul sera le forfait. Étran- » gère, je te crois pure.... il faut que l'ange » soit au démon, dût la création tout entière » en frémir dans l'éternité. Meurtre! sacri- » lége! adultère! éclairez de vos noirs flam- » beaux l'hymen du crime et du malheur! » soyez tous ici les témoins des suprêmes » félicités de l'amour et du désespoir! »

Il dit; une cloche lointaine répond à ses imprécations comme le long tintement de la mort aux derniers cris délirans de la vie. Alaïs, éperdue, est arrachée du pied de l'autel.... l'écho lugubre des arches antiques et des passages voûtés qui mènent de cellule en cellule prend une voix surnaturelle,

et semble tonner sur le crime.... la statue de la vierge a paru trembler sur son piédestal.... et l'ange des chastes amours s'est voilé de ses ailes blanches.

Des pas précipités se font entendre..... On cherche Alaïs, on accourt.... Elle est secourue et sauvée. Arthur voit entrer le prieur que le seul Guillaume accompagne. Il repousse l'Étrangère. Son œil est fulminant; il tire son fer du fourreau. Ce n'est plus de la volupté, c'est du sang qu'il faut à sa rage.

Le malheureux !... enfoncé dans les voies de la perversité, il est enfin arrivé à ce moment affreux où le coupable ne marche plus, mais se précipite; et où, pour se sauver de lui-même et d'autrui, il n'a que les forfaits pour refuge.

Ames ardentes, quel exemple !..... Arthur donna, toute sa vie, un libre essor à

sa volonté impérieuse, à son imagination exaltée ! se fiant à lui-même et se croyant certain de ses forces, il méconnut tout autre appui; et le résultat ! quel est-il ? Arthur, avec une ame vertueuse, le sentiment inné de l'honneur, un constant amour pour le bien, s'est livré aux plus criminels excès, a trahi les plus saints devoirs; et s'il n'a pas commis tous les crimes, c'est que, sur l'infernale route, il fut arrêté malgré lui.

Alaïs, presque inanimée, est aux pieds de la statue sainte. Guillaume approche....., il l'aperçoit. « — Juste ciel ! s'écrie-t-il, LA » REINE !... *Agnès de Méranie* en ces lieux ! »

A ces mots, le glaive d'Arthur, levé sur le front de l'abbé, échappe à sa main homicide... « — LA REINE !... *Agnès !*... répète-t-il, » et ses yeux se couvrent d'un voile. Il porte ses mains à sa poitrine; un mouvement

étrange, mais horrible, a désordonné tout son être. Il pâlit, il chancèle, il tombe.

Le prieur court à son aide; il veut le relever : ô surprise! évanoui et baigné dans son sang, le comte est sans apparence de vie. Le malheureux, dont un nouvel et dernier transport de fureur s'était emparé, venait de se ressouvenir de sa blessure mal refermée. Il l'a rouverte avec violence..... Il a déchiré sa poitrine. C'est par un suicide qu'il complète ses égaremens. L'insensé a voulu se donner la mort..... Il y a réussi sans doute.

# LIVRE ONZIÈME.

Le grand mystère est enfin connu ; l'Étrangère est Agnès de Méranie ; mais qui donc est la captive de Karemoy ?... Bien des événemens et des secrets restent encore à expliquer. Quelques mots vont tout éclaircir.

Agnès, fille de Berthold, duc de Méranie (1), avait atteint seize printemps lorsque Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-Lion se croisèrent pour la Palestine. Agnès, à la

(1) Les États du duc Berthold se composaient de la Méranie ou Moravie, de la Carinthie, de la Bohême et du marquisat d'Istrie.

cour de son père, entendait parler chaque jour des triomphes du roi de France. La renommée portait au loin le bruit de sa gloire; et mille récits merveilleux immortalisaient le grand homme. Philippe était jeune, beau, vaillant et digne de ses hauts destins. Comblé de tous les dons du ciel, il éclipsait tous ses rivaux. C'était l'Alcide de la France, c'était l'Apollon de Lutèce.

La princesse de Méranie, enthousiasmée des exploits de Philippe, ne voyait rien dans l'univers qui pût lui être comparé. « — Quel » sort fortuné! disait-elle, attend l'épouse » d'un tel prince!..... Être souveraine de » France! être aimée du héros de l'Europe! » Ah! c'est trop de bonheur et de gloire » pour une simple mortelle!..... » Et la belle Agnès soupirait.

Le roi part pour la Terre-Sainte; et par-

mil les paladins qui l'accompagnent est Léopold, son ami d'enfance, le fils du duc de Méranie. Philippe doit s'embarquer à Gênes (1); il visite en passant les États du père de son frère d'armes; et Agnès a vu, d'un balcon royal, défiler le héros français, à la tête de ses chevaliers, entouré de tous les prestiges de la puissance et de la gloire.

Son admiration s'est accrue; l'image du chef illustre ne s'efface plus de son souvenir. « — Quel roi! se répétait Agnès. La terre » retentit de son nom, et partout où il se » montre la foule enthousiasmée se préci- » pite à sa rencontre. Les anciens maîtres » de la Grèce se prosternaient avec moins » de respect devant la statue de Jupiter que » les preux devant leur monarque. Quel gé-

(1) *Voyez* tous les historiens.

» nie, et quelle beauté! Ah! lorsqu'assis sur
» son siége royal, dans tout l'éclat de sa
» magnificence, il voit presque le monde à
» ses pieds, il ne lui manque d'un dieu.....
» que l'éternité. »

La fortune sourit à Philippe; Agnès se fait raconter en détail ses hauts faits en Palestine par les guerriers qui en reviennent; et son imagination ardente les accroît et les exagère. Il n'est plus dans l'univers qu'un prince et qu'un héros pour elle : c'est l'immortel Philippe-Auguste.

L'étonnante beauté d'Agnès avait attiré à ses pieds les monarques les plus puissans. Épris de ses charmes, l'empereur Othon de Saxe, le duc de Souabe, le comte de Champagne et plusieurs souverains d'Italie avaient sollicité sa main. Insensible à leurs hommages, elle a rejeté leurs vœux.

Le fils de Louis-le-Jeune est de retour dans sa patrie ; et le bruit se répand qu'il épouse l'altière Isamberge, fille de Waldemar-le-Grand, roi de Danemarck. Un ambassadeur du monarque français est allé chercher la princesse ; et déjà les fêtes de l'hymen attendent la nouvelle épouse.

Jamais Agnès ne s'était flattée d'être un jour unie à Philippe ; et cependant à la nouvelle de son mariage, une douleur mortelle l'accable. La tristesse obscurcit ses traits : autour d'elle plus de plaisirs.

Un vieux courtisan l'avait depuis longtemps observée ; c'était le sire de Vanaubry. Agnès aimait l'extraordinaire ; et cet homme inconcevable excitait l'étonnement général. Il ne possédait aucun domaine, et paraissait immensément riche. Il ne pouvait avoir moins de douze lustres, et semblait à la fleur

de l'âge. Il parlait des héros de l'antiquité, comme ayant vécu avec eux (1). Initié aux mystères de l'art cabalistique, il lisait dans la nuit des temps. Pour lui point de secrets cachés, point de projets impraticables : des merveilles s'opéraient à sa voix. Les esprits du mal, disait-on, étaient soumis à son empire. Chacun semblait le redouter; tout le monde le consultait.

Agnès était seule avec lui. « — Princesse, » dit le thaumaturge, je connais la pensée » qui vous occupe. Aucun témoin ne nous

---

(1) Il parut au siècle dernier un personnage exactement semblable. C'était le comte de Saint-Germain. Il fit grand bruit à Paris; il était reçu à la cour, et madame Campan en parle dans ses Mémoires. Le comte de Saint-Germain était alchimiste, il possédait des secrets merveilleux, lisait dans l'avenir, et avait vécu, disait-il, avec les grands hommes des temps passés. Il n'avait point de fortune connue, et cependant ses dépenses annonçaient un grand seigneur extrêmement riche. Il avait l'extérieur d'un homme jeune encore, et cependant il avait assisté à des événemens très-anciens. Le fameux comte de Saint-Germain occupa un instant la France, et l'Europe ignore ce qu'il devint.

» écoute ; veuillez m'accorder votre atten-
» tion ; je puis dissiper vos chagrins.

» — Mes chagrins ! que voulez-vous dire !

» — Princesse ! un héros valeureux, je le
» sais, a su charmer votre grande ame. Il
» est en effet, de tous les princes de la
» terre, le seul qui soit digne de vous ; et si
» vous le désirez fortement, noble fille de
» Charlemagne (1) ! vous serez l'épouse de
» Philippe.

» — Moi !.... sa compagne est choisie.

» — N'importe, vous serez la sienne.

» — Et par quels moyens ?....

» — Il vous suffira de le vouloir.

» — Mais.....

» — Confiez-moi vos destinées, et vous
» serez reine de France.

---

(1) Agnès de Méranie comptait Charlemagne parmi ses aïeux. *Voyez* tous les historiens.

» — Reine de France ! et je vous devrais » ce titre !.... Je ne puis croire à vos paroles. » Quelle étrange puissance vous croyez-» vous !... Et, pour vous confier ma destinée, » qu'aurais-je à faire ?

» — Peu de chose. Je ne vous demande » que votre autorisation solennelle, une mè-» che de vos cheveux, une bague et votre » portrait. »

La princesse de Méranie, vive et imprudente, a semblé d'abord étonnée.... Mais ce que Vanaubry demande lui paraît de fort peu de conséquence ; rien n'est blâmable d'ailleurs en son désir ; des princesses d'une famille moins illustre que la sienne ont occupé le trône de France. La curiosité, l'orgueil, l'ambition parlent avec force à son ame ; elle est entraînée malgré elle. Jeune et sans expérience, elle accepte sans réflexion l'étrange offre du nécromant. L'ordre solen-

nel qu'il exige est prononcé; la mèche de cheveux est remise; la bague et le portrait sont donnés.

Agnès, jusqu'à cette fatale époque, avait été pure et sans tache; ce n'était point le feu de l'amour qu'elle ressentait pour Philippe, c'était l'élan de l'enthousiasme qui portait son ame élevée vers tout ce qui lui semblait grand; sa bienfaisance et ses vertus surpassaient encore ses charmes; elle était l'orgueil de son père.

Le sire de Vanaubry l'a quittée. Agnès réfléchit à l'entretien de l'homme bizarre qui se croit capable de l'asseoir au trône de France. Quels moyens va-t-il employer pour réussir en ses projets? Elle a tout approuvé et tout ratifié d'avance..... Ciel! une effroyable lumière vient éclairer soudain son esprit.... Le sire de Vanaubry, en recevant

de sa main ses cheveux, sa bague et son portrait, l'avait regardée avec une expression de malignité perfide qui ne présageait rien d'heureux. Son rire était sardonique; et sur son visage sombre et sinistre avait brillé, tel qu'un éclair, une sorte de joie satanique. Dieu! si les esprits des ténèbres étaient les agens autorisés par elle, qui allaient par d'iniques voies lui préparer la couronne!.... Si son hymen avec Philippe devenait une œuvre de l'enfer!... Si elle a connu ses destins aux démons et s'est associée à leurs crimes!... Agnès pâlit et frissonne; elle veut rétracter son ordre, et retirer à l'instant même les gages qu'elle a concédés; elle veut reprendre sa bague, redemander ses cheveux et son portrait; mais hélas! Vanaubry a disparu, on le cherche en vain de tous côtés... Il était parti pour la France en sortant du palais d'Agnès.

La princesse reste accablée. Qu'elle paiera cher un moment d'irréflexion! Les yeux baignés de pleurs, elle se fait d'amers reproches. Elle tremble déjà dans son cœur de s'être attiré pour jamais les malédictions célestes.

Cependant, au milieu d'une cour brillante et environnée de plaisirs, Agnès peu à peu se rassure; Vanaubry n'est plus l'objet de l'attention publique; il n'est plus fait mention de lui, et la charmante fille des rois oublie l'erreur d'une journée.

Le jeune prince de Méranie, Léopold, correspondait secrètement avec Philippe-Auguste. Il entre un matin chez sa sœur, tenant une lettre à la main. Son visage est rayonnant de joie. — « Agnès! chère Agnès! » lui dit-il, bénissons ensemble le ciel qui » verse sur nous ses bienfaits; vous allez » être reine de France.

» — Grand dieu ! dit la princesse éperdue
» tombant sans force sur un siége ; quelle
» nouvelle m'apprenez-vous !

» — La princesse de Danemarck, poursuit le
» noble guerrier, n'est plus l'épouse de Philip-
» pe. Un événement inconcevable les a sépa-
» rés pour jamais ; écoutez-en l'étrange récit.

» Le monarque avait été jusqu'à Arras au-
» devant de sa future compagne ; le mariage
» s'était célébré à Amiens. Le croirez-vous?
» Le soir même de l'hyménée, un bruit hor-
» rible se fait entendre dans le palais du
» souverain. Philippe-Auguste, l'œil ha-
» gard, et l'horreur peinte sur les traits,
» sort de la chambre nuptiale ; il ne parle
» d'Isamberge qu'avec épouvante et délire.
» Elle est bannie de sa présence ; et il a dé-
» claré publiquement qu'il ne voulait plus la
» revoir. L'affreux mystère de cette nuit
» d'hymen a étonné la France entière ; il va

» occuper toute l'Europe, et ne sera point » éclairci. Ce sera l'éternel secret dont cha- » que siècle frémira. Philippe a juré de le » taire (1).

» — Et à quoi attribue-t-on, dit la vierge » tremblante, l'horrible événement noc- » turne?

» — A quelque infâme sortilége, à quelque » complot satanique (2). Mais qu'avez-vous!.. » ma sœur, quelle pâleur mortelle!... » Je n'ai rien, mon frère, achevez..... » qu'est devenue Isamberge?

» — Revenue à Paris, à la suite de son

(1) Cet événement inconcevable n'a jamais été expliqué. C'est un des mystères les plus étonnans de notre histoire. *Rigord*, *Mézerai* et *Daniel* attribuent à un affreux sortilége l'horreur de Philippe pour Isamberge, et sa fuite du lit nuptial. Tous les historiens en ont parlé avec plus ou moins de détail. M. Desroches, dans son récit circonstancié du mariage d'Isamberge, prétend qu'à l'autel même Philippe fut saisi tout-à-coup d'un frémissement involontaire qui fut remarqué des assistans.

(2) *Voyez* le P. Daniel, le moine Rigord et Mézerai.

» époux, mais cachée à ses regards, elle a
» vécu dans la retraite en attendant son ar-
» rêt d'exil. Puis un concile d'évêques pré-
» sidé par l'archevêque de Reims ayant
» déclaré nul son hymen, elle vient de quit-
» ter la France (1).

» — C'en est donc fait! dit Agnès éplo-
» rée.... fatal ordre!... je suis perdue!

» — Quel égarement!.... s'écrie Léopold.
» Ma sœur, expliquez-vous de grâce!... vous
» perdue! quel autre mystère!.....

» — Mon frère, n'interrogez pas!.... Mes
» esprits sont troublés, je souffre.... Eh quoi!
» Philippe-Auguste, à peine libre encore,
» penserait déjà à former de nouveaux
» nœuds!.. et ce serait moi qu'il choisirait!..

(1) Voyez Desroches, *Histoire du Danemarck*; Fleury, *Histoire ecclésiastique*. — De la Marre et Sauval, *Histoire de Paris*, etc.

» — Oui, vous; il me l'écrit lui-même.
» Agnès! il est épris de vos charmes.

» — Qui, lui!.... jamais il ne m'a vue.

» — Non: mais un heureux hasard a fait
» tomber entre ses mains un portrait plein
» de ressemblance, où.... »

Le cri le plus douloureux interrompt Léopold. Agnès cache son front dans ses mains, comme si quelque sceau flétrissant venait d'y empreindre sa honte; elle est demeurée anéantie comme si le ciel venait en ce moment de l'effacer à jamais de la liste de ses élus. Puis, se levant précipitamment, elle échappe aux yeux de son frère.

Léopold n'a pu rien comprendre à l'étrange douleur d'Agnès, qui seule, en un lieu retiré, s'est renfermée plusieurs jours, et n'a voulu recevoir personne; il respecte sa solitude, il ne l'a plus interrogée.

Mais un ambassadeur français est député près de Berthold. Il demande solennellement au nom de son roi la main de la princesse de Méranie; et cet illustre messager est Maurice évêque de Paris (1). Le prieur de Saint-Irénée, aumônier de Philippe-Auguste, et le comte Guillaume des Barres grand sénéchal du royaume accompagnent le saint prélat.

Berthold se rend près d'Agnès.

« — Ma fille! dit le souverain, la France » et son roi vous appellent; vous allez mon- » ter au plus beau trône de la terre; et le » plus brillant destin vous attend. »

Mais le visage de la princesse est décomposé; c'est plus que du trouble qui s'y peint, c'est de la terreur.

« — Non, non, répond-elle avec désespoir, rien d'heureux ne m'est réservé.

(1) *Voyez* tous les historiens.

» Mon père! ne me sacrifiez pas!..de grâce
» refusez ma main!

» — Moi! refuser votre main au plus
» puissant des monarques!.... et dans quel
» but? par quels motifs?.... je ne puis vous
» concevoir. Je suis fier du choix de Phi-
» lippe-Auguste dont vous êtes appelée à
» faire le bonheur. Votre gloire va rejaillir
» sur mon peuple et sur moi. Le ciel nous
» comble de faveurs, et....

» — Le ciel! répète Agnès égarée. Ah! le
» ciel n'est entré pour rien dans l'œuvre
» qui m'élève au trône! »

Elle tombe aux pieds de Berthold.

« — Mon père! si vous aimez votre fille,
» si vous ne voulez point son malheur dans
» cette vie et sa réprobation dans l'autre,
» ne la livrez point à Philippe!

» — Agnès! répond froidement le duc,
» je pénètre votre pensée. Vous croyez que

» le fils de Louis-le-Jeune en prenant main-
» tenant une autre femme qu'Isamberge,
» outrage les lois de l'Eglise; vous vous
» trompez. Les premiers prélats du royau-
» me ont dûment cassé son mariage; il n'a
» point été consommé, il est nul de fait et
» de droit. Point d'absurdes délicatesses : l'É-
» glise a parlé, il suffit. D'ailleurs ma pa-
» role est donnée, vous partirez sous peu
» de jours. »

Il dit, et s'éloigne. La princesse, malgré ses pleurs et ses prières, se voit forcée d'obéir aux volontés absolues de son père. Elle quitte la terre natale, et Léopold la conduit. Hélas! ils semblent marcher vers la gloire, ils n'arriveront qu'à l'infortune.

Ils foulent le sol de la France, les fêtes les plus magnifiques sont commandées sur leur route. Agnès passe, le cœur serré, sous

les arcs de triomphe élevés devant elle. Rien ne la charme, tout l'effraie. Le passé lui rappelle un crime, le présent la livre au remords, et l'avenir sera l'anathème.

La princesse de Méranie voit une multitude immense se presser sous ses pas. Citadins et villageois accourent à sa rencontre; mais ce n'est point un enthousiasme flatteur qui les entraîne, c'est une inquiète curiosité. Tous les visages sont glacés, et tous les regards sont scrutateurs. Le peuple songe à Isamberge. « — Quelle est celle-ci? dit la » foule, c'est l'autre qui est l'épouse légi- » time. » Peu d'acclamations saluent la nouvelle reine. Beaucoup de fêtes, mais point de joie; beaucoup d'hommages, mais point d'amour.

Agnès observe, écoute et gémit. Son rang ne l'éblouit point assez pour la distraire de ses sombres réflexions et pour lui cacher les

nuages épais qu'elle voit déjà s'amasser sur sa tête. Les sourires malins et les remarques secrètes des Français n'échappent point à sa pénétration. Elle apprécie leurs éloges, interprète leur silence, et pressent sa destinée.

Philippe est venu au-devant de sa nouvelle compagne; et la princesse arrive à Paris, suivie du plus brillant cortége. La capitale l'attendait; jamais entrée plus triomphante n'avait fêté plus belle reine. Agnès éblouit tous les yeux. « — Quel dommage! » disait le peuple, elle est pourtant digne du » trône. » Présage étrange et remarquable!.... souvent, dans sa brusque pensée, la populace est prophétique.

La métropole de Lutèce a reçu le serment des époux! Le roi paraît ivre d'amour; mais les principales familles de France n'ont point assisté à l'hymen; aucune dame de

haut parage ne vient rendre ses devoirs à la reine. La cour d'Agnès n'est composée que de jeunes paladins et de femmes peu estimées; les puissans suzerains du royaume s'éloignent d'elle avec mépris. L'orage commence à gronder sur la coupable souveraine.

Le pontifé romain, indigné de la conduite de Philippe, se déclare pour Isamberge; il somme le héros français de reprendre sa première épouse et de chasser la femme illégitime dont le scandaleux hyménée offense le ciel et la terre. Il menace Philippe-Auguste de tous les foudres de l'Église.

Le monarque a bravé le Saint-Siége. Son amour pour Agnès l'emporte sur toute autre considération; et bien que les rois ses rivaux arment de toutes parts contre lui, il veut,

malgré Rome et l'Europe, qu'Agnès conserve sa couronne.

Enfin l'anathème est lancé. Tous les sujets de Philippe sont déliés du serment de fidélité. Plus d'église ouverte, plus d'autels desservis; toute fonction sacerdotale est interdite aux ministres du culte. Le baptême est refusé aux enfans; l'amour appelle en vain l'hymen; le vieillard meurt sans sacremens. Il n'est plus de jours fériés; il n'est plus de saintes époques. La vie est sans réjouissances, et la mort même a perdu ses pompes (1).

Les pressentimens d'Agnès se sont réalisés. Elle n'est aimée que de Philippe; elle est abhorrée du royaume dont tous les maux sont son ouvrage. La fille de Berthold n'ose

(1) On sait que cet anathème, un des plus fameux de l'histoire, pensa perdre Philippe-Auguste.

implorer le Seigneur. L'anathème tombe sur elle lui paraît juste et mérité. « Misérable » Agnès! se dit-elle, l'enfer t'a placée sur le » trône; le ciel t'en chasse, il a raison. »

Son palais est devenu désert; ses jours s'écoulent dans un abandon général, et ses nuits n'ont plus de sommeil. O comble d'infortune!.... les malédictions de Rome se sont étendues jusque sur la nature (1). Un été brûlant succède tout-à-coup et sans transition à un hiver glacial. La chaleur devient intolérable. Des vapeurs enflammées s'étendent dans les airs; leur souffle a desséché les ruisseaux, les fleuves et les rivières; il a tari les fontaines; il a dévoré les moissons. Les prés n'ont plus de verdure; les arbres n'ont

(1) Presque tous les historiens parlent des prodiges affreux qui s'opérèrent dans la nature à la suite de l'excommunication, et qui se joignirent aux foudres de l'Eglise.

plus de sève ; la terre n'a plus de végétation. Point de pluie, pas même de brise. Des nuages noirs découpés en figures menaçantes et bizarres traversent la voûte éthérée ; des rubans de feu se croisent sur le firmament, et des tonnerres s'y font entendre. On voit se former des tempêtes ; elles éclatent.... jamais d'eau. Des villages et des forêts deviennent la proie des flammes que la foudre des cieux allume. Des villes entières sont incendiées. Les animaux des champs et des bois périssent faute d'air, et leurs sauvages hurlemens accroissent l'horreur générale. D'effrayans météores éclairent des nuits funéraires ; enfin la France consternée n'a pour aspect que l'épouvante, et pour ressources que la mort.

Agnès, plongée dans la stupeur, s'attribue les fléaux publics. Les habitans de Lutèce

se rassemblent sous les murs du Louvre, et l'accablent d'imprécations; bientôt sa vie est menacée; la garde de Philippe, chargée de dissiper les émeutes, a souvent tremblé pour la reine.

« — O Philippe! » a dit un matin la princesse, en déposant son diadème aux pieds de son époux, « ne lutte point contre le » ciel!.... Abandonne-moi, je suis maudite. » Que les devoirs de la royauté passent avant » ceux de l'amour, et qu'Isamberge reprenne » la couronne! Laisse-moi me sacrifier volontairement au bonheur de la France..... » Partout on me hait, on m'abhorre.... J'irai » dans un lointain exil expier mes grandeurs passées. Pour recouvrer quelque repos, j'ai besoin du pardon des hommes.... » On m'a enviée, qu'on me plaigne!

» Oui, je sollicite l'infortune; elle m'est » nécessaire.... J'ai fait des fautes.... et c'est

» par la route des douleurs que Dieu me rap-
» pelle à lui. Philippe, il faut nous séparer;
» vois les désolations du royaume. Qu'est-
» la destinée d'une femme, comparée à celle
» d'un peuple!.... Chasse-moi.... il le faut.
» Nos nœuds sont coupables. Par pitié, mon-
» tre-toi barbare!

» — Jamais, répond le prince guerrier.
» L'univers est déchaîné contre moi; je sau-
» rai braver l'univers. »

Les frontières françaises sont déjà envahies; hélas! les rois du Nord, coalisés, ont triomphé de toutes parts (1). Philippe appelle à son aide les principaux chefs du royaume; ses ordres ne sont plus écoutés. Persuadés que le dieu des armées ne défen-

(1) Tous les faits historiques de ce récit sont de la plus exacte vérité. (Voyez la plupart des historiens.)

dre plus la bannière des lis, les uns refusent de le secourir, les autres se joignent à ses adversaires. Philippe n'a pu réunir que peu de troupes ; n'importe, il les guide aux combats.

Léopold a suivi son prince. Cette guerre décidera du destin de sa sœur, avec quelle ardeur il va fondre sur l'ennemi !..... Le comte Guillaume des Barrés est dévoué à la cause d'Agnès, il périrait pour la sauver. Le monarque et ses deux héros espèrent encore la victoire.

La reine est restée à Paris ; le prieur de Saint-Irénée est constamment près d'elle ; il est son soutien, son ami ; lui seul adoucit ses souffrances. Bientôt il pleurera sur elle.

Des messagers du camp royal apportent chaque jour à Lutèce des nouvelles de l'armée française. Jadis l'arrivée d'un courrier

était l'annonce d'une victoire ; elle était d'avance prévue. Aujourd'hui, que tout est changé ! le peuple pressent les désastres, et les désastres se succèdent.

Philippe, au champ d'honneur, n'avait jamais connu les revers. Une bataille terrible est livrée aux portes de Gisors, et les Français sont repoussés. Cependant leur chef invincible les rallie ; son puissant génie va triompher encore, lorsqu'un pont s'écroule sous lui au moment même où la victoire allait couronner ses efforts ; il tombe dans les eaux de l'Epte (1). Le bruit se répand qu'il a péri, et l'ennemi reprend courage.

Léopold, se précipitant dans les ondes, a sauvé les jours de son maître ; mais peu après, blessé dangereusement, il quitte le

(1) On montre encore à Gisors la place où tomba Philippe-Auguste.

champ de bataille. Guillaume des Barres, renversé de cheval, est emporté mourant loin des siens. Le héros français et ses deux vaillans frères d'armes ne garantissent plus, par leur présence, la victoire à leurs bataillons. L'armée se replie en désordre sous les murailles de Gisors (1).

L'accident funeste arrive au prince et les malheurs de la journée sont attribués à l'anathème. Les soldats n'ont plus de confiance en leurs chefs. Toutes les voix accusent Agnès des disgrâces de la fortune; et le découragement le plus complet s'est emparé de tous les cœurs.

Guillaume et Léopold sont aux portes du tombeau. Leurs voix éloquentes ne défendent plus la fille de Berthold..... Philippe,

(1) Selon quelques historiens la victoire fut à Philippe; cependant ce triomphe a été contesté. L'ennemi chanta le *Te Deum* en réjouissance du succès de la journée.

entouré des ennemis d'Agnès, et voyant chanceler son trône, ne voit d'autres moyens d'échapper à sa perte que de céder au vœu de la France..... Il écrit à sa malheureuse compagne. Sa lettre est pleine d'expressions de tendresse, mais sa lettre ordonne..... l'exil.

Il ne rend point Agnès à son père. Le duc de Méranie venait de perdre la majeure partie de ses États, et fuyait devant les ennemis de la France ligués contre sa fille et lui. C'est en Bretagne, et au fort de Kurency, que Philippe envoie son épouse. Là elle sera en sûreté. L'infortunée proscrite ne fait aucune observation, aucune résistance; elle est résignée...., elle part.

L'excommunication est levée; le rappel de l'épouse légitime est proclamé avec pompe. O tourmens inexprimables pour Agnès! sur

toute la route de Bretagne, où elle passe furtivement et sans être connue, elle entend les cris de joie du peuple, qui célèbrent le retour d'Isamberge. Les églises se sont rouvertes, et la multitude y court avec ravissement remercier l'Être-Suprême de l'avoir délivrée de la fille de Berthold. Les habitans des campagnes, comme ceux des villes, se cherchent, s'assemblent, s'embrassent. Partout des danses et des fêtes. La voyageuse, dont le rang et le nom sont cachés, s'est vue forcée, en plusieurs endroits, de crier avec la populace : « *vive la reine* » *Isamberge !* » En France tout renaît, tout s'anime..... On peut aimer, prier et vivre. Il semble qu'avec le règne d'Agnès celui de l'Enfer soit fini.

La pauvre bannie a-t-elle assez souffert ! Son père est dépouillé de ses États, son frère touche à sa dernière heure ; et pour

se soustraire à la fureur du peuple, de ce même peuple sur lequel elle a régné, il faut qu'elle se cache en fuyant, et que nul ne la reconnaisse.

Son hymen a scandalisé l'Europe. Toutes les calamités réunies fondant à la fois sur la France, ont signalé son règne éphémère; elle fut l'horreur de ses sujets, elle est la reprouvée du monde. Hélas! et cependant Agnès, la plus sage et la plus belle des épouses, la plus modeste et la plus bienfaisante des femmes, était la meilleure des reines.

Une des dames de son palais, Floé, comtesse de Réthel, l'a suivie seule en son exil. Dévouée à sa souveraine, elle lui a consacré sa vie; elle est du même âge qu'Agnès; leurs ames sont en harmonie, et leurs traits ont quelque ressemblance. Toutes deux

sans le moindre obstacle, sont arrivées à Karency.

La princesse de Méranie, pendant le pénible voyage, a gardé un profond silence. Souvent son courage l'abandonne... ; parfois elle semble égarée ; mais toujours douce et patiente, elle gémit sans qu'on l'entende, et souffre sans jamais se plaindre.

Philippe doit lui envoyer à Karency, pour la distraire de ses peines, des écuyers, des dames, des pages, et l'apparence d'une cour. Sa pompeuse captivité lui semble effroyable d'avance. Se retirer dans un désert, n'être plus vue d'aucun mortel, pouvoir pleurer en liberté, voilà quel serait son désir.

Une idée constante la préoccupe. Ne pourrait-elle fuir en quelque solitude, sans que son époux le sache et puisse s'y opposer..... Long-temps elle a cherché dans son esprit les moyens d'accomplir ce projet.

Elle croit enfin les avoir trouvés, et tel est le plan qu'elle a conçu.

La comtesse de Réthel, dont le visage ressemble au sien, se revêtira de sa dignité et prendra le nom de la reine. Philippe-Auguste laisse à la captive de Karency le droit de se choisir les dignitaires dont elle voudra s'entourer; Agnès n'appellera près d'elle que des personnes peu marquantes et qui ne l'ont vue en aucun lieu. Floé passera à leurs yeux pour la princesse de Méranie; elle ne sortira jamais sans voile, de crainte d'être reconnue au-dehors; elle interdira au-dedans son approche à tout étranger, quel qu'il soit; et Agnès, devenue Floé, fera ses adieux à son amie, et disparaîtra pour toujours.

La comtesse de Réthel a long-temps refusé de tenter cette hasardeuse entreprise; mais les larmes et les prières de sa souve-

raine ont vaincu sa résistance ; et, pour sa malheureuse amie, elle bravera tous les dangers.

Aussitôt arrivée au fort, la fille de Berthold en a renvoyé tous les gardiens et serviteurs sous divers prétextes ; et Floé, portant le nom d'Agnès, a recomposé sa maison. La princesse a supplié Philippe de n'envoyer à Karency, pour son service d'honneur, que les étrangers qu'elle lui désigne et qui ne l'ont point connue reine ; il lui serait trop affreux, a-t-elle écrit, de se montrer déchue et dégradée aux mêmes yeux qui l'auraient vue heureuse et puissante. Le roi souscrit sans peine aux vœux d'Agnès ; et, sans former le moindre doute, la petite cour de Karency a pris pour la princesse de Méranie la belle comtesse de Béthel.

Philippe, en rappelant Isamberge, a juré au pied des autels de ne plus revoir ma-

vale; Philippe tiendra son serment; et Agnès n'a nulle inquiétude pour son amie. Elle lui a promis de lui faire connaître sa retraite, qu'elle doit choisir à peu de distance de la forteresse. Puis elle quitte la prison royale; et munie d'assez d'or pour n'avoir point à craindre l'indigence, elle cherche un séjour paisible; et, prenant le nom d'*Alaïs*, s'établit dans la solitude aux bords du lac de Montolin.

Mais la fatalité est attachée à ses pas; vainement elle répand des bienfaits autour de sa demeure, elle est fuie et redoutée de tout le pays. Sa jeunesse et son infortune, sa douleur et sa beauté, son isolement et ses mystères, l'égarement peint sur ses traits et le désordre de ses pensées, l'ont rendue suspecte au village. On ne la désigne que sous le nom de *l'Étrangère*; son approche

est déclaré funeste; et l'aversion du peuple pour elle se manifeste hautement.

Tout est conjuré contre Agnès; elle attribue la haine qu'elle inspire et le mépris déversé sur elle à l'anathème qui l'a frappée; elle se croit repoussée de la nature entière; et cette pensée, qui constamment la poursuit, explique ces étranges mots qu'elle adressait à Ravenstel dans le délire de sa douleur. « — Ici, quand je parais sous le » bocage, les oiseaux cessent de chanter; » les fleurs que je touche se flétrissent; les » pâtres que je rencontre s'enfuient; le » soleil, quand je le regarde, se couvre; » la terre seule me supporte parce qu'elle » m'apprête une tombe. »

Seule, en sa maison isolée, Agnès, la repentante Agnès, passe ses journées en prières. Elle ne tient plus à la terre que par

son enveloppe mortelle ; par ses sentimens angéliques elle est déjà dans le ciel. Oubliée du monde entier, elle se complaît dans ses maux qui doivent expier ses fautes.

Quelquefois, se rappelant le bien qu'elle a fait pendant les premiers temps de son règne, elle pense avec quelque joie que l'avenir la vengera, qu'un jour on plaindra ses souffrances, qu'on la regrettera peut-être, et que l'excès de son malheur fera respecter sa mémoire. Puis repoussant cette espérance : « — Non, se répétait la pros-
» crite, je n'aurai pas un souvenir. L'hom-
» me élevé, l'homme puissant peut être im-
» mortalisé par de grandes adversités comme
» par d'éclatans triomphes ; la terre entière
» s'en occupe, et la poésie les consacre :
» mais les larmes d'une femme, à quel-
» que rang qu'elle ait monté, les larmes soli-
» taires d'une infortunée, qui, abandonnée de

» tout ce qui lui fut cher, survit à l'horreur
» de sa chute, aucune urne ne les recueille,
» et la postérité dédaigneuse n'a point de
» barde qui les compte. »

Le jour de son départ de Paris, Agnès, en faisant ses derniers adieux au palais des rois, avait trouvé son portrait dans la chambre de son époux; c'était celui qu'elle avait remis au sire de Vanaubry. — « Que Philippe-Auguste, dit-elle, ne revoie plus cette peinture! Elle servit à l'œuvre ténébreuse des puissances du mal, qu'elle disparaisse avec moi! Ce talisman infernal fit naître son amour; qu'il le perde, il cessera de m'aimer. La continuation de sa tendresse pour moi ferait le supplice de sa vie et le désespoir de la France; éteignons la flamme funeste qui n'aurait jamais dû s'allumer. Que Philippe ait des

» jours heureux ! Que la seule Agnès soit à » plaindre ! »

Elle dit, saisit le portrait et l'emporta dans son exil. Ce fut cette même peinture que l'Étrangère, en sa cabane isolée, arracha avec égarement des mains d'Arthur en s'écriant : « — Fuis ! Mon image me ressem- » ble, elle est maudite comme moi. »

De tous les joyaux précieux qu'elle tenait de sa famille, elle n'avait voulu conserver que la coupe de son père ; le duc de Méranie lui en avait fait don en se séparant d'elle, et Arthur but à cette coupe à la fontaine de la Madone.

L'Étrangère, craignant d'être tourmentée dans sa solitude par quelque autorité locale, avait placé à dessein dans ses papiers un écrit signé d'elle-même et scellé de ses armoiries, qui commandait, au nom d'Agnès,

à tous chefs, juges ou magistrats, de respecter l'existence, le malheur et les secrets de l'Étrangère. Ce fut cet écrit que Nicette découvrit dans sa cabane lors du meurtre de Valdebourg, et fut porter au tribunal.

Le sacrifice d'Agnès avait sauvé la France. Rome, satisfaite du rappel d'Isamberge, avait éteint ses foudres vengeurs; une légion de braves était accourue aussitôt sous les bannières de Philippe, et il avait vaincu ses rivaux.

La paix était rendue à l'Europe! Mais Léopold de Méranie, revenu à l'existence, avait pris Paris en horreur; inconsolable de l'exil de sa sœur et de la honte qui en était rejaillie sur son illustre maison, il s'était retiré de l'armée; son intention est d'abdiquer toutes les grandes dignités humaines, et d'aller finir sa vie loin des cours.

Philippe-Auguste avait rétabli Berthold sur son trône. Léopold eût pu retourner en Méranie; mais, après l'affront fait à sa famille, il ne veut plus reparaître parmi ses concitoyens. Une tache a souillé son nom, il cessera de le porter. Sa sœur était l'objet de toutes ses affections; il ne se pardonne point d'avoir causé lui-même sa perte en la conduisant à Lutèce. Ses souffrances physiques et morales ont entièrement changé son caractère. Les palais et les camps lui sont devenus odieux; et, sombre, dédaigneux, misanthrope, il renonce à l'héritage de ses parens; il ne veut plus revoir sa patrie.

En vain Philippe désolé a voulu retenir près de lui son ancien compagnon d'armes; l'inébranlable Léopold n'a point changé de résolution. Il a quitté la ville des rois; il s'est choisi une demeure aux environs de Karency, où vit l'illustre prisonnière; là, sous

le nom de Valdebourg, il coule des jours paisibles; et sa retraite silencieuse rend par degrés le calme à son ame.

Son projet, en s'établissant près du lac de Montolin, n'était point d'entretenir des relations avec sa sœur: non, il s'est promis de ne jamais se présenter à elle; il sent que sa vue renouvellerait les douleurs d'Agnès, et que l'aspect de la proscrite déchirerait aussi son cœur; mais chaque jour il aura de ses nouvelles; il saura l'état où elle est; et, sans approcher de Karency, il veillera sur ses destins.

L'aumônier du monarque français quitte aussi Paris et la cour. La permission d'aller résider à l'abbaye de Saint-Irénée, qui tient au lieu de sa naissance, est la seule récompense qu'il demande de ses longs services; le roi la lui accorde, et y ajoute d'autres

faveurs; il agrandit ses domaines, le revêt de pouvoirs extraordinaires, et lui concède comme chef du monastère de Saint-Irénée une autorité presque souveraine sur les contrées environnantes. Léopold aimait le prieur, ils se retrouvent à Montolin; et le digne abbé y a promis au noble guerrier de ne jamais révéler en Bretagne ses premiers destins et son nom.

Valdebourg cependant n'a pu vivre entièrement ignoré. Philippe connaît sa demeure; et, par des messages secrets, par des lettres, par des présens, il cherche à lui prouver que l'amitié des rois peut quelquefois être constante. Le canton de Saint-Irénée a reconnu facilement que le baron de Valdebourg était un personnage illustre.

Le prieur, à peine installé dans son cloître, a couru au castel d'Agnès; mais les portes en sont fermées. Nulle personne

quelle qu'elle soit n'est admise auprès de la captive; c'est sa loi formelle. Elle prétend vivre cachée. Elle a fait vœu de demeurer invisible et inabordable, sous les murs de sa prison. La règle qu'elle a établie, et que Philippe a approuvée, ne devra jamais être enfreinte; et le prieur, bien qu'affligé, s'est soumis à l'ordre d'Agnès.

L'amour passionné du comte de Ravenstel a troublé la solitude de l'Etrangère; bientôt il a fait plus encore, il a troublé le cœur d'Alaïs. La princesse souveraine avait admiré Philippe; la pauvre exilée aime Arthur.

Elle avait cru trouver le repos dans une chaumière isolée; elle y a trouvé un nouveau supplice, et le plus cruel de tous peut-être. L'Etrangère, amante sensible, est plus infortunée encore qu'Agnès, souveraine exilée.

Elle voit Waldebourg, et reconnaît en lui

son frère..... quel événement pour ces deux victimes du sort que le mystère environnait! ils se sont confié leurs maux; qu'ils ont versé de larmes ensemble!

Léopold a déterminé sa sœur à fuir pour jamais Ravenstel; il allait partir avec elle, le glaive d'Arthur l'a frappé... il tombe dans le lac; et l'Étrangère, soupçonnée du meurtre, est conduite à Saint-Irénée.

L'apparition de Valdebourg au tribunal a disculpé les accusés, mais le prieur a voulu voir les traits de cette inconnue dont le son de voix et la taille lui ont rappelé la reine Agnès.... l'Étrangère a levé son voile: certaine du cœur de l'abbé, elle n'a hésité qu'un instant à lui confier ses destins; et le prieur l'a reconnue.

Il suit les pas d'Alais, et tous les mystères lui sont dévoilés. Valdebourg, avant la scène du rocher, avait tout préparé pour le prochain

départ de sa sœur; mais connaissant la violence du caractère d'Arthur, redoutant ses poursuites, et craignant que des obstacles ne vinssent s'opposer à ses desseins, il avait écrit à Philippe, qui se trouvait alors à Nantes, pour lui demander un ordre suprême afin que toute autorité française ait à défendre et à protéger en tous lieux une jeune fille bretonne qu'il ne nommait que l'*Étrangère*, qui lui était chère, disait-il, et qu'un sort fatal poursuivait malgré sa grâce et ses vertus. Ne voyant dans cette étrange sollicitation qu'un sentiment romanesque et une aventure d'amour, Philippe, ravi d'avoir trouvé l'occasion d'être agréable à son frère d'armes, avait rempli ses vœux à l'instant même, et s'était hâté d'envoyer de Nantes à la cabane de l'*Étrangère*, par un de ses courriers, l'écrit royal qui fut porté au tribunal de l'abbaye.

L'arrivée du sénéchal de France et le but de son voyage ont été sus à Karency. Quel effroi a saisi la comtesse de Réthel! Heureusement pour elle, Alaïs lui avait écrit peu de temps auparavant; et Floé, instruite de sa demeure, a pu l'informer de l'ambassade de Guillaume, et du refus qu'elle a fait de le recevoir avant le délai de huit jours. Elle appelle Agnès à son aide, et attend impatiemment sa réponse.

Avant l'arrivée du comte des Barres à Montolin, Léopold, entièrement guéri de sa blessure, était parti secrètement pour Guerande; aux environs de cette ville, est une charmante retraite dont il est allé faire l'acquisition. Le soir du fatal mariage, Léopold était de retour; tout s'était arrangé sans peine ainsi qu'il l'avait espéré; il était possesseur du domaine désiré; rien ne s'opposait plus à ses vœux; et le lendemain de l'hymen

d'Izolette, selon des plans que les nouveaux événemens vont renverser, il devait fuir pour jamais, avec Alaïs, le canton de Saint-Irénée.

# LIVRE DOUZIÈME

## ET DERNIER.

L'astre de la lumière, qui le jour de l'hymen d'Arthur, avait jeté ses premiers rayons sur le riant tableau des fêtes, n'éclaire de ses derniers feux que le spectacle de la mort. Hélas! il n'est point d'heure ici-bas qui n'ouvre des milliers de tombes; et que de pleurs coulent sur elles! C'est toujours avec regret et désespoir que les humains voient finir leur carrière; et cependant qu'est-ce que la vie parmi les hommes, à

peu d'exceptions près? un souffle, un peu d'amour, bien des fautes, quelques plaisirs, beaucoup de peines, des larmes.... et de la poussière.

Quelle est cette maison isolée que dore le soleil couchant, et dont une foule inquiète entoure les murs désolés?.... c'est la cabane de l'Étrangère. Pourquoi ce peuple consterné se presse-t-il devant la porte?.... le malheureux Arthur est là.

Le prieur de Saint-Irénée avait voulu faire transporter l'époux d'Izolette mourant chez le sire de Montolin; mais Ravenstel, en reprenant ses sens, avait fait arrêter le brancard qui le ramenait au castel, et avait demandé à être conduit à la chaumière d'Alaïs: c'est là qu'il veut rendre le dernier soupir, il a le manoir en horreur. D'abord il a été opposé une vive résistance à son dé-

sir; mais par ses prières, ses menaces et ses fureurs, il est parvenu à se faire obéir. Il a fallu céder à ses vœux de crainte d'irriter ses maux, et de hâter peut-être sa mort.

Quel contraste, sur la route de l'abbaye, des pompes de la matinée avec le cortége du soir!..., une sorte de char funèbre traverse silencieusement les chemins encore jonchés de fleurs où quelques heures auparavant retentissaient les cris de l'allégresse. Sous les mêmes arcs de triomphe où venait de retentir la voix des ménestrels, chantres de l'hymen et de l'amour, on n'entend plus que des plaintes et des gémissemens, tristes harmonies de la mort. La même multitude accompagne Arthur; mais ce n'est plus la brillante suite d'un favori de la fortune, c'est l'escorte funéraire d'une victime du destin. Le somptueux appareil de la puissance et des grandeurs s'est vu brusque-

ment remplacé par les solennités lugubres de la douleur et du tombeau.

Au fond de la cabane isolée, le prieur est seul près d'Arthur. Le mourant l'a fait appeler près de lui; il touche à ses derniers momens. Oh! que de reproches il a à se faire! né bon, généreux, juste, loyal et sincère, qu'a-t-il fait de tous ces dons de la Providence? il les a tous pervertis. N'obéissant qu'à sa fougueuse imagination, il n'a pas dépendu de lui qu'il n'ait commis les plus grands crimes, le meurtre, l'adultère, le sacrilége et le suicide. Quel repentir doit l'accabler!....

Son dernier accès de démence a détruit le reste de ses forces; la fièvre de ses passions est calmée. Ses yeux se sont ouverts, il se juge.

Ravenstel, pieux par nature, déplore ses

égaremens. Revenu à la raison, il appelle à son secours, avant de quitter la vie, cette religion sainte que les froids systèmes d'Olburge n'avaient pu bannir entièrement de son esprit enthousiaste et de son ame aimante. Détournant sa pensée de tout objet terrestre, il implore de ses regards prêts à s'éteindre et de sa voix déjà éteinte, les sublimes consolations que donne seule la piété. Ah! sans doute son entretien avec le ministre du ciel et ses actes religieux ont eu quelque chose de divin et à la fois de déchirant, car le prieur de Saint-Irénée si grave, si froid, si stoïque, avait les yeux mouillés de pleurs en quittant le fatal bocage, et ne parlait qu'avec enthousiasme du noble comte de Ravenstel.

Les villageois, à la prière de l'abbé, sont retournés à leurs hameaux. Hélas! la maison d'Alaïs, toujours destinée au malheur, rentre dans la paix du désert; elle sera peut-

être sous peu d'heures dans le silence de la mort.

Quel hymen et quelle journée pour la malheureuse Izolette !..... Elle a suivi à pied sur la plaine le brancard portant son époux. Encore parée de la robe nuptiale et de la couronne des vierges, elle a passé baignée de larmes, au milieu des brillantes décorations de la fête élevées à l'heureuse Izolette... le peuple la regarde, l'entoure ; et tous les cœurs sont déchirés à la vue de cette angélique beauté, tombée si brusquement du haut des félicités humaines au fond d'un abîme de maux.

Elle n'a point su à la suite de quelle affreuse scène Arthur avait rouvert sa blessure, et jamais sans doute elle ne l'apprendra ; assez de supplices l'attendent.

Où faut-il qu'elle suive Arthur ? à la ca-

bane de l'Étrangère. Ainsi jusqu'au dernier moment les vœux et la pensée de celui qu'elle adore ne se tourneront constamment que vers Alaïs! n'importe; la douce Izolette est résignée.... Point de plaintes, point de reproches. Son abnégation d'elle-même est toujours la même.... elle s'oublie complétement, et n'est occupée que d'Arthur. En quittant la route du castel pour prendre celle du bocage, elle a tourné tristement ses regards vers Montolin.... cruel spectacle!.... le bruit s'est répandu que son époux avait rendu le dernier soupir. Les bateliers arrachent les fleurs qui paraient leurs nacelles; on abat l'arche triomphale.... les ménestrels ont jeté leur lyre... et la gondole de Ravenstel est surmontée d'un drapeau noir.

Valdebourg, ou plutôt Léopold, était de retour près de sa sœur; le comte l'a fait

supplier par l'abbé de lui accorder un dernier entretien; le prince y a consenti; il se rend le soir même à la fatale chaumière; Izolette se dérobe à leur vue; et les deux anciens amis sont seuls.

« — Valdebourg! c'est toi! dit Arthur, » levant sur lui sa paupière appesantie, viens » étendre ton pardon sur mes erreurs passées..... tu le peux, tu le dois..... je meurs. » Viens! mes derniers soupirs t'appellent. »

Puis se reprenant et d'un ton plus grave:

« — Prince de Méranie! poursuit-il, permettez qu'au bord du tombeau je laisse » de côté les rangs. Soyez encore pour moi » le Valdebourg... des jours sans tache. Mon » ami! ce ne sera pas long.

» — Cher Arthur! répond Léopold; je » t'ai pardonné depuis long-temps; je n'ai » jamais cessé de t'aimer, non pas même au » moment fatal où ta main égarée levait le

» glaive sur ma tête. Je serai toujours pour
» toi Valdebourg. Prince ou baron, je suis
» ton frère.

» — Mon frère! a répété le comte d'une
» voix sourde et concentrée. Mon frère!
» toi.... quelle parole! »

Le sens qu'il a rattaché à ces mots lui a porté un coup affreux..... Il a promis au prieur d'employer ses derniers efforts à chasser Alais de sa pensée; il lui a promis de ne plus demander à la voir, d'éviter tout ce qui la lui rappellera, et surtout de ne plus lui parler, hélas! et il vient de reconnaître au seul aspect du frère de sa bien-aimée, et à ses premières paroles, combien le serment qu'il a fait lui sera difficile à remplir..... Cependant, il y sera fidèle.

Ses yeux se sont refermés; ce n'est plus ce fougueux jeune homme, brillant de force et de beauté, qui s'écriait naguère, en ses

transports enthousiastes : « *je me sens du* » *courage pour braver la vie, porter ses joies* » *et ses douleurs, lutter contre ses tempêtes,* » *et me jouer dans ses beaux jours.* » Non, ce n'est plus là Ravenstel, ce n'est que l'ombre de lui-même. Il a dédaigné l'existence positive et raisonnable, il a été dévoré par la vie idéale et passionnée. Il avait demandé à la terre des joies qu'elle ne pouvait offrir, il n'en a connu que la soif. Il a désiré des orages, il tombe écrasé par la foudre.

Ses jours sont pâles et creusées; plus d'impétuosité dans ses désirs. Son accent est lourd et monotone; ses pensées sont lentes et tristes. L'infortune l'a terrassé. Il n'a plus qu'une agitation sombre qui le soutient; elle imite encore la vigueur, mais elle n'est que la souffrance.

Léopold presse Arthur contre son sein,

avec toute l'effusion du sentiment. — « Cruel ami! reviens à toi, lui dit-il; la » douleur te trouble et t'égare; plus de ré- » criminations pénibles! Ah! si j'avais pu » te rendre heureux, qu'avec transport » je l'eusse fait. Si ton amour, qu'un sort » fatal....

» — Valdeboirg, interrompt le comte, » c'est assez; ne me parle point d'elle..... » Ma vie, obscurcie par les passions, n'a » été qu'un noir composé d'erreurs et de » rêveries; ta sœur fut l'apparition du dé- » lire que m'offrirent des jours funèbres et » qu'effacera le jour éternel.... Oh! mon » ami! si les principes d'une morale sévère, » et la pratique des devoirs chrétiens, com- » primant dès mon jeune âge la fougue » immodérée de mon imagination, l'avaient » tournée vers les vrais biens et le vrai » beau, mon ame, je le sens encore, avait

» une puissance d'ardeur et de volonté qui
» peut-être eût pu m'illustrer. Offrant mes
» services à mon roi, j'eusse pu vaincre
» dans les camps et être utile à ma patrie.
» Valdebourg, j'ai manqué à ma destinée, à
» la France, au ciel, à moi-même; je
» croyais, à mon début dans la carrière,
» élever mon esprit à de sublimes hauteurs,
» quand je le lançais au hasard dans les
» vastes régions du vague. Des systèmes
» philosophiques, des extases contempla-
» tives m'ont d'abord perdu dans le vide;
» puis enfin je vis l'Étrangère.... ; je n'aurai
» su qu'aimer et mourir.

» — Non, tu ne mourras point, dit le
» prince; pourquoi ces funestes images?...

» — Valdebourg! la mort, à mes yeux,
» n'a rien aujourd'hui de funeste; ce n'est
» que le passage rapide d'une illusion
» cruelle à une réalité heureuse. Déja je

» suis en partie allégé du poids affreux des » liens terrestres; le temps est fini pour » Arthur, l'éternité va commencer...

» — Ravenstel! tu déchires mon ame... »

A ces mots, prononcés de l'accent le plus tendre et le plus vrai, le regard languissant d'Arthur se tourne vers Léopold, avec l'expression d'une douce reconnaissance. « — Je » te remercie, reprend-il... ; tu me par- » donnes mes fureurs, et le fatal combat » du rocher?

» — Arthur! as-tu pu douter de ce par- » don! Tu étais l'ami de mon choix; et » tu m'es plus cher que jamais. »

Un léger sourire a ranimé le pâle visage du comte. — Ainsi donc, a-t-il repris, tu » me rends toute ta tendresse. Qu'il est doux » ton dernier adieu!... J'étais à l'entrée de » la vie, c'est toi qui entendis mes pre- » mières paroles d'amitié; je suis sur le

» seuil du tombeau, c'est toi qui reçois les » dernières. »

Il dit; sa poitrine s'oppresse. Léopold craint de prolonger l'entretien; il se lève et va s'éloigner. « — Arthur! je te quitte un » instant; le repos t'est nécessaire; je re- » viendrai demain.

» — Demain! lui répond Ravenstel; il » n'y aura point de demain pour moi. » Puis poussant un profond soupir. « — Je » ne regrette point la vie : non; cependant, » j'étais bien jeune.... Mon printemps s'é- » tait levé si pur, et m'offrait un si bel » avenir!..... C'était une brillante aurore; » n'y songeons plus; elle est éteinte! Au » reste, passer sur la terre quelques jours de » plus ou de moins, qu'importe! autant finir » de suite. Léopold, au revoir là-haut.

» — Je te laisse, cruel ami; n'as-tu rien à » dire à quelque autre?

Arthur étonné regarde fixement Léopold. « — A l'Étrangère? répond-il; tu » n'osais prononcer ce nom; tu le pouvais, » je l'entends sans cesse, bien qu'aucune » voix ne l'articule; c'est une parole de » feu; elle me brûle, elle me dévore..... Ta » sœur? j'ai promis de ne plus chercher à » la voir ni à lui parler. Le prieur s'est » chargé d'implorer pour moi le pardon de » l'horrible scène du couvent; j'étais en » démence, et sa pitié m'absoudra. Je n'ai » rien de plus à espérer d'elle. Qu'aurais-je » à lui dire?.... rien; non, rien : qu'elle » monte au trône!..... qu'est-ce qu'Arthur » pour une reine!... Philippe la rappelle...; » le char de triomphe l'attend... Tâche, » lorsqu'elle partira, que mon cercueil ne » barre point sa route..... Il ne faut pas » que les deux cortéges se rencontrent. » Mais pourquoi elle! toujours elle!...; qu'il

» n'en soit plus question pour moi; j'ai
» tout terminé avec la vie. »

Il dit; ses dernières paroles ont été à peine prononcées; sa tête est retombée sur sa couche, et sa voix expire sur ses lèvres.

Onigel, écuyer du prince de Méranie, soigne l'infortuné malade; mais son art et ses talens sont inutilement prodigués. Chaque heure affaiblit les forces du comte; chaque moment ouvre sa tombe; et, s'il faut en croire l'Esculape, Arthur n'a qu'une nuit à vivre.

La déité des ténèbres couvrait la terre de son voile. Ravenstel, pâle et défiguré, n'a plus ni voix ni mouvement. Une femme veille auprès de lui.... ; c'est la malheureuse Izolette. La tête appuyée sur ses mains, comme ne pouvant soutenir le poids des

idées cruelles qui l'accablent, elle écoute les soupirs d'Arthur, épie les battemens de son cœur, guette les progrès de la mort, et, perdant aussi par degrés ses forces, expire lentement près de lui.

Elle n'a plus d'espoir pour les jours de son époux; bientôt, tout l'annonce, il ne sonnera plus pour lui d'heures malheureuses. Elle avait pu supporter, sans se plaindre, toutes les douleurs personnelles; mais être atteinte dans celui qu'elle aimait, et le voir mourir, c'est trop, son courage ne suffit plus à ses maux.

Et cependant si le ciel exauçait en ce moment sa prière, au lieu de diminuer ses souffrances, il y ajouterait celles d'Arthur; elle voudrait en prendre elle seule le fardeau, et périrait avec joie pour qu'il revînt à l'existence, dût-il même ensuite, la repoussant encore, ne vivre que pour l'Étrangère.

Ce n'est point de l'inquiétude, ce n'est point de l'effroi qu'elle éprouve ; c'est cette angoisse poignante, ce désespoir muet qui glace la pensée, brûle les entrailles, brise le cœur, est au dedans la frénésie, au dehors l'immobilité.

Le front d'Arthur est baigné d'une sueur froide ; sa peau est livide ; ses lèvres décolorées sont sèches et entrouvertes. Elle a posé sa bouche sur celle de son époux afin d'y chercher le souffle de la vie, et pour le ranimer de son haleine ; elle tient ses mains et les réchauffe ; elle l'entoure de son amour ; et l'agonie d'Arthur est la sienne.

Un long et sourd gémissement est parti du lit funéraire ; elle croit que c'est le dernier. « Tout serait-il fini !..... s'écrie-t-elle en tombant à genoux près de lui ; je n'ai pas eu un mot d'adieu. Arthur ! Arthur ! m'as-tu quitté ! »

Puis, après une longue pause : « — Juge » suprême ! poursuit – elle ; je n'ai pu le » retenir, souffre du moins que je le sui- » ve !..... Où est-il ? où est mon Arthur ?... » Que je sois partout sa compagne ! Il eut » ma main, je veux sa tombe. »

Elle se relève égarée..... Nul bruit, aucune réponse. Une lampe à clarté rougeâtre éclairait seule l'appartement, et une glace peu éloignée réfléchit ses traits à sa vue. Dieu ! son front est couronné de fleurs ; des chaînes de pierreries sont encore entrelacées aux anneaux de sa chevelure..... Sa parure est éblouissante. C'est l'héritière du castel dans toute sa magnificence. Izolette pousse un cri d'horreur, et, les mains levées vers la voûte éthérée : — « Plus de pompes ! » s'écrie-t-elle, plus de splendeur !... Ciel ! » par pitié ! sur tous ces dons, un linceul,

» un drap funéraire !.... la même enveloppe
» qu'Arthur ! »

Mais une voix s'est fait entendre ; c'est celle de Ravenstel. Il existe et peut parler encore. Il a aperçu sa compagne. « — Chère
» Izolette ! » lui dit-il d'une voix faible,
« où sommes-nous ?.... »

Et faisant un effort pour lui tendre sa main. « — Je le vois, reprend-il, mon bon
» ange m'est fidèle.... il ne m'abandonne
» jamais. »

Izolette, suffoquée par la douleur, mais renaissant à l'espérance, n'a pas la force de répondre. Arthur promène ses regards autour de lui. « — Seule ! poursuit-il, toute
» seule !.. En effet qui m'aime comme elle !...
» Quelle autre pourrait être ici ! »

Le comte n'est point mort, peut-être même il est sauvé. Izolette est penchée sur le sein de son époux ; elle respire, elle est

heureuse ; et pourtant les paroles qui viennent de lui être adressées, bien que tendres et caressantes, ont déchiré son cœur sensible. Dans la pensée d'Arthur et dans ses expressions, elle a vu encore l'*Etrangère*.

« — Izolette ! a-t-il continué, je t'ai rendue » bien malheureuse ; je suis bien coupable » envers toi.... Mais tu me pardonnes, je le » sais ; tu n'as pas besoin de me le dire.... » j'entends la pensée de ton ame. Douce » amie ! être sublime ! et j'ai pu te sacrifier ! » Ah ! s'il m'était encore permis de vivre, » je le sens au fond de mon cœur, tu aurais » Arthur tout entier. Izolette, dis ! le crois-tu ?..

» — Arthur, je t'aime, je crois tout. Re- » viens d'abord à l'existence ; puis....

» — Achève !

» — ..... Je t'aimerai ; je ne puis rien dire » de plus.

» — Mais sois certaine aussi que moi....

» — Arthur! je t'aimerai toujours.

» — Oui.... Mais moi!....

» — Toi, cher époux?..... Je n'aimerai » jamais que toi. »

Le comte a fait un léger mouvement pour la presser contre lui-même; un objet, inaperçu d'eux, est tombé près du lit funèbre: c'est un médaillon de grand prix. Izolette le ramasse; c'était le portrait de l'Étrangère.

« — Donne; que tiens-tu là?» dit Arthur.

La vierge, d'une main tremblante, lui remet le fatal portrait; Ravenstel le regarde, et d'abord a paru troublé; puis le posant loin de lui: « — C'est l'épouse du roi de France, » dit-il froidement.

Et prenant la main de sa fidèle amie: « — Voici la compagne d'Arthur, » ajoute-t-il avec chaleur. « Alaïs fut le songe brillant, » Izolette est le doux réveil. »

Il sourit, et poursuit encore. « — En pro-

» noncant le nom de l'Étrangère, ai-je pâli?
» ai-je tremblé?.... Tu le vois, je ne te
» trompe point, je suis rendu à la raison;
» toute image s'effacera devant la tienne.
» Puisque sans trouble en ce moment, j'ai
» pu ici te parler d'elle, je pourrai plus fa-
» cilement encore ne penser bientôt qu'à
» toi seule. »

Sa voix s'est tellement affaiblie qu'Izolette ne l'entend plus. Sa respiration est tellement courte, qu'il semble être arrivé au fatal moment où tous les liens de la vie se brisent, et où l'ame, se dégageant de toutes ses entraves douloureuses, repousse violemment la nature humaine, la combat, la terrasse, et s'élance libre et triomphante vers sa véritable demeure.

Consternée, les cheveux épars, en proie à toutes les tortures de la souffrance, Izo-

lette retient son haleine comme si elle craignait, par le plus léger bruit, de perdre un des derniers soupirs de son époux. Seule entre l'amour et la mort, elle n'ose changer de place, comme si elle craignait de se mouvoir avant que tout soit fini. Son œil n'a plus de larmes, son ame plus de prières. Elle a cessé de parler, elle ne réfléchit plus, ne sent plus; et cette suspension de toutes les facultés, cette attente muette du dernier coup, cette agonie de la pensée est le dernier degré des douleurs.

Arthur voit l'état d'Izolette; et bien que la lutte convulsive entre le feu intérieur qui le consume et le froid extérieur qui le saisit, se peigne sur ses traits abattus que chaque moment décompose, il se ranime aux portes de la vie pour fixer avec attendrissement ses dernières pensées sur sa douce compagne; lorsqu'un bruit léger se fait entendre; une

femme vêtue de blanc, une figure pâle et mystérieuse, s'avance lentement du fond de la cabane : la lampe dont la faible lueur l'éclaire, la présente aussi blanche, aussi légère, et presque aussi diaphane que les beautés aériennes qui peuplent les champs immortels ; Izolette se lève, la regarde, et pousse un faible cri. Elle l'a reconnue, c'est l'*Étrangère*..., ou plutôt c'est la princesse de Méranie. Izolette, ainsi que tous les habitans de la contrée, n'ignore plus maintenant qu'Alaïs n'est autre qu'Agnès.

Prévoyant l'effet terrible que va produire sur le comte expirant la présence de l'Étrangère, Izolette court à sa rencontre; et inclinant son front devant elle :

« — Reine ! vous ici !.... dit la vierge.

» — Il n'est point de reine en ces lieux ;

» répond Agnès d'un ton lugubre. Izolette !

» il n'est devant vous.... que l'Étrangère et
» le malheur.

» — Il meurt, dit Izolette à voix basse,
» et s'opposant à son passage; celui que nous
» avons tant aimé, il est là!..... ne l'appro-
» chez point. Il meurt, et votre vue sou-
» daine.... oh! de grâce! n'avancez pas, »

Elle tend ses bras supplians à l'infortunée souveraine, et cherche à arrêter ses pas; mais l'Étrangère la repousse; ses esprits sont presque égarés; elle vole auprès du lit funéraire; et là, tombant à genoux, éperdue :

« — Arthur! cher Arthur! s'écrie-t-elle;
» c'est moi qui t'ai poussé vers la tombe;
» c'est moi qui viens mourir près de toi! »

A cette voix Ravenstel tressaille..... mais ses yeux demeurent fermés; et ces mots sortent de sa bouche.

« — Izolette! chère Izolette! reste là.....

» ne me quitte point. J'ai plus besoin de toi
» que jamais. »

Comme foudroyée par ces paroles, Agnès demeure anéantie. Hélas! et cependant ces mêmes paroles ont déchiré aussi le pauvre cœur d'Izolette. Ce qu'a prononcé son époux est bien tendre en sa dureté; au[illegible] plus l'Étrangère, ce n'est point là ce qu'il eût dit.

Mais Agnès hors d'elle-même n'est plus maîtresse de sa douleur. Elle sait, elle voit qu'Arthur va cesser de vivre; et son cœur ne peut renfermer plus long-temps l'ardent amour qu'elle a comprimé jusque là..... elle peut confier à la mort ce qu'elle refusait à la vie. Plus de secrets à l'heure suprême; il n'est pour le désespoir ni règles à observer ni convenances à suivre; nul devoir ne la retient plus; elle va enfin être elle-même.

« — Arthur! où es-tu? reprend-elle.

» Ce n'est pas toi qui viens de parler. Où sont » tes yeux? où est ton cœur?... Ah! je le » sens en ce moment, quelques tourmens » que j'aie éprouvés, jamais, non jamais » jusqu'à ce jour je n'avais été malheu- » reuse! »

Elle s'interrompt, elle écoute..... Arthur [illegible] et l'entend, demeure insensible qui la [illegible] et muet. Agnès, en un complet délire, se jette sur le lit du comte, et joignant ses mains devant lui :

« — Regarde-moi! dit l'insensée. Oh! par » pitié, regarde-moi!.... Arthur, qu'as-tu » fait de ton amour? qui me l'a enlevé? ma » voix ne va-t-elle plus à ton cœur?..... ah! » dis que tu ne m'aimes plus, dis que tu » m'abhorres, mais réponds du moins! parle- » moi!

» Me quitter ainsi tout-à-coup!... tu » ne m'as donc jamais aimée. Arthur! ne

» m'abandonne point! qu'ai-je fait pour que
» tu me repousses?.... n'ai-je pas été ton
» premier amour? je ne m'exprimais point
» comme toi, je ne le pouvais pas, je ne le
» devais pas; tu parlais plus.... j'aimais au-
» tant. Que tes yeux se tournent vers Alaïs!
» dussent-ils exprimer la haine, oh! par
» pitié, regarde-moi! »

La douleur étouffe ses accens. Elle tord ses mains et ses bras dans son angoisse inexprimable. Arthur pousse un gémissement plaintif, ouvre languissamment sa paupière, jette un regard rapide sur Agnès, le porte ensuite vers le ciel, et, se tournant du côté d'Izolette, referme son œil expirant.

Un profond silence a suivi les derniers mots d'Agnès..... de longs sanglots d'Izolette interrompent ce calme funèbre; la princesse, égarée, se lève, la regarde d'abord avec compassion, puis avec courroux et dédain :

« — Tu pleures encore !.... lui dit-elle.
» Tu n'as donc pas versé toutes tes larmes,
» toi ? Et de quel droit veilles-tu près de
» lui ?.... qui t'a placée là ? que fais-tu ici ?....
» C'est à celle qui sut aimer davantage à
» recueillir son dernier souffle, à l'accom-
» pagner au tombeau. J'ai les yeux secs,
» moi !..... laisse-nous.

» — Le laisser !.... je suis son épouse, ré-
» pond Izolette irritée. Seule, ici, je suis à
» ma place ; princesse ! êtes-vous à la vôtre !
» Je ne sais si vous avez aimé plus, je suis
» sûre que j'ai aimé mieux. »

Les membres d'Arthur, en ce moment, s'étendent avec un tremblement convulsif. « — Izolette ! » a dit le mourant, et son accent est un reproche.

« — Il n'est donc muet que pour moi !...
» s'écrie Agnès d'une voix déchirante ; il n'a
» qu'un seul nom sur ses lèvres !... et le mien,

» il est oublié. Lui dont l'ame si expansive
» avait jadis tant de paroles pour m'enlacer
» de sa tendresse! il n'a plus un mot à me
» dire. »

Elle n'a pu continuer. Jadis elle s'effrayait des violences d'Arthur, maintenant c'est de sa tranquillité qu'elle s'épouvante; que ne donnerait-elle pas pour qu'il jetât des cris forcenés, pour qu'il se livrât à quelque transport impétueux; la preuve de sa fin prochaine, c'est son calme et son apathie.

« — Il n'est muet que pour moi seule!....
» répète-t-elle du même accent... n'importe!
» Dieu puissant, qu'il vive!... oui, qu'il vive...
» pour elle..... ou pour d'autres! Que ma
» prière le sauve, et toutes les douleurs
» de ma vie seront rachetées par ce mo-
» ment. »

Soudain elle voit son portrait sur la

couche de Ravenstel. Agnès le saisit avec fureur, le jette à ses pieds et le brise.

« — Talisman des enfers ! dit-elle, tu l'as » touché... tu l'as tué. Partout les horreurs » t'ont suivi. »

Arthur soulève sa tête défaillante : « — Prin- » cesse ! » dit l'infortuné.....

« — *Princesse !*... interrompt l'Étrangère, » comme réveillée en sursaut par le son » d'un tocsin funèbre. Barbare ! c'est assez !.. » c'est tout. Pas un mot de plus !..... ou » j'expire. »

Elle marche à grands pas autour de l'enceinte funèbre ; le désordre le plus complet règne à la fois dans ses mouvemens et dans ses pensées.

« — L'air est embrasé, s'écrie-t-elle, il » suffoque Arthur...., il l'étouffe. »

Elle ouvre la croisée donnant sur le lac. Une brise rafraîchissante agitait les fleurs du

bocage; et les haleines du vallon étaient pures et parfumées.

« — C'est ici, dit-elle à voix basse, qu'il » jura de m'aimer toujours. Il était là... à mes » genoux; je l'entends encore qui me crie : » *L'ange de tes premiers beaux jours ne t'a* » *délaissée qu'un instant; il revient, il* » *t'amène Arthur.* O mon bien aimé! mon » Arthur! l'ange de mes premiers beaux » jours, où est-il? qu'a-t-il fait de toi! »

Izolette a vu sur les traits du comte l'effet de ces cruelles paroles; elle court vers l'Étrangère. « — Silence! au nom du ciel! dit » la vierge, vous achevez de le tuer.

» — *J'achève!....* » a répété Agnès, avec épouvante et courroux. Puis se reprenant, et d'un ton plus calme : « — Femme! éloigne-» toi!.... je me tais. »

Elle aperçoit près du lit la coupe de son père; elle lui rappelle la scène de la fon-

taine, à sa première entrevue avec Ravenstel; elle s'en empare vivement; et s'éloignant d'Arthur, pour ne plus en être entendue: « — Coupe trompeuse! reprend-
» elle, qu'est devenu le serment de celui
» qui, buvant l'eau sainte que tu renfer-
» mais, prononçait naguère ces mots:
» *Etrangère! à toi pour la vie!*

» — Il est accompli ce serment, lui
» répond une voix lugubre. *Etrangère! à*
» *toi dans la vie!* le règne de la vie est passé.
» Izolette! à toi dans la mort! »

Les dernières paroles qu'Arthur devait proférer sur la terre viennent de sortir de sa bouche..... Il s'est enfin arrêté ce cœur qui battait si vite. Les dernières pensées du sentiment se sont exhalées dans ses derniers soupirs..... Le comte de Ravenstel n'est plus!.....

Il est des douleurs devant lesquelles il

faut s'arrêter.....; pour en offrir la vraie image, aucune langue n'a de mots, aucune palette de couleurs. A la vue de leur inexprimable anxiété, le peintre recule avec effroi. Il redoute des impressions trop difficiles à soutenir; et pour essayer le tableau, il a trop pitié de lui-même.

Les ombres de la nuit et du trépas entourent Agnès et Izolette..... Un vaste et solennel silence a succédé au dernier cri de l'infortune. La sombre horreur du désespoir règne seule au toit de l'exil. Aucun mouvement, plus de paroles; nul bruit dans la maison isolée..... que le retentissement de la mort au fond des deux cœurs déchirés.

Agnès s'arrache la première à l'effroyable abattement qui suit l'irréparable malheur; elle s'approche lentement du lit funéraire d'Arthur; et, l'esprit totalement aliéné, s'a-

dressant à lui d'une voix passionnée, comme s'il pouvait l'entendre encore : « — O mon » Arthur ! dit l'Étrangère, il est donc glacé » ce cœur, autrefois si brûlant !..... Hélas ! » pourquoi m'as-tu rencontrée ! j'essayai le » bien sur la terre, et n'y fis jamais que le » mal. La fatalité....., ce fut moi. L'héritier » des rois de Bretagne, grand par lui-» même et par ses pères, entrait illustre » dans la vie ; Arthur m'a vue..... Arthur » est mort. Il pouvait prétendre à la gloire, » à tous les biens de la fortune, peut-être » même à quelque trône ; Arthur vint à » moi...., il est mort. Son ame était ardente » et sublime, l'enthousiasme était sa vie, » les vertus étaient son flambeau ; j'aimai » Arthur...., Arthur est mort.

» Noble victime de l'amour ! dors sous le » funeste bocage où la proscrite a tant » pleuré !.... Que l'eau de la sainte fontaine

» passe en murmurant auprès de ta tombe!...
» Repose en paix sur cette rive, où tant de
» douleurs s'agitèrent!....

» Cher Arthur, si tout à l'heure tu ne
» m'as pas dit *adieu*, c'est que tu avais la
» certitude que j'allais te suivre là-haut....;
» mon Arthur! tu avais raison, nous ne
» devons point nous quitter; entre toi et
» moi point d'adieux; ton oubli était un
» appel..... Un instant encore !..... et j'ar-
» rive... »

Elle se précipite sur la couche fatale, et serre tendrement dans ses bras la dépouille inanimée d'Arthur; puis se relevant égarée, elle s'adresse à Izolette.

« — Sortez! qui vous retient ici!... Vivant,
» il a pu être à vous; mort, il n'appartient
» qu'à moi seule..... Je l'ai tué, je veux
» ses restes; qui oserait me les disputer!...
» ils sont à moi, c'est mon ouvrage.... Froide

» et insensible poussière! que j'ai le droit de
» contempler, tu es le seul trésor que je
» réclame! tu es mon bien, et j'en veux
» jouir seule. Allez! je suis chez moi...,
» laissez-nous. »

La vierge du castel, à genoux, n'a plus, pour résister à la reine, que sa gémissante prière. « — Agnès! pourquoi me séparer
» de lui!.... Vous qui sûtes si bien aimer,
» ayez pitié de ceux qui aiment!.... ne vous
» montrez point barbare!..... je ne puis ni
» ne dois le quitter...., c'est mon époux.

» — Votre époux! dit l'Étrangère en la
» repoussant; il ne le fut point; jamais il
» n'a voulu l'être. Moi! prendre pitié d'Izo-
» lette!..... non, je ne le puis...., tu m'es
» odieuse; n'as-tu pas eu sa dernière pensée,
» son dernier regard, sa dernière parole?...
» tandis que moi!....

» — Agnès! Agnès! s'écrie douloureu-

» sement Izolette; que ces reproches sont
» injustes! Ah! dans les derniers mots que
» m'adressait Arthur, il y avait plus pour
» vous que pour moi!..... Oui, j'eusse pré-
» féré les yeux qu'il détournait d'Agnès,
» aux regards qu'il portait sur Izolette.
» Amante ingrate! ne vous plaignez point
» de votre partage!..... Lorsqu'il mourait
» entre vous et moi, j'avais ses paroles et
» vous son cœur. Son langage était l'amitié,
» son silence était l'amour. »

Mais rien ne peut fléchir l'Étrangère; et d'un geste de la main, elle renouvelle à sa rivale l'ordre de sortir de sa cabane..... Izolette s'est relevée; la cruauté de la princesse la révolte et lui rend des forces.
« — Non, reprend-elle avec énergie, non
» je ne vous céderai point mes droits... Vos
» commandemens sont vains; *il n'est point*
» *de reine en ces lieux*, c'est vous-même qui

» l'avez dit; et que vous le soyez ou non,
» nulle puissance sur la terre ne saurait
» m'arracher d'ici. »

Agnès ne contient plus son courroux; exaspérée, elle s'écrie : « — Tu oses me
» parler de ta tendresse!... où en sont les
» preuves? quel sacrifice as-tu fait pour
» l'objet adoré? Comme moi as-tu voulu,
» pour le bonheur d'Arthur, te dévouer à
» un malheur éternel en l'unissant à une
» rivale? Comme moi, pour assurer son
» repos, as-tu renoncé à le voir et sollicité
» de lui-même le supplice de son oubli?
» Comme moi, pour sauver ses jours, t'a-
» t-on vue exposer les tiens? Comme moi,
» enfin, pour le rendre au monde, as-tu
» voulu condamner ta vie à l'éternelle soli-
» tude?.... Non, tu n'as rien fait pour Ar-
» thur, tu n'as pensé qu'à toi sur la terre;
» tu voyais qu'il marchait à l'autel par con-

» trainte, et tu l'y as conduit sans pitié!...
» Tu voyais que l'hymen lui était horrible,
» qu'il serait cause de sa perte, et tu l'as
» laissé s'accomplir! Bien que lui connais-
» sant une ame indomptable et fougueuse, tu
» n'as pas craint de le porter aux derniers
» excès du délire!... C'est toi qui lui ouvris
» l'abîme; c'est toi qui l'as jeté dans le
» cercueil; prendre pitié de toi!... jamais.
» Je t'abhorre, retire-toi! »

Elle dit; sa force est épuisée..., elle tombe accablée sur un siége, et sa vue se couvre d'un voile.

Quel affreux et profond silence!..... la vierge de Montolin n'a rien répondu aux imprécations d'Agnès; elle n'en a ni la force, ni la volonté. Ce n'est point cependant la crainte qui l'arrête, ce n'est point le rang de sa rivale qui lui impose; non: les sentimens

généreux sont les seuls qu'éprouve Izolette. L'excès des angoisses d'Agnès a désarmé son ressentiment; elle se trouverait barbare d'irriter de semblables maux en rendant outrages pour outrages; et la douce compassion a seule parlé à son ame.

La princesse, ramenée à elle-même par l'interruption funèbre de tout bruit et de tout mouvement, jette un œil hagard autour d'elle... Celle qu'elle vient d'accabler des traits de sa colère ne se souvient plus de ses injures, et ne remarque plus sa présence; Arthur lui seul est devant elle; et, sous le coup qui l'a frappé, elle est retombée tout entière.

Le premier objet qu'aperçoit Agnès est Izolette, pâle et glacée, tombée sur un genou près du lit. Son corps est à demi renversé en arrière, tel que la tige d'un lis que vient de briser l'ouragan; et cette

attitude effrayante de la désolation et de la défaillance peint mieux que toute expression le complet déchirement de son être.

La fille des rois, à son tour, est émue de compassion; elle se rappelle ses torts..... elle songe à les réparer.

« — Izolette! » s'écrie Agnès d'une voix douce et suppliante. La vierge de Montolin entr'ouvre les yeux..... regarde avec étonnement; reprend peu à peu ses esprits..... la reine est debout devant elle.

« — Izolette! » répète Agnès.

Elle ne peut ajouter aucune parole... mais elle lui ouvre ses bras avec l'expression la plus touchante et la plus irrésistible..... et Izolette s'y précipite. Auprès du corps de Ravenstel, leurs pleurs s'unissent, se confondent..... et les deux rivales s'embrassent.

L'oratoire de l'Étrangère était au fond de

la cabane; Agnès y court et s'y prosterne. Izolette est demeurée seule auprès du malheureux Arthur. La main de son époux est posée sur le bord de la couche, elle y imprime un tendre baiser; et, remarquant un anneau d'or à son doigt, elle a voulu s'en emparer. L'Étrangère bien qu'éloignée, suit des yeux tous ses mouvemens..... elle se relève à la hâte; et, comme pour s'opposer au dernier désir de la compagne d'Arthur, elle porte ses pas vers elle. Sa marche et son visage ont révélé sa pensée à la vierge de Montolin; l'expression la plus déchirante est empreinte sur les traits d'Agnès; la compatissante Izolette la regarde.... et, par un mouvement aussi rapide qu'irréfléchi, elle lui présente la bague.

Confondue par ce nouveau trait généreux, par ce noble élan de la pitié, par ce sublime effort d'une rivale, la princesse, étonnée,

recule.... Plaçant une main sur ses yeux, de l'autre elle repousse l'anneau. Mais elle a gardé le silence, elle a pu refuser par un geste, elle ne l'aurait pu par des paroles. La bague reste à Izolette.

« — Arthur! s'écrie la douce vierge; tes » derniers vœux sont exaucés. *Près de ma » tombe*, disais-tu, *si tu la rencontres jamais, » ne la fuis point! pleurez ensemble.*

» — Izolette! il t'a dit cela!..... répond » vivement l'Étrangère; et c'est toi qui me » le répètes! ah! tu étais digne de lui.... » oui, plus digne de lui... que moi. »

Elle prend la main de sa rivale, l'entraîne auprès du lit fatal, pose cette main sur son cœur; et levant la sienne vers la voûte céleste avec un regard plein d'enthousiasme et d'inspiration :

« — Arthur, cher Arthur! s'écrie-t-elle, » tu nous regardes.., tu nous vois; du haut

» des cieux tu nous écoutes; ton désir, que
» je crois entendre, est que les deux cœurs
» qui furent à toi se réunissent sur ta tombe
» et n'en fassent qu'un ici bas pour te pleu-
» rer jusqu'à la mort; eh bien! je jure sur
» tes manes sacrés de ne plus quitter Izo-
» lette; je n'ai plus d'autre tâche pour cette
» vie que celle de me souvenir de toi; je
» chercherai ce qui te plaisait; j'aimerai ce
» qui te charma. Izolette sera ma sœur, ma
» consolation, ma compagne; ta veuve sera
» mon amie..... Arthur! es-tu content
» d'Agnès? »

Elle dit, presse Izolette contre son sein; et, succombant enfin à toutes les tortures de son ame, elle tombe sans mouvement auprès de la couche funèbre.

# ÉPILOGUE.

Plusieurs jours se sont écoulés depuis l'hymen et la mort d'Arthur. Agnès est au fort de Karency, entourée d'une cour brillante, mais plus infortunée que jamais. Elle a exigé qu'Izolette l'accompagnât; elle veut l'attacher à sa personne; et l'ambitieux sire de Montolin, ravi de l'affection que la reine témoigne à sa fille, y trouve de quoi se consoler de la perte de Ravenstel. Jamais le châtelain n'avait aimé Arthur; il n'avait su ni le juger ni le comprendre; il ne permet point à Izolette de porter le deuil du comte; il craint que des vêtements noirs n'obscurcis-

sent l'éclat de ses charmes; et il veut qu'à la cour de France nulle beauté n'égale la sienne. Il ne la considère point comme veuve, il prétend qu'elle n'a point été épouse. Le suzerain, avide de dignités, voit, en espérance, sa fille au plus haut degré des grandeurs. Il lui reproche sa tristesse, et lui a défendu la plainte.

Léopold est auprès d'Agnès; le prieur de Saint-Irénée ne la quitte point; Guillaume des Barres lui est dévoué; et ces trois généreux amis, cachant au public une partie de ses secrets, expliquent sa disparition du fort et son retour à Karency, de manière à intéresser tous les cœurs à la faire aimer davantage.

Sa conduite entière est justifiée; sa vie est offerte sans tache. Déjà, depuis son jugement, les habitans de la province, exaltés par la scène du tribunal, ne parlaient plus

d'elle qu'avec enthousiasme ; maintenant ils la divinisent. Son tendre intérêt pour Arthur, sa résignation dans ses maux, sa retraite après son exil, tout en elle a paru sublime ; le peuple en son amour comme en ses haines est toujours au-delà des bornes.

La princesse a retardé son départ pour Lutèce ; elle n'a point voulu tromper Philippe-Auguste ; elle lui a écrit elle-même, et lui a tracé en détail le récit des nombreux événemens qui ont suivi son arrivée à sa prison, et sa retraite à Montolin. Elle lui a peint l'amour qu'elle a ressenti pour Arthur, et veut paraître coupable à ses yeux pour qu'il renonce à elle ; ce n'est point le sceptre qu'elle désire, c'est le repos, le bannissement et l'oubli. Il n'est qu'une grâce qu'elle implore de son époux, c'est que la comtesse de Réthel, loin d'être punie de son dévoue-

ment pour elle, puisse retourner à Lutèce avec un accroissement de biens.

« — Oh Philippe, écrivait Agnès en ter-
» minant sa longue épître, je n'étais point
» digne de vous autrefois, je le suis moins
» encore aujourd'hui; j'ai brûlé d'un amour
» coupable, et ce feu me consume encore.
» Quelque brillante perspective que vous
» puissiez m'offrir, l'avenir est vide pour
» moi, le monde est désert, tout est mort.
» Je ne porte avec moi que le malheur et
» les désastres; ne me rappelez point au
» trône; ma présence y serait une calamité
» pour le royaume, un supplice pour moi,
» une honte pour vous. Laissez la malheu-
» reuse Agnès s'ensevelir dans une éternelle
» retraite; son sang ne pourrait couler libre-
» ment sous la pourpre. Il me faut l'oubli de
» la terre, la solitude, le silence. Plus d'au-
» tres devoirs pour moi que la prière,

» plus d'autres plaisirs que les larmes, plus
» d'autre juge que le ciel. »

Guillaume des Barres a porté la lettre à Philippe, et la sœur de Léopold attend avec anxiété la réponse de son époux. Son rang, dont elle veut se dépouiller comme d'un vêtement oppresseur, ce rang qu'elle avait jadis tant ambitionné, n'est plus qu'un objet d'épouvante qu'elle envisage avec horreur. En vain son frère et le prieur l'entourent de leur amitié, de leurs conseils, de leurs prières, Agnès n'est plus sensible à rien; Agnès n'a devant elle..... qu'Arthur.

Nuls soins, nul essai, nul effort ne peuvent l'arracher à sa funèbre mélancolie, à son apathie douloureuse, à son muet abattement. Elle témoigne encore de l'attachement à la comtesse de Réthel, et saisit avec empressement toutes les occasions de lui donner des

preuves de la reconnaissance qu'elle lui a vouée, mais elle ne recherche point sa vue. La seule Izolette a quelque pouvoir sur son esprit. Izolette la quitte rarement; sa présence est un besoin pour Agnès. Seule, elle adoucit ses tourmens et distrait sa rêverie; elle seule parle à son cœur.

Son chagrin n'a point de nuances; il est fixe, et constamment le même. Sa pensée est une longue plainte; et sa vie, telle que l'uniforme cri de l'oiseau funéraire, n'est qu'un gémissement répété. Sa marche est traînante et lugubre; sa parole est lente et sinistre. Sa souffrance peu expansive n'a point de mots, et jamais de larmes. Le flambeau de ses jours s'éteint par degrés; et peu à peu ses charmes s'effacent. « — Crois-tu, disait-elle à » son amie, que je sois forcée par Philippe » à reprendre un sceptre odieux? ah! s'il » faut partir pour Lutèce, le char triom-

» phal de la reine sera le catafalque d'Agnès;
» il ne portera qu'un cadavre. Ce n'est point
» le palais du Louvre qui m'attend... C'est le
» caveau de Saint-Denis. Que veut-il de
» moi ce Philippe que couronnent tant de
» lauriers, et qui préfère à tout la gloire!...
» je me meurs, qu'il me laisse en paix. »

En vain Izolette essaie l'influence de ses douces représentations pour changer le cours de ses noires pensées, elle voit se flétrir chaque jour cette beauté enchanteresse qui naguère éblouissait les regards; ses lèvres n'ont plus d'incarnat; ses yeux sont hagards et glacés.

« — Ah! si j'ai cessé d'être belle, disait
» Agnès à sa compagne, c'est qu'Arthur ne
» doit plus me voir; si ma voix est sourde
» et plaintive, c'est qu'Arthur ne doit plus
» l'entendre; si mes regards sont ternes et
» fixes, c'est qu'Arthur ne les cherche plus.

» — Mais vous m'aimez! dit Izolette.

» — C'est encore parce qu'il n'est plus. »

Les préparatifs du départ de la reine se continuent avec activité. Agnès, toujours obsédée d'hommages, est contrainte à les recevoir. Léopold, espérant la retirer de son accablement, et non moins fier qu'heureux de voir Philippe-Auguste lui rendre sa couronne, l'environne par force et malgré elle des pompes de la grandeur et de l'éclat des fêtes. Hélas! et la pauvre Izolette, autrefois si vive et si gaie, mais aujourd'hui morte aux plaisirs, est condamnée de nouveau au supplice d'assister à de brillans cercles, et de présider à des jeux. Victime douce et résignée, traînant sa douleur dans les joies, elle y dépérit comme Agnès; et, quelques tableaux gais qui s'offrent à elle, quelque encens qui brûle à ses pieds, jamais on ne la voit sourire. Jeune vierge de Montolin! qu'est

devenu ton enjouement? où sont les dons brillans que te prodigua la nature, ton esprit piquant et malin, tes reparties ingénieuses, ton éclat, ta fraîcheur, tes grâces?.. ah, bien que tu vives encore, une tombe a tout englouti.

Un soir que mille flambeaux étincelans éclairaient le grand salon de Karency où s'était réunie une partie de la noblesse du canton, et qu'Agnès, statue immobile, était assise sur son fauteuil royal, tout-à-fait absente de l'assemblée, le sire de Montolin, vil courtisan, présente à sa fille une lyre, et dans l'espoir de plaire à la reine, exige qu'Izolette chante; la douce fille s'y refuse; mais le père irrité, commande; et il a fallu obéir.

Elle se rappelle l'hymne guerrier qui le jour de l'arrivée d'Arthur à Montolin fut tant applaudi du castel. Izolette prélude et chante:

« Descends des cieux, ô douce paix!
» Plus de discorde! plus de guerre!
» Etc..... »

Dieu! que sa voix est changée. Ce sont les mêmes paroles et le même air qu'autrefois.. et pourtant que de différences! ce n'est plus un chant de victoire, c'est un cantique funéraire. Ses souvenirs se sont comme imprégnés dans ses accens; et lorsqu'elle arrive à ces mots,

« Ah! les grâces et les amours
» Pour patrie ont choisi la France, »

ses accords deviennent si tristes qu'ils ressemblent aux psalmodies se répondant près des sépulcres. Sa lyre échappe de ses mains, ce ne sont plus que des sanglots qui notent ses derniers accens.

La reine quitte son siége, et pour la première fois depuis une époque terrible, elle a marché d'un pas rapide. Poivre

près de son amie qu'entoure une foule alarmée, elle lui serre vivement la main; et, les preux s'étant écartés avec respect, « —Chère » et sensible Izolette! lui dit-elle à voix » basse; je t'ai comprise, j'en suis sûre: jadis » tu lui chantas cet hymne.

» — Oui, répond la vierge accablée, le » premier jour que je le vis.

» — Demain.... seule.... a repris la reine, » je veux le chanter avec toi. »

Les courtisans qui observent Agnès ne peuvent s'expliquer sa tristesse, et s'effrayent des symptômes alarmans qui paraissent annoncer sa fin prochaine. Elle remonte au trône; et loin de remercier le ciel de son rappel glorieux à la cour de Philippe, elle déplore son triomphe, et, dans ses traits défigurés, ne montre que le désespoir. Ceux qui l'entourent ne se forment nulle idée de

ce que peut souffrir son ame; la plupart n'ont jamais aimé.

Les jours fuient; et la reine se flatte en secret que sa lettre aura changé les déterminations de Philippe, ou que le pontife romain aura mis de nouveaux obstacles à leur rapprochement. Vaines espérances! le jour même de l'arrivée du sénéchal à Paris, un écrit du chef de l'Église était venu autoriser le roi de France à reprendre pour épouse la princesse de Méranie; et Guillaume a atténué l'effet de la lettre d'Agnès en commentant toutes ses lignes, et en leur donnant un autre sens. Guillaume a plus d'un motif qui le porte à désirer le nouveau couronnement de la fille de Berthold; Izolette suivra la reine, et peut-être il pourra devenir un jour son époux. Guillaume attribue à un pieux renoncement aux grandeurs le désir d'Agnès de rester proscrite;

il fait entendre au monarque, et se l'est persuadé à lui-même, qu'elle emploie comme moyen pour y réussir un faux aveu d'erreurs et de fautes. Philippe croit aveuglément aux discours de son frère d'armes; le prieur de Saint-Irénée, qui par les conseils de Léopold avait accompagné Guillaume, vante l'ame pure d'Agnès; et le langage persuasif des deux chefs a redoublé l'amour du roi pour sa malheureuse compagne.

Un messager royal arrive à Karency; Agnès ouvre en tremblant ses dépêches..... Comme roi, Philippe est fier de remettre sur le trône celle que les souverains de l'Europe réunis en avaient voulu chasser pour toujours; comme époux, Philippe, plus tendre que jamais, la redemande avec les paroles de l'amour; et, pour récompenser la comtesse de Réthel de son dévouement,

il la nomme duchesse de Karency; d'immenses biens sont joints au titre.

Agnès a terminé la lecture de l'écrit fatal qui décide de son destin..... Attérée et silencieuse, elle réfléchit profondément... Aucun signe extérieur ne laisse découvrir sa secrète pensée. Elle est calme et paraît résignée; quelque dessein irrévocable est-il pris au fond de son cœur?

Agnès, par des délais continuels, a su prolonger sa résidence à Karency. Enfin, après de longs retards, le jour du départ est fixé; mais l'affaiblissement progressif de tous ses organes est à son dernier période; sa douleur concentrée a dévoré son existence; la faculté de souffrir a des bornes comme toute autre. La belle princesse de Méranie n'est plus qu'une ombre languissante; sa figure est constamment muette; et l'idée de sa mort prochaine y donne seule,

par momens, l'expression d'un contentement sinistre. Elle a perdu sa beauté, elle n'a conservé que ses grâces. Rose flétrie par la tempête, elle n'est plus qu'un souvenir.

Les préparatifs du cortége royal sont terminés; un char brillant d'or et de pierreries, que doit escorter l'élite des preux du royaume, et sur lequel sera la reine, est exposé à l'admiration publique dans la grande cour de la forteresse. Trente dames de haut parage sont venues de Lutèce au-devant de la souveraine. Elles lui ont présenté, outre de somptueuses parures, un superbe manteau d'hermine, et un diadème d'un prix inestimable, que Philippe veut qu'elle porte pendant la durée de son voyage triomphal. Quels riches présents! quels dons magnifiques! pourquoi faut-il, en ce moment, qu'ils ne parent... qu'une victime!

La veille du jour remarquable où Agnès quitte la Bretagne, Izolette, à l'heure du soir, effrayée de la pâleur de son amie et de la teinte mortuaire qui semblait s'étendre sur ses traits, l'avait suivie, sans être vue, dans son royal appartement. La fille de Berthold se croit seule ; elle s'est jetée à genoux.

« — Arthur ! tu m'attends, s'écrie-t-elle,
» oh que je tarde à te rejoindre !.... tu m'es
» apparu la nuit dernière; tes regards se
» tournaient vers moi avec l'expression
» d'amour qu'ils avaient au toit de l'exil;
» ils brillaient à ma vue comme la première
» aurore de la miséricorde divine.....; tu
» répétais ces mots passionnés, qui reten-
» tirent au bocage le jour de tes premiers
» sermens, *je l'ai juré, je suis à toi.*

» Arthur, puisque tu m'aimes encore, mes
» fautes doivent être expiées. Tu m'appelles;
» *viens !* disais-tu.....; ah ! tes paroles con-

» solantes seront répétées par les anges.
» Pour aller m'unir à Philippe, j'ai toutes
» les grandeurs à subir ; pour aller joindre
» Ravenstel, je n'ai qu'une tombe à tra-
» verser. Divin passage, ouvre-toi donc !
» puis-je être où le bien aimé n'est plus !
» Que m'est-il offert ici bas ? Philippe, un
» trône et les souffrances. Quel autre par-
» tage est là-haut ? le ciel, mon Arthur et
» l'amour. »

Elle dit ; sa tête appesantie est retombée sur sa poitrine ; ses larmes ne peuvent couler, elles sont retenues à leur passage comme la source ombragée dont l'hiver a glacé l'onde jaillissante, et qui, loin des feux du soleil, s'arrête immobile et glacée.

Izolette s'avance à pas lents ; Agnès l'aperçoit, se relève, et l'appelant avec tendresse : « — Viens ! tu m'as entendue, lui
» dit-elle. Toujours lui !... rien que lui !... je

» ne le quitte pas un instant; je lui parle,
» je crois ouïr ses réponses.... Tu peux ap-
» procher, Izolette; je n'admets que toi
» entre nous.

» — Agnès! que vous nous affligez! dit
» la vierge de Montolin.

» — Moi! répond la reine avec une sim-
» plicité ingénue qui tenait de l'égarement;
» moi! je vous afflige! et comment?.....
» qu'ai-je encore fait de mal? Ce n'est pour-
» tant pas mon dessein, je ne veux affliger
» personne. »

La croisée était entr'ouverte; l'air était doux, le ciel était pur, et la plaintive Philomèle chantait sous la verte feuillée. « — Ar-
» thur n'est plus, poursuit Agnès; vois
» cependant quel temps serein! écoute ces
» tendres concerts! Comme cet air est em-
» baumé! comme cette nature est riante!
» Le ciel, les oiseaux, la nature, rien ne

» songe au tombeau d'Arthur, rien ne
» porte son deuil que moi... Ah! pardonne!
» je t'oubliais.. »

Puis serrant la main de son amie : « — J'ai
» une grâce à implorer de toi, poursuit-
» elle, pourras-tu me la refuser?

» — Parlez! répond la vierge du castel,
» je vous accorde tout d'avance.

» — Izolette! continue Agnès d'une voix
» lente et grave, la douleur qui empêche de
» vivre ne permet pas toujours de mourir.
» J'avais espéré ne point voir le jour de mon
» départ pour Lutèce, mais il luira à mes
» yeux....., c'est demain; sera-ce le der-
» nier! Dieu le veuille..... Revenons à ma
» prière. Arthur, te conduisant à l'autel,
» était revêtu d'un manteau blanc. Izo-
» lette, tu le possèdes; prête-le moi quel-
» ques instans; confie-le moi cette nuit, il
» te sera rendu demain. Ne cherche point

» à pénétrer le motif de cette demande... ;
» tu m'aimes, j'attends tout de toi.

» — Vous aurez ce soir le manteau, ré-
» pond tristement Izolette. Encore un nou-
» veau sacrifice!..... c'est la coutume de ma
» vie. Oui ce soir vous l'aurez, mais demain...

» —Demain tu le reprendras, dit Agnès. »

Et se jetant dans les bras de son amie avec l'élan de la reconnaissance : « — Chère Izo-
» lette! adieu, reprend-elle. Je te remercie
» de toutes les consolations que m'a pro-
» diguées ta tendresse. Puisse l'Eternel t'en
» récompenser! Ce n'est pas moi qui le
» pourrais. Créature angélique! adieu.

» — Juste ciel! que voulez-vous dire!
» interrompt la vierge effrayée.

» A demain! » lui répond la reine. Et du doigt lui montrant le ciel d'un ton solennel et funèbre : « — Oui, répète-t-elle ;
» *à demain.* »

Quelques momens après cet entretien, le manteau blanc de Ravenstel était entre les mains de la reine.

Le grand jour du départ est fixé; mais l'ambitieux sire de Montolin qui comptait figurer au premier rang dans le cortége royal est tombé malade la veille; et, forcé de rester à Montolin, il ne pourra point accompagner Agnès, ni servir de guide à sa fille. Izolette eût voulu demeurer auprès de son père; il lui ordonne de partir.

Six chevaux blancs, magnifiquement enharnachés, sont attelés au char de triomphe. Tous les bannerets du canton, montés sur leurs superbes coursiers, appellent à grands cris la reine. Les écuyers et les pages sont à leur poste; la garde est sous les armes. Les clairons retentissent, les hérauts d'armes ouvrent la marche; la populace

obstrue les portes ; et les dames d'honneur d'Agnès, parées des plus riches vêtemens, l'attendent sous le grand portique.

Que la reine tarde à paraître !..... elle a désiré le matin qu'on la laissât seule en son oratoire pendant deux heures, à l'effet de prier le ciel, avant de se mettre en voyage, de lui accorder les forces nécessaires pour accomplir sa destinée. Ces deux heures sont écoulées. L'impatient Léopold vole à l'appartement où sa sœur est renfermée. Il l'appelle, point de réponse. Il ouvre de force les portes..... ô surprise ! tout est désert. La princesse a disparu ; et, seule, elle est sortie du fort par quelque passage secret.

Mais comment a-t-elle pu se dérober à tous les regards ?..... où a-t-elle dirigé ses pas ?.... de tous côtés on vole à sa recherche. Inutiles perquisitions ! elle n'a laissé aucune trace de sa fuite ; on dirait qu'enlevée mira-

culeusement de la forteresse par quelque génie, elle a pu passer invisible à travers les murs et les airs. Les paladins sont consternés, et les réjouissances publiques se changent en deuil général.

La journée entière s'écoule.... tout espoir de retrouver la fille de Berthold s'est évanoui. Le prieur de Saint-Irénée, le comte des Barres et le prince de Méranie s'abandonnent au désespoir.... Agnès ne doit plus reparaître.

La nuit allait couvrir la terre. Le désordre, l'embarras, la douleur, et la confusion sont à Karency. Que feront les chevaliers, les pages, la garde d'honneur et les dames qui devaient escorter la reine? devront-ils se séparer ou attendre?..... quelle marche faudra-t-il suivre?

La pauvre Izolette, abattue par ce nou-

veau coup, a voulu quitter la forteresse. Délaissée de son amie, elle veut retourner près de son père. Nul n'a le droit de s'opposer à ce désir; et le sénéchal de France, amant toujours tendre et fidèle, la reconduit à Montolin.

Pendant le court trajet du fort au castel, le comte Guillaume des Barres n'a pu réprimer les mouvemens de son cœur; il lui peint sa vive tendresse, il sollicite un mot d'espoir.

Izolette connaît son amour. Elle en écoute le langage et n'en est nullement émue. Qu'il l'approche, à peine le voit-elle; qu'il prenne sa main, elle reste glacée dans la sienne; que ses expressions brûlantes lui prouvent son ardente flamme, le froid battement de son cœur n'en est ni plus lent ni plus vif. Achille français! renonce à elle!..... tu ne seras jamais aimé.

Ils arrivent au bord du lac. La lune, comme un arc d'argent tendu sur une nappe d'azur, reflétait ses douces clartés dans le cristal d'une onde pure; et une brise douce et légère étendait le long de la rive le parfum des fleurs du bocage.

Au loin un berger du hameau modulait des airs sur sa flûte; mais ils n'avaient rien de vif et d'animé; les sons vagues et plaintifs de l'instrument champêtre avaient pris la solennité d'une musique aérienne, comme si la lumière divine de l'astre virginal avait purifié sa mélodie de tout ce qu'elle avait de terrestre.

Cet air pur, cette belle nuit, ce tableau paisible et serein redoublent la mélancolie de la veuve de Ravenstel. Cette terre, où n'est plus Arthur, est dépouillée de tous ses charmes; cette nature, qu'il admirait, il l'a désenchantée en partant; cette lune mysté-

rieuse, qu'il ne regarde plus, n'a pour elle aucun doux reflet; Phœbé maintenant à ses yeux n'est plus un flambeau de l'amour, c'est une torche funéraire suspendue aux cieux sur des tombes.

Izolette vogue vers le manoir. Guillaume n'ose interrompre sa rêverie, et leur barque silencieuse atteindra bientôt l'autre bord.

Soudain une exclamation d'Izolette a fait tressaillir le guerrier. L'œil de la vierge a l'expression de l'effroi, et sa main tremblante et levée montre au sénéchal un rocher dont la lune éclaire la cime.

Guillaume y porte ses regards. Il n'y voit rien qu'une sorte de pavillon blanc jeté sur la pierre désorte. La brise en agite les plis, et les fait flotter au hasard le long du plateau de la roche. Aucun poteau ne le soutient, aucun bras humain ne l'agite. Le sénéchal l'examine avec surprise, et croit voir un

signal de détresse.... mais abandonné, solitaire, cette sorte de drapeau funèbre semble avoir survécu au malheureux qui l'aura tendu vainement pour appeler à lui des secours. Sa blancheur extrême est sinistre; c'est le mouchoir du naufragé qui flotte en mer sur un cadavre.

» Guillaume! s'écrie Isulette, arrêtez la barque, de grâce! une idée affreuse » m'éclaire.... je veux monter sur ce ro- » cher.... ce pic funeste est *Fontaril.* »

Elle dit; et le batelier à l'instant obéit à sa volonté. Plus elle approche de la rive, et plus ses craintes se confirment; la roche noirâtre est dans l'ombre; et le pavillon blanc qui la surmonte semble, lui seul, concentrer les rayons du pâle flambeau des nuits. Quand le vent agite ses plis, il paraît couvrir un mourant que tourmentent les convulsions de l'agonie, et que, à quelque

chose d'horrible.....; et quand il cesse de flotter, on dirait le linceul d'une ombre qu'éclaire la lampe des sépulcres.

— Sénéchal! reprend Izolette, je ne » connais le vêtement blanc que m'offre » cette nuit funèbre... là-haut sur cette roche » Arthur a versé son sang pour l'Étrangère. » Il reçut là le coup fatal dont plus tard il » devait périr..... Agnès le sait..... Agnès est » là. »

Izolette aborde au rivage; elle a gravi la montagne à pas précipités; elle arrive au redoutable plateau. Grand Dieu! quel horrible spectacle!.....

Le corps inanimé d'Agnès est étendu sur la roche à la place même où coula le sang d'Arthur.... une robe de couleur écarlate, brodée d'or et doublée d'hermines, pare l'épouse de Philippe; mais un manteau à

longs replis, le manteau blanc de Ravenstel, recouvre ces pompes royales; Agnès a voulu, en rendant le dernier soupir, les offrir comme une hécatombe aux manes de l'objet adoré; et, tout entière au noble Arthur, mourir de douleur sous la pourpre.

Izolette a posé la main sur le cœur de son auguste amie... depuis long-temps il ne bat plus. Elle est plus froide que la pierre sur laquelle gît sa dépouille. Le zéphir se joue dans sa blonde chevelure..... mais plus de fleurs, plus de diadème, ne s'entrelaceront à ses boucles gracieuses.... elle est endormie pour toujours.

— Illustre victime du sort! dit Izolette d'une voix éteinte, tes souffrances sont terminées... je t'entends encore à la demain, cruelle! il est venu ton dernier... hélas! et le mien l'où est-il?...

Elle a pris le manteau d'Arthur, se fait

vêtement de l'hymen qui ne fut qu'un drap mortuaire; elle le presse contre son sein; elle le remercie en secret de son dernier appel funèbre.

« — Agnès! poursuit-elle avec force après
» un silence lugubre; tu avais raison, je le
» vois maintenant, ton cœur ardent et pas-
» sionné était fait pour le cœur d'Arthur
» plus que le mien, plus que tout autre....
» tu disais vrai, tu me le prouves, tu as su
» aimer plus que moi; tu l'as rejoint, et moi
» j'existe!

» Adieu! couple fidèle! adieu!... Vous
» m'avez tous deux abandonnée...., vous
» m'avez quittée l'un après l'autre...; être
» toujours sacrifiée! voilà le destin d'Ixo-
» lette. Je reste seule, toute seule... Adieu,
» repose en paix, noble Agnès!... Sur ce
» lac d'amour et de mort, paix à ton âme
» déchirée!

» Malheureuse fille des rois! près du
» corps de ton bien aimé, au vieux saule de
» la Madone, je ferai déposer ton corps...
» l'onde de la sainte fontaine coulera près
» du monument...; le sol où il jura de
» t'aimer vous réunira pour toujours. Là,
» si quelque temps encore, une femme
» seule, chaque nuit, vient verser des
» larmes amères, vous reconnaîtrez, vous
» plaindrez... celle que vous avez délaissée.

» — Izolette! interrompt Guillaume,
» avec l'accent du désespoir, quel discours
» affreux! si l'amour.....

» — L'amour! reprend la vierge de
» Montolin, ce funeste nom désormais ne
» sortira plus de mes lèvres, et son lan-
» gage, que je repousse, ne devra plus
» m'être adressé. »

Elle se relève à ces mots, et d'un air grave et solennel, montrant à Guillaume la

flèche éloignée du couvent des Bénédictines, de ce même couvent dont au balcon de Saint-Irénée elle appelait le doux repos : « — Sénéchal ! a-t-elle ajouté, avec cet accent puissant qui annonce une détermination irrévocable, il n'est plus pour moi sur la terre qu'un seul abri, qu'un seul refuge..... ; c'est là, et pour toujours !..... adieu. »

Ce furent les dernières paroles que le comte des Barres entendit sortir de la bouche d'Izolette. Guillaume n'eut jamais d'épouse.

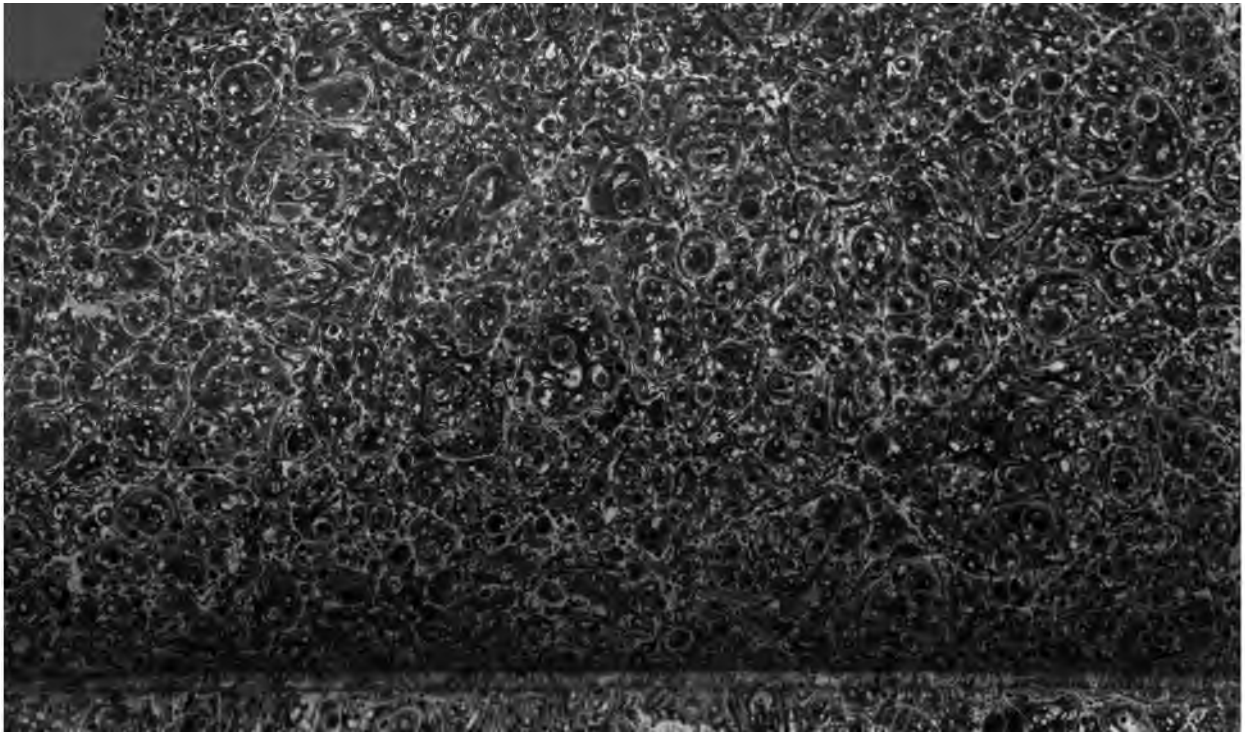
Léopold fut long-temps inconsolable de la perte de sa sœur ; mais la duchesse de Karency, dont les traits charmans lui rappelaient ceux d'Agnès, trouva la route de son cœur ; ils s'aimèrent, ils furent unis ; et tous deux, à la cour de Méranie, coulèrent des jours fortunés.

Nicette vécut heureuse avec l'époux que sa mère lui avait choisi. Le sire de Montolin survécut peu à l'anéantissement de toutes ses espérances ambitieuses. Olburge mourut méprisé.

Le sénéchal de France retourna auprès de Philippe-Auguste; il fit des prodiges d'héroïsme à l'immortelle bataille de Bouvines; il couronna son front de nouveaux lauriers; il fut élevé à de nouvelles dignités; il ne put jamais être heureux. Il tressaillait toutes les fois que la flèche d'un monastère venait s'offrir à sa vue; le son des cloches d'une église déchirait son fidèle cœur; et constamment à son oreille retentissaient ces cruels mots :

« — *C'est là! et pour toujours!.... adieu.* »

FIN.

59604747

In Twitchett